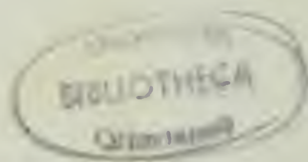

BIBLIOTHECA

# LES
# PHILOSOPHES
# AVENTURIERS.

# LES PHILOSOPHES AVENTURIERS,

Par M. T***.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM;

*Et se trouve à* PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre.

M. DCC. LXXX.

# LIVRES NOUVEAUX

## *ET D'AMUSEMENT,*

*Qui se trouvent chez le même Libraire.*

Les Foiblesses d'une jolie femme, ou Mémoires de Madame de Villefranc, 2 parties br. 1779. 2 l. 8 s.

Histoire de l'abolition de l'Ordre des Templiers, 1 vol in-12 br. 1779. 1 l. 16 s.

La Comtesse d'Alibre, Anecdote françoise, par M. Loaisel de Treogate, 1 v. in-8°. br. 1 l. 16 s.

Les Contemporaines, ou Histoire des plus jolies femmes de l'âge présent, 4 part. ornées de 24 figures en taille-douce; paroîtra au premier Mars 1780.

Le Nœud Gordien, 4 part. br. 4 l. 4 s.

Mémoires du Marquis de Saint-Forlaix, 4 part. br. 4 l. 4 s.

Le Laboratoire de Flore, ou Chymie champêtre, &c., in-12. 2 l.

Les cent Nouvelles de Madame de Gomez, 8 vol. rel. 20 l.

Dictionnaire d'Anecdotes, in-8°. 4 l. 10 s.

Histoire de Clarisse Harlowe, 7 vol. in-12 fig. 21 l.

— de Grandisson, 8 vol. in-12. br. 10 l.

Le Pere avare, ou les malheurs de l'Education, 3 vol. in-12 br. 6 l.

Modele de Lettres, 1 vol. in-12. 2 l. 10 ſ.

Bibliotheque de Théâtre, 3 vol. in-8°. fig. 15 l.

Théâtre de P. Corneille, avec le Commentaire de M. de Voltaire, qui peut faire ſuite à ſes Œuvres, 10 vol. in-8°. fig. 60 l.

Théâtre de Regnard, 4 vol. in-12. p. p. 9 l.

La Jéruſalem délivrée, traduction nouvelle avec de ſuperbes figures, 2 vol. in-8°. 30 l.

L'Iliade d'Homere, traduction nouvelle, même édition, 3 vol in-8°. fig. 30 l.

Le Philoſophe Anglois, ou Hiſtoire de Cleveland, 6 vol in-12. fig. 15 l.

Le Diable boiteux, par M. le Sage, 2 v. fig. 5 l.

Hiſtoire d'Eſtevanille Gonzalés, 2 vol. 4 l.

Les Epoux malheureux, ou Hiſtoire de M. & Madame la Bédoyere, 4 part. br. 3 l. 12 ſ.

Hiſtoire de Tyran le Blanc, 3 vol br. 6 l.

Idylles & Poëmes champêtres de Geſſner br. 1 l. 10 ſ.

Le Meſſie, Poëme traduit de l'Allemand, 2 vol. br. 2 l. 10 ſ.



# PRÉFACE.

QUELQUES Moraliſtes rigides ont regardé les Auteurs de Romans comme des corrupteurs des ſources publiques : chagrins & bilieux, ils voudroient proſcrire ces Fables ingénieuſes, parce qu'ils manquent de talent pour en faire, ou de goût pour lire avec fruit. Si ce genre d'écrire a trouvé d'auſteres Cenſeurs, il a également trouvé d'illuſtres Apologiſtes.

Saint Evremont étoit paſſionné

pour Don Quichotte, qu'il regardoit comme une des plus belles productions du génie. Ce Roman n'a-t-il pas corrigé la Nation Eſpagnole de la manie d'un ſiecle féroce, & ſubſtitué une valeur généreuſe à un héroïſme extravagant? Aſtrée faiſoit les délices du naïf La Fontaine & du ſage Fontenelle. Le ſavant Evêque d'Avranches, qui fut le Varron de la France, déploya toutes les richeſſes de l'érudition pour nous découvrir l'origine des Romans, & pour les juſtifier des imputations dont on les calomnie. Les Philoſophes les plus ſé-

veres ſe ſont délaſſés de la fatigue de leurs méditations par cette étude amuſante, & ils n'ont point cru par-là déroger à la gravité de leur titre. Leibnitz, environné des ombres de la mort, ſe fortifioit contre l'horreur d'une prochaine diſſolution par la lecture d'Arginis. Qu'on peſe toutes ces autorités ; alors il ſera facile de prononcer de quel côté penche la balance.

Tout a ſes avantages & ſes abus. On demande ſi les Romans ont rendu les hommes plus vertueux. Je réponds qu'on peut les faire ſervir à la réforme des

mœurs. Tous les Arts ſeroient enveloppés dans une proſcription générale, ſi l'on en jugeoit par ceux qui en ont profané la ſainteté. Lancera-t-on des anathêmes contre la Peinture & la Sculpture, parce que des Artiſtes licencieux ont alarmé la pudeur par des obſcénités ? Doit-on laiſſer ſans culture un champ, parce qu'il y croiſſoit des herbes dont les ſucs étoient corrompus & viciés ? Le fer doit être arraché des mains du furieux & de l'aſſaſſin, pour être confié au Guerrier qui s'en ſert pour la défenſe de la Patrie.

Le genre d'écrire le plus noble eſt celui qui peut réunir l'agréable & l'utile. Les Auteurs de Romans ſont des Maîtres éloquens qui ſement des fleurs ſur les préceptes, & qui en les couvrant d'un voile délicat, adouciſſent l'auſtérité qui ſouvent rend la vérité rebutante. On s'eſt propoſé dans cet Ouvrage d'indiquer une route que des hommes de génie pourront élargir. L'Auteur a imaginé de placer ſur un vaiſſeau des Raiſonneurs qui, étant dans l'impuiſſance d'agir, n'ont de reſſource contre l'ennui du repos & de l'uniformité, que de

diſcourir ſur les matieres les plus graves de la morale : abordent-ils dans une terre nouvelle? ils font la deſcription des mœurs, des uſages & des loix des Habitans; de ſorte qu'en leur faiſant parcourir les différentes parties du globe, on aura une Hiſtoire univerſelle des différentes productions de la Nature, qui varie ſes dons ſelon les climats. Le Lecteur, qui ne cherche qu'à ſe précautionner contre l'ennui en liſant d'agréables menſonges, ſera étonné lui-même de s'être inſtruit ſans effort de tout ce qui concerne l'Hiſtoire naturelle, la

Légiflation, le Commerce & la Politique des Nations. Je fuis convaincu que ce champ cultivé par des mains habiles donneroit d'utiles moiffons, fur-tout fi l'Auteur, doué d'une imagination riante & féconde, favoit y mêler ces épifodes attrayants qui délaffent de la fatigue de l'inftruction. Alors les confciences délicates cefferoient de déclamer contre ces fictions qui ne font répréhenfibles que par l'abus qu'en font des Ecrivains fans pudeur.

Cet effai n'eft qu'une ébauche qu'on auroit pu rendre plus piquante, fi on s'étoit livré à la

malignité de décrier les talens accueillis : on acquiert plus de célébrité par des diatribes calomnieuſes, que par des éloges mérités. Il vaut mieux vivre oublié, que d'être connu pour avoir enfoncé le poignard dans le cœur du ſage & de l'innocent. Je ne veux pas être le complice de ces diffamateurs qui puiſent dans leur cœur la fange dont ils voudroient ſalir la robe du ſage. Toutes les querelles littéraires aviliſſent leurs Auteurs : je ſuis l'ami de tout le monde, & je me borne à plaindre ceux qui s'égarent.

Comme il eſt une eſpece d'hommes qui jugent les perſonnes, & non les Ouvrages, on ne doit ni briguer leurs ſuffrages ni craindre leurs injures. J'ai cru devoir cacher mon nom, aimant mieux être ignoré que d'eſſuyer la morſure de ces ſerpens qui ſe gliſſent dans les champs de la Littérature pour en empoiſonner les fruits. Je veux bien les prévenir que je ne ſuis d'aucune Secte & d'aucune Académie. Je n'ambitionne aucune décoration littéraire, parce qu'il faut l'acheter par le ſacrifice de ſon repos. Je ne ſuis point Philoſophe,

parce que je n'ai point de titre pour prétendre à l'être ; & de plus, j'honore ſincérement ceux que l'ignorance imbéclile croit décrier en leur donnant ce nom. Je ſuis Chrétien ; & l'Evangile m'apprend à reſpecter les mœurs, les Loix & la Religion. Mais comme je ne juge des hommes que par leurs actions, je me reſpecte aſſez pour réſerver aux d'Al., aux Th., aux Mar., une eſtime que par reſpect pour moi-même je refuſe à leurs détracteurs.



LES



# LES PHILOSOPHES AVENTURIERS.

## CHAPITRE PREMIER.

*Naiſſance, Education de Kerſandeck.*

JE ſuis né dans un petit Village qui n'a pu fournir un article aux deſcriptions hiſtoriques de la Bretagne : on n'y parle point François ; les Habitans, ignorés du reſte de la terre, penſent que l'univers ne s'étend point au-delà de leur domaine : ſobres par habitude & par néceſſité, ils ſe nourriſſent de millet, & reſſemblent aſſez

aux Habitans de la Cafrerie. La plupart termineroient peut-être leur carriere ſans ſavoir ſous quel gouvernement ils ont vécu, ſi des exacteurs impitoyables ne venoient leur arracher le fruit tardif de leurs ſueurs.

Mon pere avoit porté les armes cinquante ans de ſa vie : bon citoyen & mauvais courtiſan, il étoit arrivé, par une route longue & pénible, à la Majorité qu'il n'avoit jamais ſollicitée, & qu'on n'eût pu lui refuſer ſans injuſtice. Son ambition ſe bornoit à jouir paiſiblement de l'eſtime de ſon Colonel & de l'amitié de ſes confreres, lorſque le Comte de *** obtint le Régiment : ſon inexpérience dans l'art militaire lui avoit inſpiré cette confiance préſomptueuſe dont ſe pare la médiocrité pour en impoſer à la multitude ignorante. L'obſcurité de ſa famille faiſant ſoupçonner qu'il appartenoit de près ou de loin à des perſonnes en faveur, mon pere eut

pour lui tous les égards qu'on peut avoir ſans s'avilir: mais il en fut traité avec une fierté dédaigneuſe, & il ne fut à ſes yeux qu'un Guerrier du bon vieux temps, plutôt qu'un de ces Héros modernes qui déploient ſous la tente l'élégance de la Capitale & le goût des nouveautés; enfin, il fut regardé du même œil que les Petits-Maîtres de la Cour de Louis XIII regarderent Sully, lorſqu'il ſe montra avec ſon air ſévere & le même habit qu'il portoit du temps d'Henri IV.

Un Miniſtre citoyen, ami des arts & des hommes, avoit introduit parmi nos Troupes une diſcipline nouvelle: Les vieillards ſont les cenſeurs amers des nouveautés les plus utiles. Les anciens préjugés ſont des tyrans qui familiariſent avec l'eſclavage; il faut un eſprit tout neuf pour applaudir à la réforme des abus. Mon pere vit avec chagrin qu'il falloit oublier tout ce qu'il avoit appris. Obligé de faire

à ſon âge un nouvel apprentiſſage, il s'exhala avec humeur contre ces nouveautés. Je ne puis déguiſer ſes torts. Quand nos voiſins ont eu perfectionné leurs manœuvres, n'avons-nous pas dû rectifier ce que les nôtres avoient de défectueux? c'eſt de nos ennemis qu'il faut emprunter l'art de les vaincre.

Il eſt vrai que tout a ſes abus. De jeunes Colonels, ſéduits par leur ferveur, outrent des nouveautés qui rebutent les ſubalternes; & voulant paroître exacts, ils deviennent ſinguliers: s'ils changent la forme d'un bouton ou la coupe d'une bavaroiſe, ils alleguent que le bien du ſervice & la gloire du Roi exigent cette réforme. Mon pere, outré des mépris de ſon nouveau Colonel, oſa lui dire un jour, qu'un grand nombre de jeunes gens placés à la tête des Corps, changeoient par fantaiſie ce qui ne devoit l'être que pour des raiſons puiſſantes

ou des ordres ſcellés de l'autorité du Miniſtre : c'eſt, dit-il, aſſujettir la diſcipline militaire au caprice des modes, & communiquer à un art ſévere le ridicule de la frivolité. Ces jeunes préſomptueux, qui décident quand ils devroient écouter & s'inſtruire, qui s'imaginent que les grandes manœuvres attendoient d'eux leur perfection, méconnoiſſent juſqu'au caractere des hommes qu'ils ont à commander. C'eſt ainſi qu'ils dégradent le génie de la Nation ſous le poids de la ſévérité Allemande, qui ſuppoſe une valeur froide & compoſée, où il entre plus de méchaniſme que dans la nôtre : nos petits Héros jettent parmi nous le germe du deſpotiſme, en ne ſemblant exiger que de la ſubordination.

Cette harangue, dictée par un eſprit mécontent, renfermoit quelques vérités noyées dans des préjugés. La leçon avoit été trop amere pour que l'impérieux Colonel n'en gardât pas

le ſouvenir. Il obſerva que mon pere joignoit à la mauvaiſe humeur d'un vieillard, le défaut de n'avoir ni l'air ni le ton Pruſſien en commandant l'exercice. Tout eſt difforme & criminel dans celui qu'on veut perdre. Il fit entendre au Miniſtre que ſon Major, attaché à des uſages ſurannés, ſoupiroit après la retraite. Mon pere auſſi-tôt reçut une lettre de remerciement, & la liberté d'aller vivre ſur ſes terres qu'il avoit vendues depuis long-temps. L'épuiſement des finances mit un obſtacle à la généroſité du Miniſtre bienfaiſant ; il ſe contenta de faire l'éloge de celui qu'il ne pouvoit récompenſer. Mon pere vint dans ſa Patrie conſommer les reſtes d'un modique revenu, cherchant à vaincre ſa douleur par le récit très-circonſtancié de toutes les affaires où il s'étoit trouvé.

Le reſpect que j'ai pour la mémoire de mon pere ne peut me diſpenſer de

prononcer la cenſure de ces vieux Officiers qui, retirés du ſervice, ſe plaignent ſans ceſſe de l'ingratitude de l'Etat. Le Militaire ne jouit-il pas de toutes les diſtinctions de la Patrie ? C'eſt la ſeule claſſe de citoyens qui, après avoir été payée de ſes ſervices, en exige une récompenſe perpétuelle. Si la frugalité Spartiate ou Macédonienne s'introduiſoit dans nos armées, ſi au goût immodéré du jeu & des fêtes ſuccédoit l'amour des devoirs, l'Etat ceſſeroit d'être ſurchargé de ces illuſtres mendians qui veulent ſe parer des dépouilles de l'Artiſan & du Cultivateur. C'eſt à la Patrie à pourvoir aux beſoins de ceux qui nés ſans fortune ont combattu pour elle : mais elle doit fermer le tréſor public à ces diſſipateurs importuns, qui ſollicitent des graces pour perpétuer leurs débauches. Ces réflexions révolteront ces hommes fiers de leurs titres, qui croient que la

Nature fait plus de dépenſe pour produire un Baron Allemand que pour fabriquer ſon Cocher.

Quand mon pere ſe réunit à ſa famille, je ſortois de cet âge heureux où l'on goûte une joie innocente & pure, où la faculté de réfléchir & de prévoir n'en trouble point les douceurs. La ſphere de mes idées commençoit à s'étendre; mes entretiens étoient plus ſérieux, mes vues plus élevées, mes démarches plus intéreſſantes : mais ce mélange de grandeur & de foibleſſe, d'obſcurité & de lumiere, que nous appellons raiſon, n'eſt qu'une lueur importune qui ne ſert qu'à nous éclairer ſur nos miſeres. Son aurore me laiſſa appercevoir tous les malheurs de la vie. Des inquiétudes dévorantes ſemerent leur amertume ſur les amuſemens ſimples, mais toujours vifs, de mon enfance. Des projets vagues, des combinaiſons incertaines me firent perdre les momens

de jouir, & le malheureux talent de prévoir les disgraces futures me les rendit présentes.

On peut distinguer les différens âges par l'espece des opinions, des goûts & des plaisirs, comme on distingue les saisons par les changemens successifs qu'elles amenent sur la surface du globe. Je laisse aux têtes géométriques à calculer si la somme des plaisirs acquis dans l'âge de raison l'emporte sur celle des peines qui le suivent : je me borne à dire que les premiers instans de la jeunesse sont délicieux, lorsque les passions se développant toutes à la fois la mettent dans une fermentation jusqu'alors inconnue ; attaquée de toutes parts, il lui faut des armes proportionnées à ses forces & à ses besoins, des préceptes faciles, d'attrayantes notions du vrai & de l'honnête. Quelle obligation imposée aux peres ! quelle reconnoissance pour les enfans qui ont reçu une éducation

vertueuſe ! la mienne fut confiée aux ſoins d'un Précepteur campagnard, également incapable de réprimer les mouvemens tumultueux d'un cœur que tout affecte, & de bien diriger les élans d'un eſprit qui veut tout embraſſer. Guidé par un Inſtituteur auſſi automate que le Flûteur de Vaucanſon, je ſerois reſté parfait ignorant, quand bien même il m'auroit communiqué tout ce qu'il ſavoit. La Nature, par une impulſion ſecrette, me rapprocha des connoiſſances qui ſembloient m'être pour jamais interdites. Il eſt rare qu'on n'ait point en naiſſant un penchant décidé pour quelque objet : c'eſt peut-être un des malheurs de notre condition que des circonſtances forcées empêchent de s'y livrer, ou que l'indifférence des parens néglige de le démêler.

Je parcourois avec avidité les Livres de Phyſique, de Littérature & de Philoſophie dans un âge où ces Sciences

n'offrent que des dégoûts; & je leur dois ſans doute les principes de raiſonnement & les connoiſſances qui forment aujourd'hui la plus précieuſe partie de mon être. Il n'eſt point d'avantages qui n'aient leurs inconvéniens. Les lumieres acquiſes groſſiſſoient à mes yeux le nombre des ſots; je devenois chaque jour plus difficile dans le choix d'une ſociété agréable: celui qui s'accommode de tout eſt beaucoup plus heureux. L'homme inſtruit & honnête ne s'amuſe qu'avec ceux qui lui reſſemblent. La délicateſſe ôte bien des reſſources. On trouve mille fripons amuſans, avant de rencontrer un homme éclairé & vertueux.

Je dois encore à la Nature un calme heureux qui n'eſt point troublé par la fougue d'un ſang vif & bouillant. On ne peut nier que les qualités de l'ame ne ſoient dépendantes des cauſes phyſiques : ma conſtitution étant foible, mes deſirs devoient être modérés.

Je concevois cependant qu'un Gentilhomme dont les ancêtres avoient ſervi ſous du Gueſglin & Cliſſon, ne devoit pas reſter enſeveli dans l'ombre d'une Campagne. Je commençois à réfléchir ſur un choix qui devoit décider de ma deſtinée, lorſqu'on me propoſa un état peu diſpendieux & propre à relever notre antique fortune. Proſper, me dit mon pere, il eſt une reſſource pour la Nobleſſe indigente. L'état militaire a pu vous ſéduire ; mais mon exemple a dû diſſiper votre illuſion. Je chéris ma Patrie, mon Roi & les dépoſitaires de ſon autorité ; l'oubli où je ſuis condamné n'altérera jamais un ſi noble ſentiment : j'étois né avec des biens conſidérables ; je les ai diſſipés pour ſatisfaire à des beſoins d'opinion. Je ſuis aſſez riche, puiſqu'il me reſte dans la Boſſiere un ami qui m'offre ſon crédit pour vous faire entrer dans les affaires. Que le changement de votre condition n'en ap-

porte aucun aux ſentimens de votre cœur : n'oubliez jamais les devoirs impoſés à l'humanité ; l'expérience du malheur vous rendra plus ſenſible à celui des autres : que la pitié chez vous ne ſoit pas une vertu ſtérile ; ne vous bornez pas à gémir ſur des maux que vous pouvez guérir.

Je m'abandonnai volontiers à ce conſeil : l'expérience m'avoit appris que quand une Nation a perdu ſes mœurs, les richeſſes uſurpent la conſidération due aux bienfaiteurs de la Patrie. Ce fut dans Rennes que je fus chercher mon protecteur. C'étoit un de ces hommes privilégiés, dont la fortune n'avoit point deſſéché le cœur ; généreux par penchant & libéral ſans oſtentation, il trouvoit dans ſa bienfaiſance des reſſources inépuiſables. Ses mœurs faciles inſpiroient la confiance. L'empreinte de la Nobleſſe & de la grandeur étoit attachée à toutes ſes actions. La Bretagne ſe ſouviendra

long-temps que l'intelligence bienfaiſante, choiſie pour diriger ſes finances, ſut y répandre la fécondité.

Quand on vient de quitter ſon Village, on paroît ſot, ſans être bête. la Boſſiere, par ſes manieres pleines de franchiſe, diſſipa bientôt cette timidité qui fait toujours un imbécille, d'un protégé. Votre pere, dit-il, m'a écrit pour vous placer dans les affaires : je ne puis me rendre à Paris avant d'avoir réglé les finances de cette Province ; il eſt à-propos que vous m'y précédiez. Je vous adreſſe à Montdor ; c'eſt un autre moi-même : à mon arrivée, mon Caiſſier vous comptera les ſommes dont vous aurez beſoin. Après qu'il m'eut fourni les moyens de faire mon voyaye, je bégayai quelques remerciemens. Treve de complimens, me dit-il ; votre bonheur ſera ma récompenſe. Le bien qu'on fait eſt le ſeul dont on jouit ſans éprouver de ſatiété : partez,

Quand à des inclinations généreuſes, on joint le talent d'aſſaiſonner les bienfaits, on ne trouve jamais d'ingrats ; les dons répandus par la vanité ſont des eſpeces d'inſultes qui diſpenſent de la reconnoiſſance. Pendant ma route, mon eſprit ſe repaiſſoit de l'éclat de ma grandeur future ; & je jugeois par la Boſſiere de la trempe du cœur de ſon ami. Rempli de ſonges agréables, j'arrive dans la Capitale, où mon premier ſoin fut d'aller rendre viſite au Caiſſier, homme dur, qui s'affligeoit du bien qu'il voyoit faire. Il me compta en grondant la ſomme que je demandai. Le lendemain, à mon réveil, je vis arriver un Tailleur que je n'attendois pas ; & j'eus bientôt une garde-robe complette.

Ma parure me donna une confiance qui ne m'étoit pas naturelle ; je parlai bientôt ſans penſer. Occupé de l'élégance de mes habits, j'en eſpérois plus

que de mes talens : mais heureuſement je me familiariſai bientôt avec eux ; & la comparaiſon que je fis des ſots richement vêtus avec le mérite enguenillé, me convainquit qu'il n'y avoit aucune identité entre un homme & ſes habits. Quelquefois, en ſongeant à mon pere, j'étois étonné quelle diſtance la fortune a miſe entre un vieux Major végétant dans ſon Village, & le protégé d'un Financier.

Avant de me préſenter à Montdor, j'eus la précaution de m'informer de ſon caractere ; & voici ce que j'en appris. Les parens de Montdor eſſayerent de lui donner une éducation conforme à leur immenſe fortune. Ils crurent ne pouvoir mieux corriger les vices d'une Nature groſſiere & rebutante, qu'en confiant ſon inſtruction à des Maîtres ſéveres. Cette maſſe informe fut miſe au rang de ces victimes qu'on immole dans les Colleges pour le ſalut de tous ; des châtimens

multipliés

multipliés lui inſpirerent une averſion invincible pour les Sciences & ceux qui les cultivent. Les premieres impreſſions ſont les plus durables ; & Montdor préfere encore aujourd'hui la ſociété des fripons qui le flattent, au commerce des Savans qui humilient ſa vanité. Le nombreux bataillon qui eſt à ſa ſolde porte la livrée de la ſottiſe. J'ai éprouvé que ce goût ne lui eſt pas particulier. La plupart des hommes en place montrent qu'ils en ſont indignes par le mauvais choix qu'ils font de leurs ſubalternes. Voilà pourquoi tout va mal ; il n'y a que l'homme ſupérieur qui ſente le beſoin du ſecours d'autrui.

Je remarquai dans la ſuite que Montdor étoit un mélange de grandeur & de petiteſſe. L'homme du matin n'eſt point l'homme du ſoir ; il ſemble qu'il y ait en lui deux natures. Dominé par l'humeur, il outre par caprice le bien que les autres font par

réflexion ; avare & prodigue, agreſte & poli, incrédule & ſuperſtitieux, Spartiate & Sybarite, il s'abandonne ſans frein au goût du moment. On ne peut établir de ſyſtême pour s'inſinuer dans ſon cœur ; toute route en écarte, toute route y conduit. On lui plaît par le ridicule, & quelquefois par des perfections. Le ſot qui l'amuſe eſt toujours préféré au ſage qui l'inſtruit. Si l'on eſt complaiſant, on paſſe pour flatteur ; ſi l'on combat ſes opinions, on révolte ſon orgueil ; enfin, ſon cœur eſt un dédale où l'on erre ſans fil & ſans guide. Au reſte, cet être ſingulier a un fond de raiſonnement qui étonne les plus éclairés. Quelquefois il diſſerte avec autant de force que de préciſion ; Logicien exact, il démontre que celui qui ſait penſer & analyſer, ne dirige pas mieux ſes affections.

Montdor dans ſa jeuneſſe avoit eu du goût pour la profeſſion des armes.

Il endossa la cuirasse; mais les fatigues qu'il essuya dans une revue le dégoûterent de ce pénible métier. Ce fut par un reste de ses inclinations belliqueuses qu'il passa de la poussiere du camp dans le tumulte des affaires; & ne pouvant être Conquérant, il se fit Pirate Financier, pour exercer son courage sur les malheureux qui lui étoient subordonnés.

Ses associés reconnurent bientôt en lui l'assemblage des talens utiles. Montdor, fustigé dans les Colleges, berné dans les garnisons, fut regardé comme une intelligence descendue du Ciel sur la terre pour veiller à la régie. Son extérieur rebutant écarta les importuns; les ordonnances, qui n'infligeoient que des peines comminatoires, eurent une rigoureuse exécution. Aucun citoyen en contravention n'eut l'intrépidité d'affronter sa présence pour fléchir sa sévérité : le mot de *graces*, disoit-il, devroit être

rayé des Dictionnaires. L'entrée de sa maison, ou plutôt de son Palais, étoit interdite à ces infortunés, qui ayant manqué leur route ont besoin d'un protecteur pour ramper dans de vils emplois; il suffisoit d'être malheureux pour essuyer ses mépris.

Je lui fus enfin présenté : son abord glacé, son regard farouche me pétrifierent; & frappé de son extérieur difforme, je cessai de croire que tous les hommes étoient l'image de la Divinité. Tandis qu'il lisoit la lettre de son ami, il me lançoit de temps en temps des regards foudroyans. Après un moment de silence, il sortit de sa taciturnité, & me dit avec une voix de Stentor : Savez-vous danser ? vous avez fait gauchement la révérence. Cette apostrophe humiliante me surprit dans la bouche d'un homme à qui la Nature ingrate avoit refusé tous les dons de plaire, & qui étoit trop mal conformé pour avoir profité des secours de l'art.

Montdor avoit la manie d'être le Précepteur des hommes. C'eſt toujours le plus riche & jamais le plus ſage qui donne le ton dans chaque ſociété. Il s'offrit à ſe charger de mon éducation, & à ſecouer cette rouille provinciale dont les yeux ſont offenſés dans la Capitale. Rien n'y choque davantage que de voir un Allemand ou un Anglois qui a la maniere de ſon pays Je vous offre ma table, me dit Montdor ; profitez-en jusqu'au retour de mon ami : c'eſt le moyen de vous former promptement. Aimez-vous les Spectacles ? il faut aller à la Foire. La Comédie Françoiſe & l'Opéra ne ſont pas faits pour affecter des organes de Province.

Je fus ſurpris que la Boſſiere & Montdor, ſi différemment organiſés, fuſſent amis. D'où peut naître l'union de l'être le plus diſgracié de la Nature avec ce qu'elle a formé de plus parfait ? Par quelle magie le ſot eſt-il lié

avec l'homme inſtruit, & le fripon protégé par l'homme de bien ? Leur union avoit des motifs différens. La Boſſiere jouiſſoit de ſa ſupériorité, & il s'amuſoit des ridicules de Montdor : c'étoit ſa paſſion honteuſe. Cet attachement reſſembloit à celui des femmes pour leur ſapajou. L'amitié de Montdor étoit l'ouvrage de la vanité : il étoit flatté d'être l'ami de l'ami des hommes, & ſe perſuadoit que cette liaiſon le mettoit en communauté de gloire avec lui.

Mon cœur révolté de ſon air farouche ſe refuſoit à ſes bienfaits. Je ſentis l'importance de vaincre mon antipathie, & le lendemain je me rendis au banquet. On ſait l'ennui qui naît de l'étiquette toujours ſcrupuleuſement obſervée par les ſinges de la grandeur. La meilleure table eſt celle où la gaieté aſſaiſonne les mets, on y digere en mangeant. Je vis un troupeau d'eſclaves accablés de leurs

chaînes, qui tous se félicitoient de leur liberté. Une égalité de sottises les rend toutes supportables. On se jetta sur des lieux communs qu'on traita avec un ramage que chaque société appelle *le bon ton*, & qui rarement est celui du bon sens. Je fus surpris de me voir à une table dont chaque Province étoit tributaire. C'étoit pour Montdor qu'on vendangeoit au Cap, en Hongrie & dans les Isles de l'Archipel; c'étoit pour provoquer son appétit glouton, qu'on pêchoit des truites dans le lac de Geneve & des carpes dans le Rhin. Je ne sais pourquoi les enfans de Plutus étalent tant de luxe dans leurs festins. L'expérience devroit leur avoir appris que les bienfaits qui se digerent ne font que des censeurs & des ingrats.

Quelques Parasites effrontés s'arrogeoient le privilege de rompre le majestueux silence imposé par le respect: la rapidité de leurs questions ne laissoit

point le temps de leur répondre. Quand on croit les tenir à Paris, ils ſont déja à Pékin. Après s'être extaſiés ſur la magnificence du Maître & ſur l'art de ſon Cuiſinier, on agita ſi Homere & Newton avoient autant rendu de ſervices à l'humanité que les recherches de Marcialo, Auteur du Cuiſinier François; ſi un bon eſtomac n'étoit pas préférable à une tête bien organiſée. J'entendis juſtifier Domitien, qui propoſa gravement au Sénat de délibérer ſur la maniere d'aſſaiſonner un turbot; & il fut décidé, par acclamation, qu'un Empereur occupé de procurer aux hommes les moyens de vivre délicieuſement, étoit bien plus digne de régner que celui qui les fait égorger.

Une vieille Sibylle, dont les traits étoient auſſi flétris que le ſentiment, préſidoit aux Orgies. Une morgue inſultante lui tenoit lieu de dignité : elle ne ſourioit qu'avec dédain; & la crainte

crainte qu'elle inſpiroit lui attiroit l'extérieur du reſpect qu'elle recevoit comme un aveu de ſa ſupériorité. Mécontente de n'être plus jeune, elle auroit dû s'en conſoler, par le ſouvenir qu'elle n'avoit jamais été ni belle ni jolie : elle ſe vengeoit de l'indifférence des hommes par le plaiſir d'en médire. Quoiqu'elle eût perdu toutes ſes dents à la table de Montdor, on eût cru qu'elle les avoit toutes, à en juger par les vives morſures qu'elle faiſoit au prochain. Cette impérieuſe Sultane avoit ſur la Boſſiere un empire fondé ſur un amour de ſoixante ans.

Ce n'eſt pas que le haſard ne jettât dans cette foule quelques gens de mérite, qui par un oubli d'eux-mêmes venoient brouter à ce ratelier. Ce fut-là que je fus étonné de voir le ſage Helvidius, qui transfuge du camp de Plutus, s'étoit rangé ſous les étendarts de la Philoſophie. Cette déſertion

avoit semé un scandale général parmi une Nation dégradée par le luxe. C'étoit un triomphe réservé jusqu'alors à la Religion de nous montrer des hommes, déposant pour elle le glaive & la pourpre, se vêtir d'un sac, & dormir sur la cendre. Helvidius donna le premier exemple d'un Publicain fatigué des caresses de la fortune. Je fus son ami & son protégé; ainsi ce n'est point à moi à lui reprocher quelques écarts d'une Philosophie qui égara son esprit sans jamais altérer la trempe de son cœur. Je ne me souviens que de ses bienfaits.

Une femme bien différente de Madame Sibylle me parut digne du plus noble attachement. C'étoit Madame le Doux, qui sans être belle n'avoit rien de commun : elle avoit de ces traits qui frappent également dans leur printemps & leur automne. C'étoit une plante qui avoit un peu dégénéré

par le vice du sol. Son goût, toujours subordonné au caprice du Maître, ne lui laissant que le mérite d'une Esclave obéissante & docile, elle lisoit dans les yeux de Montdor avant de se déterminer à l'épanouissement ou à la gravité. L'excès de sa complaisance faisoit douter qu'elle eût un caractere à elle : bonne & compatissante, mais trop paresseuse pour agir, elle se bornoit à plaindre ceux qu'elle pouvoit soulager. Son indolence naturelle la rendoit semblable à tous ces êtres inutiles qui, accablés sous le poids de leur or, usurpent le titre de gens de bien, parce qu'ils n'ont jamais été provoqués au crime par le besoin. Ses défauts avoient produit plusieurs de ses vertus. Son ame languissante n'avoit point assez d'énergie pour haïr, & elle étoit trop indifférente pour médire. Son esprit naturel & cultivé pouvoit instruire bien des Savans lettrés : mais

circonſpecte & modeſte, elle ſembloit rougir de ſes lumieres. Il falloit la ſurprendre pour lui arracher le ſecret de ſon mérite.

Un Provincial, qui n'eſt point encore infecté de la contagion de la Capitale, eſt bien plus diſpoſé à ſaiſir les nuances de chaque caractere, que ces hommes qui, toujours agités dans le tourbillon, ont renoncé à la faculté de réfléchir : tout ce qui peut les arracher à l'ennui leur devient précieux ; mais celui qui attend ſa deſtinée d'autrui a beſoin de tout ſon diſcernement, pour ne pas proſtituer ſes affections à des Idoles inſenſibles & trompeuſes. Le talent d'un protégé eſt de bien étudier les vertus & les foibleſſes de ſon Protecteur.

Mon exiſtence devenoit chaque jour plus pénible : je donnois chaque jour de l'embonpoint à mon corps fatigué de l'abondance ; tandis que mon eſprit, condamné à la diete, tomboit

dans la langueur & le dépériſſement. Rien n'eſt ſi contagieux que la ſottiſe. Je tombai dans un engourdiſſement, où je croupis pendant deux mois. Montdor, occupé des intérêts de ſon appétit ou du ſoin de ſa digeſtion, avoit oublié que j'étois ſon protégé. Une lettre de la Boſſiere le tira de cet aſſoupiſſement léthargique; il me fit appeller dans ſon cabinet pour me prévenir qu'il falloit le ſuivre dans ſa tournée. Le bien de l'Etat, me dit-il, exige que j'aille faire pendre une troupe de ſcélérats qui ont eu l'atrocité de fumer du tabac étranger. C'eſt moi que ma Compagnie ordinairement choiſit pour ces exécutions d'éclat. Je pars pour mettre un frein à ce brigandage : ſi l'on ne réprimoit tant d'excès, il faudroit renvoyer tous nos Cuiſiniers. C'eſt une belle occaſion pour vous former au métier !

Saiſi d'une ſecrette horreur, je me

regardai dès ce moment comme le complice d'un homme qui alloit infliger des peines rigoureuſes pour des fautes légéres. Enfin, au jour marqué, nous montons dans un char-de-triomphe, d'où nous ne deſcendîmes que pour faire dreſſer des potences & des échafauds. Le nom de Montdor, qui nous avoit précédés dans Rheims, y avoit répandu la conſternation : il n'avoit ni hache ni glaive; mais, à ſon air farouche, on le prit pour le Sacrificateur public. Le lendemain, en traverſant la ſalle, je fus arrêté par une Dame & quatre petits enfans en deuil, qui me ſupplierent d'intercéder pour eux. Une douleur majeſtueuſe déceloit la nobleſſe de ſon ame & de ſon origine. Je lui demandai le motif de ſa démarche; & elle me répondit en ſanglottant : « Hélas ! le pere de ces qua-
» tre infortunés, dont le plus âgé n'a
» que ſept ans, eſt menacé d'un ſort
» rigoureux pour avoir arraché des

» mains des Employés deux de ſes » Vaſſaux ; l'abus de ſon courage le » rend coupable, je le ſais : mais il » eſt d'un âge & d'un rang qui méri- » tent quelque indulgence ; & je viens » offrir toute ma fortune pour ra- » cheter un mari précieux à ſon » épouſe, & un pere néceſſaire à ſes » enfans ». Je n'oſai me charger d'of- frir ce ſpectacle touchant à un homme inacceſſible à la pitié ; mais je con- ſeillai à cette noble affligée d'attendre Montdor ſur ſon paſſage.

Je remontai pour annoncer à Mont- dor qu'un de ſes chevaux étoit ma- lade. A cette nouvelle, je le vis ca- pable d'attendriſſement ; & l'émotion qu'il éprouva me fit bien eſpérer pour la petite famille. Il s'habille, & deſ- cend pour aller viſiter l'animal chéri. Il eſt inveſti au bas de l'eſcalier par ce groupe d'infortunés, qui ſe jettant à ſes pieds les arroſent de leurs lar- mes. La maiſon retentit de leurs

gémiſſemens : « Rendez - nous notre » pere , s'écrient - ils ; ſoyez notre » bienfaiteur ; donnez - nous une ſe- » conde vie ». Le Peuple aſſemblé partageoit leur infortune. Montdor lit leur ſupplique ; & après avoir lancé ſur eux un regard farouche , il eut la barbarie de répondre : « Madame, je » n'ai qu'une choſe à vous dire ; vo- » tre mari ſera pendu ». Auſſi - tôt il s'eſquive pour ne ſe laiſſer point ſur- prendre par la pitié, ou pour ſe souſ- traire à l'indignation publique. L'é- pouſe anéantie tombe en défaillance ; ſes enfans baignent ſon ſein de leurs larmes ; leurs cris déchirent tous les cœurs : & ſans être complices des fautes de leur pere , ils partagent d'avance l'horreur de ſon ſupplice. Je tâche de rappeller la mere à la vie ; & ma ſenſibilité me rend preſ- que immobile. Montdor , inſtruit que j'avois la foibleſſe de m'attendrir ſur le malheur de ceux qu'il venoit

d'outrager, me fit appeller. La douleur peinte sur mon visage étoit la censure de sa férocité : il s'en apperçut avec indignation ; & outré de ma foiblesse, il me dit : « Je ne vous » crois pas propre à l'état que vous » voulez embrasser ; il vous sied mal » d'éprouver la pitié pour les autres, » quand vous en avez besoin pour » vous - même : c'est la vertu des » gueux & des dupes ; elle n'a enri- » chi personne : je vous crois tout » au plus propre à faire un Philoso- » phe, espece que je méprise trop » pour que nous vivions long-temps » ensemble. Je pourrois vous ren- » voyer par le Coche : mais voilà » cent louis ; prenez la poste, c'est le » moyen de mettre promptement un » intervalle entre vous & moi ».

J'eus la bassesse de recevoir un bienfait d'un homme que je méestimois. L'excès du malheur est d'avoir besoin d'être protégé des hommes

dont on rougiroit d'être le protecteur : je m'y déterminai par un motif généreux. Je formai le deſſein d'employer cette ſomme à obtenir la grace du Gentilhomme dont la famille affligée avoit excité ma pitié, & cauſé ma diſgrace. J'en contai l'hiſtoire à pluſieurs perſonnes titrées, qui le plaignirent au lieu d'agir. Détrompé de leurs promeſſes, j'eus recours à une de ces femmes qui vivent du produit de leurs charmes, & qui par habitude compatiſſent aux foibleſſes humaines : je lui comptai cent louis, & j'obtins l'élargiſſement du Priſonnier.

Satisfait d'avoir eſſuyé les larmes d'une famille affligée, je retournai dans la baſſe Bretagne, où j'embraſſai un régime frugal préférable aux ennuis de la ſatiété. Mon pere, fâché de cet état d'inertie, ne me permit point de croupir dans l'obſcurité. On peut dans ma Province embraſſer le commerce ſans renoncer aux privileges

de la Nobleſſe : mon pere me propoſa l'exemple de pluſieurs de mes ancêtres qui avoient trouvé dans le nouvel hémiſphere la fortune qui les fuyoit dans leur Patrie. Il vaut mieux, me dit-il, amaſſer du bien aux extrémités de l'Aſie, que de vivre indigent en Europe. Je connois particuliérement le Capitaine Vander-Groſman, Hollandois d'origine & Négociant de profeſſion : il eſt officieux ; je vais vous recommander à lui, l'engager à vous ſervir de père ; & j'aurai la conſolation de vous voir marcher d'un pas rapide à la fortune, ſi vous ſuivez ſes conſeils & ſes exemples.

Les adieux ne ſuivirent pas de loin la propoſition. Mon pere fit un dernier effort : je partis pour me rendre au Port de l'Orient avec une ſomme de ſix cents livres. Abandonné, pendant ma route, à moi-même, je faiſois des réflexions de toute eſpece : « Te voilà donc, pauvre Proſper, me

» disois-je; te voilà donc abandonné
» à toute l'inconstance du sort ; & six
» cents livres que tu vas confier à un
» Pirate Hollandois vont être désor-
» mais la base de tes espérances. Un
» pere, dont le nom seul t'arrache des
» larmes, consent à cette séparation :
» jeune, sans expérience, sans amis &
» sans parens, tu vas t'exposer dans
» des Pays lointains, où la fortune
» perfide ne semble faire un petit
» nombre d'heureux que pour en at-
» tirer un plus grand dans les préci-
» pices creusés par l'avarice & l'ambi-
» tion »! Des réflexions différentes dé-
truisoient les premieres. « Eh ! quoi ?
» disois-je, je chéris une Patrie où le
» mérite indigent est en butte au mé-
» pris, où la médiocrité des biens est
» un vice de convention dont on ne
» peut trop se laver. La fortune est
» une Courtisanne qui recherche la
» jeunesse ; & je suis dans un âge où
» l'on peut y prétendre ».

C'étoit ainſi que de vaines illuſions ; de brillantes chimeres ſembloient éloigner des peines trop réelles. L'envie de contenter une curioſité avide de tout voir & de tout connoître, acheva de rendre le calme à mes ſens agités. J'arrive à l'Orient ; je m'informe où demeure le Capitaine Vander-Groſman : on me conduit dans une taverne ; je monte dans une chambre enfumée, où la foible clarté de quelques vîtres caſſées me laiſſe appercevoir un homme à triſte figure, vêtu d'une étoffe auſſi groſſiere que ſa perſonne : une très-petite perruque d'un jaune blanc accompagnoit de loin ſes joues enflées & rubicondes. Ses regards farouches s'élançoient par intervalles à travers des ſourcils d'une monſtrueuſe épaiſſeur, comme les éclairs entr'ouvrent le nuage qui les enferme. Malgré le tourbillon de fumée qui s'exhaloit de ſa pipe, l'on appercevoit ſur ſon front l'empreinte

de l'uſure & de la mauvaiſe-foi. Les traits de ſon viſage ſembloient être des pieces rapportées : ſon attitude & ſes ajuſtemens étoient groteſques ; un gros flacon de biere étoit à ſes pieds Je l'aurois obſervé avec des yeux ironiques, ſi mon Guide ne m'eût prévenu que c'étoit le Capitaine Vander-Groſman ; je le ſalue en tremblant ; à peine daigna-t-il me regarder. Il me dit bruſquement de m'aſſeoir, décacheta la lettre de mon pere ; la lut ſans ceſſer de fumer ; & ſe tournant enſuite vers moi, comme pour m'examiner : « J'aurai ſoin de vous, mon » enfant », me dit-il d'un ton familier qui m'humilia preſque autant que ſa figure m'avoit effrayé : « Je connois » votre pere ; nous ſommes amis de- » puis long-temps, il peut ſe repoſer » ſur moi. Heureuſement pour vous, » nous allons dans un Pays où la vie » eſt peu diſpendieuſe, & les pierres » précieuſes ſont à qui veut les ra-

» maſſer ». Ici, M. le Capitaine, ſe redreſſant ſur ſon eſcabelle, ajouta gravement: « Je ſuis deſtiné par leurs Hautes-Puiſſances à fournir des grains
» aux Garniſons de l'Iſle de Ceylan,
» à Ponto de Galle, Colombo-Manar
» & Suffana - Patan. J'entrevois que
» nous ferons de bonnes affaires, ſi
» je ne ſuis pas examiné de trop près.
» Préparez - vous à partir au plutôt :
» adieu ».

Je ſortis promptement, & fort étonné de l'eſpece d'ami que s'étoit fait mon pere, & fort ſcandaliſé du Mentor qu'il m'avoit donné; j'étois occupé à faire des emplettes néceſſaires; lorſque je rencontrai chez un Fripier un homme qui ſe débarraſſoit d'une garde-robe meſquine & ſuperflue, pour ſe pourvoir du néceſſaire. Quelle fut ma ſurpriſe de reconnoître Pangrapho que j'avois laiſſé à Paris dans une médiocrité honorable! Cultivateur des champs du génie, il

n'avoit moiſſonné que des lauriers ; & quoique modeſte, il avoit trop de fierté dans l'ame pour mendier des Protecteurs. « Vertueux ami, me dit-il, » depuis que nous ſommes ſéparés, » j'ai conſacré mes veilles à perpé- » tuer la mémoire des Miniſtres & des » Héros. Quoique diſpenſateur de » l'immortalité, je me ſuis vu ſans » ceſſe expoſé à mourir de faim. Les » enfans des Héros croient aſſez va- » loir par eux-mêmes, ſans être étayés » du mérite de leurs aïeux. Un Grand, » au lieu de ſe féliciter de voir remuer » les cendres de celui dont il tient le » jour, redoute la voix de l'Hiſtoire » comme un témoin qui dépoſe con- » tre lui, parce qu'alors on compare » ce qu'il eſt avec ce qu'ont été ſes » ancêtres. Quand votre départ m'eut » privé des reſſources de votre ami- » tié, je me retirai dans l'ombre d'un » Fauxbourg, où, ſevré du commun » des Vivans, je veillai pour célébrer

les

» les Morts. C'est-là qu'assujetti à un
» régime austere, j'ai appris à domp-
» ter mon estomac rebelle : j'ai calmé
» ses importunités, en l'assujettissant à
» une diete qui eût été aussi méri-
» toire que celle des Solitaires de la
» Thébaïde, si elle eût été aussi vo-
» lontaire. Helvidius versoit quelque-
» fois sur moi ses bienfaits ; mais,
» honteux de les recevoir parce que
» je ne pouvois lui être utile, je lui
» dissimulois mes besoins pour mettre
» un frein à sa générosité. Mes essais
» me donnerent quelque célébrité sans
» me donner du pain. J'ai reconnu
» trop tard qu'il vaut beaucoup mieux
» vendre des Livres que d'en faire.
» Tous les Auteurs de la Capitale, en
» réunissant leur fortune, je ne dis
» pas leurs dettes, ne pourroient pas
» pas essuyer la comparaison avec un
» seul Libraire. L'Ecrivain n'est sou-
» tenu dans la carriere que par l'es-
» poir de l'immortalité. Réprouvé sur

» la terre, il feroit un élu dans le Ciel,
» s'il apprenoit à fouffrir fans mur-
» murer. Pour moi, j'ai formé le def-
» fein de paffer aux Indes, où je
» compte écrire l'hiftoire de quelque
» Nabab que je ferai defcendre de Se-
» foftris ».

« Vous avez cultivé, lui dis-je,
» un champ bien ftérile; il faut pré-
» férer le coloris de l'imagination, &
» même fes écarts, au ton grave &
» févere de l'Hiftoire. Son flambeau,
» qui brille pour éclairer, n'eft qu'une
» lueur importune qui fatigue les yeux.
» Quels font les Grands & les riches qui
» fentent le befoin de l'inftruction? La
» plupart font fi ignorans, qu'ils ne
» favent pas même qu'ils ne favent
» rien. Mais puifque vous allez cher-
» cher des reffources aux Indes, je
» ferai flatté de partager ma petite
» fortune avec vous ».

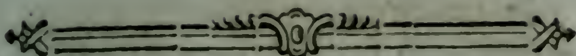
« J'ai conçu, répondit-il, cet utile
» projet; mais je manque de moyens

» pour l'exécution : on me demande
» cinq cents livres pour le paſſage.
» Au défaut d'argent, j'ai offert à
» Vander-Groſman un Manuſcrit pré-
» cieux : il m'a répondu avec dédain
» qu'en fait de littérature, il ne con-
» noiſſoit que les lettres de change ;
» qu'il préféroit une livre de poudre
» d'or à toutes les Bibliothèques du
» monde ; qu'il n'achetoit de Manuſ-
» crit que pour allumer ſa pipe, ou
» pour des uſages encore plus vils.
» En l'entendant prononcer ces blaſ-
» phêmes littéraires, je compris qu'il
» falloit renoncer à tous les Nababs
» de l'Inde, & retourner à Paris ven-
» dre ma ſueur & mes veilles à quel-
» que Libraire aſſez indulgent pour
» m'accueillir ».

L'impoſſibilité de l'avoir pour mon compagnon de voyage me fit regretter de n'être pas riche : j'étois mécontent de voir un homme de mérite manquer de tout dans ſa Patrie, &

privé encore de moyens pour aller cacher ſes miſeres au fond de l'Aſie. Je partageai avec lui ce que Vander-Groſman m'avoit laiſſé : notre ſéparation nous arracha des larmes. « Ah ! » me dit-il en m'embraſſant, ſi je ſa- » vois faire un ſoulier ou manier le » rabot, jamais la Littérature. . . . » Adieu ».





## CHAPITRE PREMIER.

*Rencontre agréable. Embarquement. Premiere entrevue des Philosophes.*

Ma premiere entrevue avec mon nouveau Protecteur Vander-Grosman, me faisoit croire que nous serions bientôt abandonnés à la discrétion des vents, sur lesquels ma fortune me paroissoit aussi bien établie que sur la protection du Capitaine. J'avois ramassé quelques livres pour entretenir le goût des Sciences, & dissiper l'ennui que je comptois essuyer avec des hommes qui ne parloient ni françois ni bas-breton. J'ignorois que la Providence, qui ne nous laisse jamais sans consolation, m'avoit destiné pour Compagnons deux Raisonneurs infatigables, & très-propres à distraire un malheureux du spectacle de ses miseres.

Je me promenois ſur le rivage au moment où le ſoleil quittoit notre hémiſphere, où la nuit commençoit à déployer ſes voiles du côté de l'Orient. Le triſte murmure des flots qui venoient ſe briſer à mes pieds, invitoit à rêver. L'éloignement de ma famille, auſſi reſpectable qu'indigente, les périls du voyage, l'incertitude de ma fortune & de l'intégrité de mon Mentor, faiſoient naître des idées fort lugubres. Mon eſprit étoit agité par la crainte, comme la mer par les vents, lorſqu'une jeune perſonne, qui avoit une taille de Nymphe, s'avança vers le lieu que j'avois choiſi pour méditer. Sa démarche étoit grave & majeſtueuſe, ſes mouvemens, ſon maintien étoient l'expreſſion de l'inquiétude & de la douleur. Mon ame en fut émue; & je ſentis pour elle un intérêt auſſi vif que ſubit. Il y avoit peu d'intervalle de cet intérêt à l'amour; il y en eut encore moins de l'amour aux préten-

tions bien ou mal fondées qui lui servent d'aliment.

Quoique peu verſé dans la connoiſſance du cœur humain, je me perſuadai qu'une femme livrée à la douleur regarde avec complaiſance celui qui veut la conſoler, & quelquefois même récompenſe ſes ſoins d'un peu de tendreſſe. Je me rappellai l'aventure de la Matrone d'Ephèſe, & je me crus une éloquence auſſi perſuaſive que celle du ſoldat. Rempli de ces idées, j'aborde la charmante inconnue avec une timidité remplie de reſpect, d'admiration & d'une certaine eſpérance. — Pardonnez, lui dis-je, aux mouvemens d'un cœur né ſenſible, une indiſcrétion que les circonſtances ſemblent excuſer. Témoin de vos ſoupirs, je n'ai d'autre projet que d'en tarir la ſource.

« Généreux Etranger, me dit-elle d'un » ton mal aſſuré, je pardonne à votre » hardieſſe en faveur du ſentiment qui

» vous fait partager ma douleur; je
» crois appercevoir dans vos yeux la
» sérénité de la candeur, & dans vo-
» tre langage celui de la bienséance:
» mais plus je vous vois compatissant,
» plus je m'affermis dans le dessein
» de vous épargner le triste récit de
» mes peines : le remede est dans la
» patience ; & votre âge, qui n'est
» point fait pour elle, vous permet-
» troit-il d'être long-temps sensible à
» des malheurs qui vous sont étran-
» gers? — L'homme bien né, repris-
» je, trouve en lui-même la récom-
» pense de ses bienfaits : je n'ose vous
» demander une confiance entiere ; je
» dois la mériter par mes soins, &
» j'aspire uniquement aux moyens d'y
» parvenir. Daignez croire, Madame,
» que les sentimens que vous m'ins-
» pirez & le zele qui m'anime, ne
» peuvent faire ni des insensibles ni
» des ingrats. Je resterois plus dou-
» loureusement affecté de votre réserve,
que

» que je ne puis l'être du récit des
» événemens qui ſont couler vos lar-
» mes. Uſez de toute la prudence que
» vous croirez néceſſaire : mon âge
» l'exige; & le malheur de n'être pas
» connu de vous, eſt un nouveau
» motif de circonſpection. J'ambi-
» tionne de m'aſſocier à vos malheurs
» avant que les mers nous ſéparent,
» avant que je porte ſous un autre
» hémiſphére le ſouvenir éternel de
» vos charmes, & le déſeſpoir d'être
» éloigné de vous ».

Cette déclaration, aſſez ſemblable à celle qu'on voit dans tous les Romans, & qui n'avoit rien d'outré dans la ſituation d'eſprit où je me trouvois, fit impreſſion ſur celle qui m'avoit captivé à ſi peu de frais : elle parut s'intéreſſer à mon ſort, & vouloir être inſtruite des motifs de mon voyage ; ils n'étoient gueres mieux fondés que ceux de mon amour. Je lui dis que ma ſoumiſſion aux volontés

de mon pere me déterminoit à partir pour Ceylan, où l'on me faiſoit eſpérer une fortune brillante. Je ne ceſſois, en parlant, d'obſerver mon aimable Inconnue, dont la timidité & l'émotion rendoient les graces plus touchantes. Un voile léger déroboit foiblement à mes yeux la délicateſſe de ſes traits, & laiſſoit entrevoir un enſemble capable d'attendrir le plus miſanthrope. J'apperçus que mon récit avoit augmenté ſon trouble. Je la preſſai de m'en expliquer la cauſe. « Ah ! dit-elle en ſoupirant, c'eſt là » Ceylan ! c'eſt dans quelque partie » du monde, peut-être plus éloignée » encore, que j'irai chercher celui » dont je ne dois & ne puis être ſé» parée, Les dangers que j'oſe affron» ter feront la punition d'un crime » involontaire : ils calmeront ſon » ame abuſée ; ils lui atteſteront ma » tendreſſe & mon innocence; & s'ils » ne produiſent pas les effets que j'en

» attends, mon exemple apprendra
» ce qu'une femme fiere & délicate
» eſt capable d'entreprendre quand
» on s'efforce de l'avilir par des
» ſoupçons injurieux ».

« Eh! quoi! repris-je avec tranſport,
» le Ciel m'offriroit-il dans ce pénible
» voyage la plus douce des conſola-
» tions? me favoriſeroit-il aſſez pour
» partager mes inſtans avec ce que
» la Nature a de plus parfait? Que
» ma deſtinée ſeroit belle, ſi je ne la
» devois à vos malheurs! Voilà ſans
» doute cette fortune brillante qui
» m'étoit annoncée : j'en jouis dès-
» à préſent. Je trouve dans vos yeux
» les tréſors dont Vander-Groſman
» m'a parlé. Ce que j'avois cru quel-
» quefois une chimere ſe réaliſe au-
» jourd'hui; mes vœux ſont remplis,
» & mon ame.... — Ah! vertueux
» jeune homme, interrompit la belle
» Infortunée, ne vous laiſſez point
» ſéduire par des eſpérances frivoles;

» que puis-je faire pour vous ou
» pour moi dans l'état où je ſuis ?
» L'intérêt de mon honneur exige &
» s'oppoſe à la fois à l'exécution de
» ce trajet effrayant. Les raiſons de
» l'entreprendre, combattues par cel-
» les qui m'en découvrent les ſuites,
» me laiſſent dans une indéciſion
» cruelle. Dieux ! quelle extrémité !
» Je cherche à détruire d'injuſtes pré-
» ventions, & je m'expoſe aux riſ-
» ques d'en faire naître de nouvel-
» les ; & les efforts que je fais pour
» me juſtifier, donnent de nouvelles
» armes à la malignité de la cenſure.
» Inconnue en ces lieux, rien ne
» parle en faveur de mon innocen-
» ce : dois-je me livrer à ces hom-
» mes groſſiers, qui mépriſent & ou-
» tragent celles qui n'ont pour dé-
» fenſe que leur vertu ? Le haſard
» m'en a déja fait rencontrer de cette
» eſpece, dont je n'ai pu ſavoir le
» nom; mais dont les traits, con-

» ſervés dans ma mémoire, rallument
» encore mon indignation. Son ame
» baſſe ne pouvoit s'élever comme la
» vôtre au ſentiment de la pitié : il
» ne voyoit dans les ſoupirs qui vous
» ont attendri qu'un titre de plus
» pour m'avilir. Ce n'eſt point aſſez
» du poids de mes douleurs, du ſoin
» de me juſtifier ; je dois encore évi-
» ter les traits dont la malignité pu-
» blique accable l'infortune : c'eſt
» un devoir indiſpenſable dans un
» ſiecle où les démarches les plus
» honnêtes ſubiſſent tant d'interpré-
» tations odieuſes. J'en ai fait la
» triſte expérience ; & l'idée de me
» trouver ſeule, ſans reſſource, ſans
» protection, jette dans mon ame le
» trouble & la frayeur ».

La belle Infortunée, en ſe plaignant d'être ſans appui, avoit ſans doute oublié que je lui avois offert mes ſecours. « Raſſurez-vous, lui
» dis je ; le monſtre dont la férocité

» n'a point été adoucie par vos
» charmes eſt le rebut de la Nature».
» — Je connois mieux les hommes,
» repartit-elle; le mérite ſans éclat
» & la vertu malheureuſe n'ont point
» encore acquis le droit de leur en
» impoſer : il ſemble qu'eſclaves de
» la fortune, ils ſe faſſent un devoir
» d'adopter ſes caprices. Vous êtes né
» vertueux. Votre cœur connoît l'in-
» dulgente & eſt ſenſible à la pitié :
» mais quel autre que vous reſpectera
» ma douleur ? On me ſoupçonnera
» d'inconduite, pendant que mon ame
» en proie au déſeſpoir ne redoute
» que la honte attachée au crime &
» aux foibleſſes ; il ne me reſte que le
» courage de ſaiſir tous les moyens
» pour ceſſer de paroître mépriſable
» à l'objet de ma tendreſſe. Je n'au-
» rois point de combats à ſoutenir,
» ſi j'étois moins tendre ou plus cou-
» pable ». En achevant ces mots, elle
répandit un torrent de larmes, & les

mouvemens expreſſifs de ſa douleur acheverent ma défaite. Je n'avois vu que des femmes d'une beauté médiocre; le déplorable ſort des Héros de Roman m'avoit appris à me défier des plaiſirs que l'Amour promet : mais que les larmes d'une femme aimable ſont puiſſantes ! que la pitié qu'elle inſpire eſt tendre ! Mon cœur trouvoit un ſecret plaiſir à partager les diſgraces de l'Inconnue , & ce ſentiment me faiſoit croire que l'Amour naîtroit de la reconnoiſſance. Les fonds qui devoient me faire vivre au bout du monde étoient ſi bornés , que je ne pouvois en retrancher ſans m'expoſer aux plus preſſans beſoins : mais l'Amour & la Raiſon ont un langage bien différent. J'offris d'entrer dans les dépenſes de l'embarquement : j'appuyai mes offres de toutes les raiſons que me dictoit la tendreſſe. Je tâchai de raſſurer ſa délicateſſe alarmée : un certain air de langueur, joint

à l'empreſſement d'obliger, donnerent à mes paroles le pouvoir de ſuſpendre ſes larmes. « Je bénis, dit-elle, » l'inſtant où j'ai pris la réſolution » de vous dépoſer une partie des ſe- » crets qui déchirent mon cœur. In- » certaine ſi votre générosité ſeroit » égale à ma confiance, je haſar- » dois une démarche que la néceſſité » ſeule rend excuſable, & que votre » vertu juſtifie. Un Génie bienfaiſant » vous a conduit ſur ce rivage, où » je trouve en vous un bienfaiteur » ſenſible & compatiſſant : daignez » être mon guide dans une courſe » pénible, vous jouirez de la douce » conſolation d'avoir protégé l'in- » nocence, & de réparer des maux » que l'aveugle prévention & des de- » hors trompeurs ont produits. La » bonté de votre cœur aide à me » raſſurer ſur votre âge & ſur ma » confiance ».

Je ne me bornai point à la conſoler

en Amant généreux. J'essayai de la rassurer en homme éclairé sur l'avenir, quoique je ne fusse gueres mieux instruit de ce qu'elle desiroit que de ce qui devoit arriver. Jamais on ne parla plus affirmativement d'une chose incertaine ; j'ignore si j'eus le talent de la persuader : mais j'alliai à ma foiblesse une ombre de vertu, en confondant l'impression qu'avoient fait sur moi ses malheurs & ses charmes.

Je ne m'appercevois point que la nuit eût répandu autour de nous sa triste obscurité. J'étois éclairé du flambeau de l'Amour ; & j'aurois continué l'entretien, si la Dame ne l'eût interrompu par des adieux auxquels je répondis avec une émotion & un embarras qui forment l'éloquence des Amoureux : heureusement l'obscurité lui déroba mon désordre. Elle ne voulut pas me permettre de l'accompagner à la Ville, & me promit de se trouver au même endroit le lendemain à la même

heure. J'arrive trifte & rêveur à mon auberge, bien réfolu de fuivre une aventure dont mille circonftances augmentoient l'intérêt.

Que l'on confidere un jeune homme né avec un cœur fufceptible de tendres impreffions, mais qui n'a point encore d'objet déterminé ; on conviendra que la conquête en eft aifée & les affections dangereufes. Les mouvemens d'une fenfibilité bienfaifante, confondus avec l'extrême vivacité de ma paffion, en ennobliffoient le principe. Je me félicitois d'une délicateffe très-fupérieure aux penchans aveugles & purement phyfiques de la jeuneffe. Mon indigence donnoit du prix aux offres que j'avois ofé faire ; & le fentiment de protégé, dans le même moment que j'avois befoin de l'être, me parut héroïque. Le ton infinuant, l'air de vérité, les larmes de l'Inconnue m'interdifoient le plus léger foupçon.

Au plaifir de l'avoir décidée à

risquer le danger du voyage, se joignoient de terribles inquiétudes. Ses aveux obscurs m'avoient appris que son cœur, avant l'entrevue, n'étoit pas aussi libre que le mien. Je ne combattois pas à armes égales. Je ne pouvois soupçonner quel étoit ce mortel dont elle ne devoit & ne pouvoit être séparée. C'étoit sans doute un mari, ou quelqu'un destiné à l'être. Je m'arrête à ce dernier sentiment, comme le plus facile à concilier avec les mouvemens de l'Amour. D'ailleurs, si c'étoit d'un mari dont elle vouloit parler, se seroit-elle servie de termes équivoques dans un instant où elle vouloit me convaincre de sa vertu? Une femme quitte-t-elle la France pour aller chercher son époux à Ceylan? Un Amant persécuté, trahi, peut fort bien, dans un moment de désespoir, aller cacher son infortune aux extrémités de l'Asie : mais un mari indignement abusé se garde bien de

commettre une pareille ſottiſe ; ce n'eſt point de ſi loin qu'il conſerve ſes droits, & qu'il remédie aux accidens qu'il craint, & que ſouvent il ne peut prévenir lorſqu'il eſt le plus près. Pourquoi aller ſe juſtifier à l'autre bout du monde, tandis que je ſuis diſpoſé à la croire innocente ? Peut-elle préférer un autre à moi ? Les abſens ont toujours tort : un Kerſandeck vaut mieux au Port - Louis qu'un Céladon qu'il faut aller chercher aux Indes orientales. D'après cette conſéquence, je ne vis plus dans la Nymphe marine qu'un entêtement romaneſque, dont j'eſpérai la guérir, ou du moins lui donner une autre direction.

La premiere entrevue avoit fait une ſi ſubite impreſſion ſur mon cœur, que j'en deſirois une ſeconde avec une vivacité qui tenoit de l'extravagance. On imagine bien que je ne fermai pas les yeux la nuit ſuivante ; c'eſt

une vérité reconnue dans tous les Romans. J'étois dans une si violente agitation, que les Œuvres même de Se . . . n'auroient pu me provoquer au sommeil. Je me rappellai mille fois ce que j'avois vu & entendu. Je formai le projet d'aller trouver le lendemain le Capitaine Vander-Grosman, & de l'engager à favoriser mon entreprise. Il écouta le récit de mon aventure avec un flegme capable de déconcerter le plus intrépide Orateur. Je lui peignis les graces de l'Inconnue avec les traits les plus séduisans, & ses malheurs avec les expressions les plus touchantes : je voulois fléchir son cœur Hollandois ; & sans espérer de sa compassion, je voulois du moins lui inspirer de la curiosité.

Je n'eus pas lieu de m'applaudir du succès de ma harangue, à laquelle le morne Capitaine ne répondit pas un seul mot. Je n'étois encore qu'à la moitié, il falloit en venir au dé-

nouement. « J'ofe efpérer, lui dis-je,
» que vous voudrez bien affocier à
» votre équipage une perfonne fi di-
» gne de pitié, & qui partagera les
» fonds que je vous ai remis ».

— «Je me donne au Diable, s'écria-
» t-il, fi jamais elle met les pieds dans
» mon bord : vous êtes bien dupe
» d'aller ramaffer toutes les créatures
» qui pleurent leurs fottifes fur le ri-
» vage, ou celles qui fe défefperent
» de l'impuiffance de n'en plus faire.
» Jeune homme fans expérience !
» vous prenez une Aventuriere fans
» reffource pour une Princeffe infor-
» tunée; & vous portez votre encens
» à une Idole qu'on a traînée dans
» la boue. — « M. le Capitaine, vous
» vous méprenez ; celle qui m'inté-
» reffe aujourd'hui eft d'une efpece ...
— « Ah ! Profper, mon Ami, je pa-
» rierois le fret de mon Navire, qu'elle
» eft d'efpece à déranger la fanté de
» tout mon équipage : les manœuvres

» ſe feroient après cela comme elles
» pourroient ; & au lieu d'arriver cette
» année à Ceylan, on nous feroit faire
» la quarantaine au Cap de Bonne-
» Eſpérance. Ne plaiſantons pas, mon
» enfant ; toutes ces créatures que le
» ſort rend ſi malheureuſes, le ſont
» communément par leur faute, &
» d'ailleurs mon Vaiſſeau n'eſt pas fait
» pour recevoir toutes les ames du
» Purgatoire. Quels hurlemens quand
» une femme embarquée voit hiſſer
» une voile plus vîte qu'à l'ordinai-
» re ! j'aimerois autant avoir les ſon-
» nettes & les clarines de tous les
» Meſſagers de France ſuſpendues à
» mon mât de beaupré, que d'avoir
» une langue de femme ſur mon bord.
» Croyez-moi, laiſſez-la pleurer ; c'eſt
» une des voluptés des femmes : elles
» s'en portent mieux ».

M. le Capitaine m'avoit toujours paru fort hideux ; mais dans ce moment il me parut effroyable. Je comparois la

distance qui se trouve entre un cœur généreux & sensible, & ces ames sordides qui ne sentent jamais d'amour que pour les richesses. Je ne concevois pas comment deux êtres qui tiennent le même rang dans la nature, pouvoient avoir si peu de conformité. Mon dépit étoit extrême : j'eus besoin de toute ma passion pour m'empêcher d'éclater. Elle étoit si vive, que je m'abaissai à supplier. Enfin, je dus à mon importunité ce qu'on refusoit à mes raisons. Je ne vis qu'un triomphe flatteur, sans réfléchir que j'y étois arrivé par les moyens les plus bas. Je courus annoncer à mon Inconnue ce que j'avois fait pour elle.

J'errai quelque temps sur le rivage : mes yeux égarés cherchoient avec inquiétude celle qui absorboit toutes les facultés de mon ame. Les Pêcheurs, témoins de mon agitation, me prirent pour un fou nouvellement échappé de sa retraite. Enfin, je touche à l'instant

si

ſi deſiré : je vois arriver l'Inconnue ; je me précipitai vers elle, & les premieres paroles que je lui adreſſai étoient un langage que l'eſprit ne peut faire entendre, & qu'on ne lit que dans les yeux paſſionnés d'un Amant. Je crus appercevoir dans ſes yeux quelque choſe de plus que la reconnoiſſance : cette douce illuſion m'offrit l'image d'une félicité ſupérieure aux plaiſirs des ſens. Dans l'ivreſſe de ma joie, je n'oubliai point que les momens étoient précieux.

Je lui fis part du ſuccès de ma négociation : elle parut touchée de mes démarches officieuſes ; je voulois qu'elle le fût de ma tendreſſe, mais je ne pus en obtenir l'aveu.

L'aimable Infortunée porta ſur mon cœur un jugement plus favorable que je n'aurois deſiré ; elle applaudiſſoit à une bienveillance qui me paroiſſoit naturelle, & feignoit de ne point appercevoir un amour qu'il m'importoit

bien plus de faire entendre. Mes manieres respectueuses ne lui causoient point d'alarmes. Son silence modeste me fit croire ou qu'elle approuvoit mes transports, ou qu'elle les pardonnoit en faveur de mon âge & des services qui lui devenoient nécessaires; je m'arrêtai au premier sentiment, comme le plus favorable à mes desirs. « Vous ferez tort, lui dis-
» je, à la Nation Françoise, chez celle
» où vous fixerez votre séjour : on
» ne pourra concevoir qu'un Peuple
» galant & civilisé laisse échapper
» celle que la Nature a pris le plus
» de soin de former. Une femme
» moins belle & moins sage arma la
» Grece entiere; l'Europe devoit dis-
» puter au reste de l'Univers l'avan-
» tage de vous offrir un asyle : elle a
» fait couler le sang des Méxiquains
» pour des trésors moins estimables,
» & que je déposerois à vos pieds s'ils
» étoient en ma puissance ». J'ajoutai

mille chofes auffi flatteufes & plus tendres. J'exigeai de la Belle, pour prix de mes defirs & pour gage de fa confiance, qu'elle ôtât fon voile, & ne mît plus d'obftacles à mes regards impatiens : elle fe rendit avec peine; la pudeur, en augmentant le prix du facrifice, ajoutoit de nouvelles graces à l'éclat de fon teint. Dieux ! quel brillant affemblage de perfections ! j'en fus ébloui comme d'une lumiere qui paroît tout-à-coup dans l'obfcurité. Je tombai dans une ivreffe délicieufe; mon état me difpenfoit de faire l'éloge d'une fi grande merveille; mon embarras déceloit le trouble de mon ame : la vivacité de mes regards annonçoit le feu dont j'étois dévoré. Lorfque mes fens furent moins agités & mon efprit plus calme, je parlai des préparatifs du voyage, & plus encore des fecrets importans qui ne m'avoient point été confiés. J'appris que la Belle s'appel-

loit Amena : c'étoit toujours une nouvelle connoiſſance acquiſe ; il n'en eſt point de médiocre lorſqu'elles ont quelque rapport avec l'objet aimé. Je fis de nouvelles inſtances. « Le » moment n'eſt point encore arrivé, » me dit-elle : ce ſera pendant notre » voyage que je vous inſtruirai de » mes aventures ». Je ne pouſſai pas plus loin mon indiſcrétion : je lui fis les plus tendres adieux ; & je ne conſentis à la quitter que dans l'eſpoir de nous réunir pour ne nous plus ſéparer.

Quelques préparatifs pour la route, un plus grand nombre de réflexions tendres ſur la deſtinée d'Amena, occuperent l'eſpace qui ſe trouvoit entre notre départ & notre dernier entretien. Mon amour faiſoit de nouveaux progrès ; & ma raiſon dépériſſant dans une égale proportion, ſon nom étoit toujours dans ma bouche, & ſes traits ſans ceſſe préſens à mes yeux.

Ce fut dans ce déſordre que je partis, le 7 Mars 1766 avant le jour,

pour la conduire à bord du Navire Hollandois : jamais l'aurore n'avoit eu pour moi les charmes que j'y crus appercevoir ; elle sembloit s'être parée pour présider à la plus tendre réunion. Amena parut ; & je ne vis plus qu'elle : je lui donnai la main pour descendre dans la chaloupe qui devoit conduire l'équipage à bord du Navire, qui étoit à un quart de lieue en rade.

Tandis que je raisonnois ainsi, on embarquoit des habits ; & je m'apperçus que j'avois oublié les miens : je courus promptement, & revins avec la même célérité ; mais la chaloupe étoit disparue, & Amena voguoit sans son Amant. Si je n'avois pas connu Vander-Grosman, j'aurois craint qu'il ne l'eût enlevée ; mais ce n'étoit pas un larcin qui flattât sa cupidité. Je fus entiérement rassuré au moment où je vis la chaloupe rentrer dans le bassin : je m'y embarquai avec deux Matelots, qui n'avoient pas voulu quitter

la terre ſans avoir au préalable pris congé de leurs Maîtreſſes.

Nous étions à deux cents pas du Vaiſſeau lorſque j'apperçus une barque, aſſez ſemblable à la nôtre, conduite par trois hommes : ils avoient avec eux une femme qui pouſſoit les plus hauts cris ; elle répéta pluſieurs fois les noms de perfide, de traître, de monſtre. Nous ne pûmes être inſtruits du ſujet de ſes emportemens : nous préſumâmes que c'étoit une folle qui vouloit s'amuſer à nos dépens ; & le dérangement de ſon cerveau ſembloit n'être que trop bien prouvé par le déſordre de ſa parure, puiſqu'elle étoit toute échevelée.

Je continuai ma route, bien moins affecté de cette aventure que du plaiſir de revoir Amena : je ne fus pas le dernier à quitter la chaloupe. Tandis que les Matelots appareillent, & qu'un bon vent ſouffle au gré de leurs deſirs, je cours pour ſatisfaire les miens aux

lieux où je crois trouver Amena ; personne ne veut m'en inſtruire : j'entre dans le bouge fétide de Vander-Groſman, où je fus frappé d'un ſpectacle ſurnaturel Mon hideux Capitaine ſe mit à rire ; les rides de ſon front diſparurent pour la premiere fois. Ce vieux Cyclope, qui reſſembloit au crime & aux remords, parut ſe livrer à la joie.

J'interprétai ce phénomene en ma faveur : je crus que par une révolution de ſa nature, il jouiſſoit de ma félicité. Quelle fut ma ſurpriſe lorſqu'il me prévint par ce diſcours : « Quelle diable de femme avez-vous » été ramaſſer ! Que vous avois - je » dit, lorſque vous me proposâtes de » m'en charger ? Je flaire d'une lieue » ces Syrênes larmoyantes, dont la » meilleure ne vaut pas un ſcheling ». — « Arrêtez, lui dis - je, outré des » blaſphémes qu'il proféroit ; Amena » & moi nous vous diſpenſons de

» faire le panégyrique du beau ſexe :
» apprenez-moi ſeulement le lieu
» qu'elle occupe dans le Vaiſſeau ».
— « Vous extravaguez, mon ami,
» reprit Vander-Groſman d'un ton
» bruſque & fâché : vous ne ſavez
» donc pas l'aventure ? Eh bien ! je
» vais vous l'apprendre. La Coquine
» avoit à peine mis le pied dans le
» Vaiſſeau, qu'elle a fait un cri, mais
» un cri qui m'eſt entré dans la tête,
» & qui a donné la migraine à la
» moitié de mon équipage : elle s'eſt
» jettée par terre, s'eſt débattue
» comme une forcenée, en deman-
» dant qu'on la remît à terre ; je n'a-
» vois garde de rejetter ſa propoſi-
» tion : j'ai chargé de cette bonne
» piece le Pilote du Capitaine Van-
» vout, qui retourne au Port-Louis,
» où je l'aime beaucoup mieux qu'avec
» moi. Je lui ſoupçonne quelque mau-
» vaiſe affaire ſur le corps ; d'autant
» plus que dans ſa frénéſie, elle avoit
» grand

» grand ſoin de ſe cacher le viſage.
» Tudieu ! Proſper, quelle pacotille
» vous alliez tranſporter aux Indes !
» On en trouve par-tout de cette eſ-
» pece ; cela ne vaut pas les frais de
» tranſport : je connois trop les fem-
» mes ; je n'ai point de foi dans leur
» ve:tu ».

« O Dieux ! m'écriai-je, pénétré
» de la plus vive douleur ; croirai-je
» ce que je viens d'entendre ? eſt-il
» bien vrai qu'Amena me ſoit ravie,
» & que je ſurvive à mon malheur ?...
» Non, c'eſt mourir mille fois que
» de vivre éloigné d'elle. Ah ! chere
» Amena, que ton ſort eſt préféra-
» ble au mien ! Tu trouveras par-tout
» des ames ſenſibles qui ſe feront un
» devoir de protéger ton innocence,
» tandis que je ſerai dans l'univers
» l'objet le plus digne de compaſſion.
» Cruelle, où fuis-tu ? Qu'un dernier
» regard te préſente au moins l'affreux
» déſeſpoir de ton Amant» !

Mille plaintes entrecoupées de sanglots succéderent à ces premiers transports. Vander-Grosman sourioit avec dédain : c'étoit compter mes peines aux arbres & aux rochers. Je tombai dans un abattement qu'il vit avec la même indifférence ; je n'en sortis que pour me livrer aux accès d'une violente fureur. Mon premier mouvement fut d'étrangler le Capitaine ; mais, revenu à moi-même, je me rappellai qu'on voudroit avoir le secret de ressusciter celui qu'on vient de tuer. J'eus assez de prudence pour sortir de sa chambre, & je courus en désespéré me jetter dans la chaloupe. Je me saisis de deux rames, & me mis à travailler comme un forçat pour arriver à l'Orient : il y avoit plus d'un quart d'heure que je ramois avec la vigueur d'un homme qui veut se dérober à la tempête, lorsque je m'apperçus que j'étois toujours à la même distance de l'infernal Vaisseau ; je crus que quelque

démon m'enchaînoit à Vander-Grofman : je ne favois que penfer de cette aventure finiftre, lorfque, tournant la tête, je vis une troupe de Matelots, affemblés fur le pont, riant à gorge déployée, & m'exhortant à ne pas perdre courage ; je regardai autour de moi, je reconnus que la chaloupe fur laquelle j'exerçois mes efforts étoit amarrée au Navire : je faifis la corde, & me mettois en devoir de la couper, lorfque les Matelots, qui l'avoient laiffée filer de toute fa longueur, la retirerent avec force ; ils fe jetterent dans la chaloupe, & me porterent à bord : on m'enferma dans une chambre, où j'eus tout le temps de rappeller ma raifon.

Quoiqu'amoureux extravagant, je n'étois pas de ceux qui fe tuent pour leur Maîtreffe : fi je m'étois livré à ce défefpoir, ici finiroit mon Roman. Il eft plus fage de vivre pour ceux qu'on aime, que de fe tuer pour plaire à

ceux qui nous haïſſent ; d'ailleurs je ſuis de ces bonnes gens qui croient que celui dont nous tenons la vie a ſeul le droit d'en diſpoſer.

Les grandes paſſions ne ſont pas l'ouvrage d'un moment, d'une rencontre ſinguliere, ni d'un coup-d'œil; elles n'ont de perſévérance que dans l'imagination d'un Ecrivain qui exprime plutôt ce qui eſt poſſible que ce qui eſt : celles qui ſont établies ſur le mérite, ſur la conformité des caracteres & ſur l'habitude, ne réſiſtent gueres au pouvoir du temps. Tout eſt dans l'ordre de l'humanité : on ſeroit trop malheureux, ſi on ne pouvoit ſe détacher de l'objet dont on ne peut jouir.

L'éloignement, le temps, un germe de Philoſophie me firent connoître l'excès de mon égarement & la néceſſité de plaindre les fous de mon eſpece. Je reconnus aiſément la femme de la barque pour Amena; je me fis

des objections ſur mon aventure ſinguliere, que j'eus peine à réſoudre, parce que mon cœur n'étoit pas encore libre. Pourquoi, diſois-je, a-t-elle paru effrayée en arrivant à bord? a-t-elle reconnu quelque ennemi ſecret? a-t elle été rebutée de la figure de Vander-Groſman? a-t-elle été alarmée de mon zele à lui plaire, à prévenir ſes deſirs? Que pouvoit-elle exiger de plus, ſi ce n'eſt de lui rendre un mari, un Amant qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de lui indiquer? Que ſignifient les expreſſions énergiques de monſtre, de ſéducteur? Elles s'adreſſoient ſans doute à moi, & non aux Matelots, qui pouvoient bien être des ſcélérats, mais qui n'étoient pas faits pour ſéduire.

Sa honte & le dépit remplacerent par degrés les violens accès de mon délire; je pris autant de précautions pour oublier la perfide Amena, que j'en avois priſe pour lui plaire: mon

goût pour l'étude reprit ſes droits à meſure que l'Amour perdit les ſiens.

Souffrir les indécentes plaiſanteries des hommes de l'équipage, s'armer de patience contre leurs ſtupides queſtions, c'étoit un mal inévitable ; je ſongeai ſérieuſement à m'occuper des momens préſens, pour réparer les ſottiſes paſſées. Mon premier ſoin fut d'examiner en détail ceux qui compoſoient notre petite république flottante, & je fus aſſez ſatisfait de mes recherches. La fortune accordoit au difforme Vander-Groſman ce qui ſembloit devoir être réſervé à un galant homme, l'honneur de tranſporter aux Indes orientales le phénix des Aſtronomes, le premier Phyſicien de l'Europe, le plus brillant Libérateur de la France, qui en lui ſeul renfermoit pluſieurs Académies, le grand Alpharabius ; c'eſt le nom de cette vaſte intelligence. Ce fut lui même qui daigna me faire la confidence, que la

Nature avoit épuisé toutes ses forces pour le produire. Un tel aveu, qui ne produiroit que de la fatuité dans un homme vulgaire, décele un Philosophe ami de la vérité ; en effet, si on est obligé d'être équitable envers les autres, pourquoi faire une vertu d'une modestie qui nous rend injustes envers nous-mêmes.

J'avouerai sans amour-propre que mes soupçons avoient précédé sa confidence. Sa figure pâle & décharnée, ses regards distraits, sa marche tantôt lente, tantôt précipitée, étoient autant de symptômes d'un profond savoir, & d'un homme qui ne ressembloit qu'à lui-même. La pauvreté de ses habits annonçoit ou l'impuissance d'en avoir de beaux, ou son mépris pour le luxe : il y a une charlatanerie philosophique ; c'est de paroître négliger le corps pour faire soupçonner qu'on ne s'occupe qu'à orner l'esprit. Je cherchai long-temps les moyens

de l'aborder ; je ne pus y réussir les deux premiers jours de l'embarquement : le troisieme il revint à lui, & il s'apperçut qu'il étoit en mer, & qu'un mauvais hamac servoit à donner du repos à sa sublime substance ; réflexion qu'il n'avoit encore pu faire, parce qu'il étoit absorbé dans de profondes méditations pour concilier un systême qu'il avoit créé, & dont il attendoit la gloire d'avoir détruit toutes le notions reçues. J'obtins une préférence facile sur tous les automates goudronnés qui l'environnoient ; & ce fut dans notre premier entretien qu'il exhala son savant mépris sur ceux qui avoient la pusillanimité de suivre la route frayée.

Pendant notre entretien, je vis qu'un petit homme vif en couleur, respirant la gaieté, & portant la finesse dans les yeux, nous écoutoit avec attention, & sembloit nous demander la liberté de joindre ses idées aux nôtres : mais

Alpharabius lui envia dédaigneuſement le privilege de nous aborder. J'appris le lendemain que ce petit homme, nommé *Rapin*, étoit un de ces fiers bas-Normands dont l'univers eſt la Patrie, parce qu'ils ſont aſſurés de trouver par-tout des reſſources dans leur induſtrie; il avoit fait ſes études dans une Ville qui avoit produit de grands Hommes dans tous les genres de littérature : c'étoit un bel-eſprit; & il étoit aſſez inſtruit pour avoir la réputation de Philoſophe dans ſa Province.

Je ne pus refuſer mon admiration à un ſiecle où la Philoſophie, devenue à la mode, commençoit à ſe répandre par mer & par terre, & s'introduiſoit même juſques dans les Vaiſſeaux marchands. « Quel heureux haſard, diſois-je, a réuni ſur les eaux trois » hommes faits pour s'amuſer & s'inſ» truire ! Quel précieux avantage de

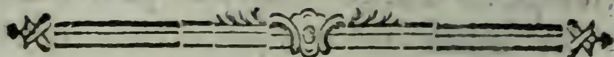
» pouvoir cultiver ſa raiſon, & de
» ſurmonter l'ennui introduit par l'éti-
» quette de la bonne compagnie » !

Ces idées agréables étoient combattues par celles de me voir entre le ciel & l'eau plus frugalement nourri que les valets de mon pere, ſans être encouragé par l'honneur ou l'intérêt, deux puiſſans reſſorts qui élevent l'homme au-deſſus des fatigues & des dangers : je me voyois environné d'honnêtes fripons, qui, pour duper le genre humain, faiſoient ce qu'un ſage refuſeroit de faire pour monter au trône des Céſars. Vander-Groſman, plus incivil que le Portier d'un ſot parvenu, faiſoit enrager réguliérement tout ſon équipage ; c'étoit ſur-tout lorſque, par la force de l'uſage & la crainte du danger, il aſſiſtoit à la Priere commune. Je réſiſtois difficilement à la tentation de répéter ce qu'avoit dit Bias à des hommes de leur

trempe : « Taiſez - vous, de peur que
» les Dieux ne s'apperçoivent que
» vous êtes ici ».

Je fus agréablement ſurpris de voir qu'un vent favorable nous avoit conduits en quatre jours à la hauteur du Cap de Finiſtere.





## CHAPITRE III.

### *Dispute des Navigateurs.*

MON Journal ne sera point celui d'un Pilote ; je parlerai avec discrétion des manœuvres du Vaisseau ; j'éviterai sur-tout l'énumération de tous les quarts & demi-quarts de vent, le calcul des degrés de latitude & de longitude parcourus chaque jour. Ces détails intéressans pour l'homme de mer ennuient ceux qui sont sur la terre. Après avoir fait une description abrégée d'Amena, dois-je entreprendre celle de la Dorade, du Damier, des Oiseaux volans, &c. ? Ces sujets sont de la compétence de ces Voyageurs stériles, qui n'ont pas des Philosophes pour compagnons de fortune. Plusieurs se sont acquittés de ce devoir avec une ennuyeuse exactitude.

Il en eſt des voyages ſur les côtes d'Afrique & d'Aſie comme des traités de Morale : la route eſt frayée ; il y a long-temps que tout eſt dit.

Je pris la liberté de demander à mon ſombre & fougueux Capitaine quelle langue parloient les Habitans de Ceylan ; il me répondit avec dignité : « Noſſeigneurs des Etats Géné-
» raux des Provinces-Unies ont bien
» voulu ſouffrir que ces Ruſtres par-
» laſſent hollandois ; & c'eſt aujour-
» d'hui le ſeul langage uſité dans
» le commerce reſpectif entr'eux &
» nous ».

Je ſentis combien il étoit intéreſſant pour moi d'apprendre la langue hollandoiſe : j'y donnai tous mes ſoins ; Rapin en fit de même. Alpharabius ſuivit notre exemple en ſecret, parce qu'il s'étoit vanté publiquement de ſavoir toutes les langues répandues en Europe.

Ma queſtion en fit faire une incivile

à Rapin. « Les Hollandois ; demanda-t-il à Vander-Grofman, ne
» font-ils pas payer aux Chingulois
» le privilege, l'honneur infigne de
» parler leur jargon » ? — « C'eft bien
» à toi, race de brigand, lui dit le
» Capitaine, à nous imputer de pa-
» reilles vexations, tandis que dans
» ta Province on force le Manœuvre
» indigent à fe priver du néceffaire
» pour acheter le fuperflu ? Je ne te
» pardonne tes indignes foupçons
» qu'en faveur du pays où tu as pris
» naiffance ; terre malheureufe où il
» faut payer l'air qu'on refpire, où l'on
» interdit l'ufage des élémens, où je
» n'ai jamais pu faire un pas fans être
» invefti par une vile canaille établie
» pour tourmenter les honnêtes gens,
» de par le Roi ».

Rapin alloit repliquer : Vander-Grofman s'emporte ; chacun prend fait & caufe : on crie, on blafphême ; le mélange barbare de vingt idiomes diffé-

rens, de François allémanifé, d'Allemand francifé : un grouppe de figures telles qu'en a peint Calot, achevoit de rendre la fcene intéreffante ; les poitrines robuftes primoient plus que les bonnes raifons : Rapin, tout épuifé, ne pouvoit plus articuler des mots ; il tiroit l'un par le bras, l'autre par l'habit, défefpéré d'abandonner une caufe qu'il ne pouvoit défendre felon les regles d'une bonne Logique ; ce qui eft bien défagréable, lorfqu'il s'agit de l'honneur d'une Province entiere. Le Dieu des Mariniers, le capricieux Eole, qui, fans doute, prenoit plaifir à la difpute, rendit la mer plus calme : les Champions, devenus oififs, retournent au combat avec une nouvelle fureur. Le premier Pilote, qui raifonnoit auffi mal qu'il calculoit bien, tenoit tête à Vander Grofman, dont le Lieutenant étoit chargé en tête & en queue par le fecond Pilote. Les Matelots, femblables aux chiens qui donnent de

la voix quand ils entendent crier les autres, augmentoient la confuſion. Le petit Rapin, fâché de ne pouvoir diſputer en forme, fit uſage d'une derniere reſſource, dont il eut lieu de s'applaudir.

Il avoit entendu parler d'Alpharabius comme de ces hommes qui penſent tout haut, & qui ſont toujours en haleine, tandis que les auditeurs ont à peine le temps de reſpirer: il part comme un trait, & ne fait qu'un ſaut du pont, où ſe paſſoit la ſcene, à la chambre où le ſtudieux Alpharabius écrivoit, ſans s'appercevoir des clameurs de nos importans Sophiſtes; à peine découvre-t-il le Docteur, qu'il ſe précipite vers lui, & le ſupplie de venir prendre ſa défenſe.

Alpharabius croit que le Ciel lui offre une occaſion de développer ſes ſublimes talens, & d'étendre les conquêtes de la Philoſophie. Il part ſans délai, & s'informe en marchant du

fond

fond de la querelle : à peine Rapin eut-il proféré deux mots, que le Docteur devina le reſte. Le Normand avec confiance reparoît avec l'audace d'un Général qui dans le fort de la mêlée reçoit un ſecours inattendu ; il ſe préſenta avec ſon collegue, avant qu'on ſe fût apperçu qu'il s'étoit abſenté.

Le bruit des trompettes qui fit tomber les murs de Jéricho, les cris affreux que pouſſoient les Parthes avant le combat, les mugiſſemens ſouterreins qui précedent les éruptions du Véſuve, ne donnent point une idée trop forte d'Alpharabius. La ſurpriſe, la conſternation, la crainte s'emparerent des Combattans ; le Docteur, profitant de leur étonnement ſtupide, parla deux heures de ſuite, cita deux cents quatre-vingts Auteurs, dont le Capitaine, le Pilote & les Matelots n'avoient jamais entendu parler. Le faſte de l'érudition éblouit les igno-

rans ; il hafarda plufieurs affertions tout-à-fait étrangeres à la caufe, fe fit des obfervations qu'il prit foin de réfoudre. Celui qui parle feul a toujours raifon : il tira des conféquences un peu forcées de principes un peu faux. La métaphore & l'antithefe furent prodiguées. Il préféra un beau délire au langage tempéré & perfuafif. La pompe de fon ftyle étoit très-propre à acquérir des profélytes à la Philofophie, fi elle n'eût point été adreffée à des Mariniers : mais combien d'hommes deftinés à parler en public, femblent méconnoître la trempe de l'efprit de leurs auditeurs ?

Alpharabius déploya fans pudeur toute fon éloquence : la folution de fon Difcours fut que les hommes, pris en général & en particulier, étoient affujettis à la même puiffance & dirigés par le même reffort ; que la cupidité feule animoit le commerce chez le

Batave, ſoutenoit l'induſtrie chez le Normand, inſpiroit des ruſes au Gaſcon, le mépris de la mort au Brigand, les ruſes politiques aux Miniſtres, une galanterie délicate & raffinée à certaines femmes; que l'intérêt particulier étoit un dépôt confié à la vigilance des Loix.

L'infatigable Diſcoureur joignit à tout ceci un réſumé fort prolixe, où il expoſa tous les maux que l'intérêt avoit produits dans le monde; il débita mille choſes que des Mariniers peuvent ignorer. Il leur apprit que Socrate, Platon, Diogene penſoient de même; anecdote fort inſtructive pour ces êtres préſomptueux qui ſe figurent que le ſavoir, l'eſprit & le bon ſens ne ſont pas plus anciens qu'eux.

Toute l'aſſemblée parut ſatisfaite de voir terminer une diſpute qui étoit devenue une affaire de Nation. Alpha-

rabius applaudiſſoit en ſecret à ſon éloquence foudroyante, & Rapin jouiſſoit du plaiſir d'avoir triomphé dans une diſpute où il n'avoit rien mis du ſien.

Un vent de Nord-Eſt s'étoit inſenſiblement élevé pendant la diſpute ; & quoiqu'il n'eût pas l'impétuoſité d'Alpharabius, ce qui eût produit la plus violente tempête, il nous fit courir deux degrés, ou 40 lieues par jour.

Je cherchois à m'orienter & à connoître les terres voiſines de la route. Suivant les conjectures du Pilote, nous nous trouvions alors à 144 lieues des côtes de Portugal, entre Liſbonne & le Cap Saint-Vincent, & à 48 lieues des Iſles Açores.

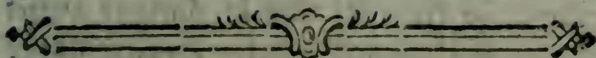
Tandis que le profond Alpharabius jugeoit les Rois & les Nations, tandis qu'inſultant à l'Europe il exaltoit la Chine, les ennuis de la navigation ſe

faiſoient moins ſentir : nous reſſemblions à ces hommes oiſifs qui, attirés par la foule, s'arrêtent dans une place publique pour écouter les guériſons miraculeuſes d'un Charlatan qu'ils mépriſent ; que faire en pleine mer, ſi l'on ne diſſerte ? Il ne faut pas oublier que le Vaiſſeau portoit des Philoſophes, dont l'hiſtoire ne s'écrit pas comme celle des Héros : il faut faire agir les uns ; il ſuffit de faire parler les autres.

Alpharabius le Tonnant fut ſcandaliſé d'être interrompu par cent voix glapiſſantes & confuſes qui ſe firent entendre : ſurpris de ce bruit, nous courons ſur le pont où les hurlemens redoubloient; nous reconnûmes que la vue de l'Iſle de Madere en étoit la cauſe : ce n'eſt pas qu'on dût y prendre terre ; mais c'étoit un grand plaiſir de voir de loin des arbres, des maiſons. Il en réſultoit une certitude du lieu où nous étions & de la route que

nous avions faite ; certitude conſolante pour de pauvres exilés qui, ſuſpendus ſur quelques planches, gliſſant légerement ſur d'affreux précipices & ballottés par les vents, n'avoient apperçu depuis neuf jours que de l'eau, des poiſſons, des oiſeaux & des étoiles.





# CHAPITRE IV.

## *Entretien sur Madere.*

On s'entretint de la nouvelle du jour, & chacun débita ce qu'il savoit sur Madere. Vander - Grosman, qui dans les regles devoit parler le premier, raconta que revenant de Batavia, il s'y étoit arrêté pour faire quelque petit négoce avec un de ses Habitans; que celui-ci fit transporter à bord des vins du pays, du sucre & des rafraîchissemens, dont lui & son équipage avoient un extrême besoin; qu'au moment où il envoyoit à terre pour remettre le prix des denrées, il s'étoit élevé un vent si contraire, qu'il avoit été contraint de s'éloigner de l'Isle, & d'aller se mettre à l'abri dans le Port d'Amsterdam.

Jamais tempête ne fut mieux ima-

ginée : je trouvai que le danger avoit été au moins auſſi ſérieux pour l'Habitant de Madere que pour Vander-Grofman. Le vent qui le conduiſoit en Hollande, ſans lui donner le temps de parler de ſa nouvelle cargaiſon, ne pouvoit pas trop s'appeller un vent contraire. Je me rappellai la judicieuſe obſervation de mon pere, qui me faiſoit enviſager une fortune brillante, ſi je ſuivois exactement les conſeils & les exemples de mon induſtrieux Capitaine. Le Pilote Frankendof, après avoir réglé ſon eſtime ſur la hauteur où nous nous trouvions, les différens rumbs que nous avions ſuivis & le temps que nous étions en courſe; après avoir fait la réduction des degrés de longitude qui varient ſuivant leur diſtance à l'équateur, & des degrés de latitude qui ſont toujours les mêmes, décida qu'on avoit parcouru 435 lieues depuis le départ des côtes de Bretagne : il ajouta, pour

nous

nous donner une haute idée de ſes connoiſſances nautiques, que l'eſpace compris entre Madere & les côtes occidentales d'Afrique, s'évaluoit à ſept degrés de longitude ou à 116 lieues; qu'un Vaiſſeau bien leſte pouvoit faire ce trajet, même avec un vent médiocre, en moins de deux fois vingt-quatre heures.

Les calculs du Pilote firent ſuccéder aux pompeuſes exclamations d'Alpha-rabius une profonde diſſertation ſur Madere, connue, diſoit-il, des Anciens, & confondue avec le continent de l'Amérique: mais croira-t-on que leur Iſle Atlantique, à laquelle ils donnent plus d'étendue qu'à l'Afrique & à l'Aſie priſes enſemble, ſoit l'Iſle de Madere, qui n'a tout au plus que vingt lieues de longueur & ſept ou huit dans ſa plus grande largeur? Le Sénat de Carthage auroit-il craint que le nombre des familles qui s'établiroient dans

cette Isle inculte, n'affoiblît trop leur République.

Etoit-ce encore Madere que cette Isle fertile, arrosée de fleuves navigables, très-éloignée de l'Océan, où, selon Diodore de Sicile, des Pilotes furent jettés en voguant au-delà des colonnes d'Hercule ? Si les premiers Navigateurs Européens, qui aborderent aux Isles Açores, trouverent, comme on l'assure, une statue représentant un homme à cheval, qui d'une main montroit l'Occident, on doit conclure, en faisant abstraction des caracteres empreints au bas de la statue, & de la signification de cet emblême, que les Açores ont été connues des Anciens, & qu'il étoit plus difficile aux Carthaginois d'aller de leurs Ports à ces Isles, que de ces Isles à l'Amérique.

Au reste la navigation des Anciens étoit trop imparfaite pour soupçonner qu'il aient pénétré dans le nouveau

Monde : leurs découvertes ne purent guider Chriſtophe Colomb. Revenons au Docteur Alpharabius.

L'homme ſcientifique ſe crut dans l'obligation de nous inſtruire que les cannes de ſucre cultivées aujourd'hui avec ſuccès aux Iſles Antilles, avoient été priſes à Madere ; qu'elles venoient originairement de Chypre & de Sicile, & plus anciennement des Indes. Il ſemble, dit-il, que la Nature, auſſi féconde dans ſes productions qu'inaltérable dans ſes principes, ne laiſſe jamais ſans récompenſe l'homme induſtrieux dans ſon travail : c'eſt ce que je vais démontrer.

Les cannes d'ordinaire produiſent un ſuc plus abondant, plus délicat en Amérique, où l'induſtrie Européenne les a tranſportées, qu'aux Indes orientales, lieu de leur origine, où les Arabes ont été les chercher. Il en fut de même des différens grains d'Europe que vos ancêtres (il

s'adreſſoit au Capitaine ) ſemerent au Cap de Bonne-Eſpérance, lorſqu'avec quelques barils de tabac, ils acheterent cette habitation des gens dont le bonheur eſt renfermé dans leur pipe. Les vignes priſes dans l'Iſle de Candie ont ſupérieurement réuſſi dans l'Iſle de Madere; des grappes longues d'environ deux pieds, & groſſes à proportion, un vin délicieux & comparable à ce que la Grece produit de plus exquis, furent le réſultat de l'eſſai que fit le Prince Henri de Portugal. Le Philoſophe babillard entreprit l'hiſtoire des Portugais, qui découvrirent Madere, la trouverent couverte de bois, y mirent le feu pour la rendre plus fertile, & ſe virent réduits aux dernieres extrémités, parce que l'embraſement, plus terrible & plus long qu'ils ne l'avoient imaginé, les força de remonter ſur leurs Vaiſſeaux dépourvus d'eau douce, & n'oſant retourner à terre pour en chercher; il

crut avoir épuisé son sujet sur Madere, & cependant j'osai parler après lui. Je fis plus ; je réfutai l'opinion que les cannes à sucre, qui sont une des principales richesses des Isles Antilles, y furent apportées de Madere : cette question, très-indifférente au vulgaire, qui jouit des fruits de l'industrie sans savoir par quels canaux ils sont parvenus jusqu'à lui, peut mériter l'attention du Sage qui aime à remonter aux principes des établissemens utiles.

Les cannes sont aussi naturelles à l'Amérique qu'à l'Asie; elles y croissent sans culture aux environs de Plata, dans le Brésil, aux Isles de la Martinique, de la Guadeloupe & de Saint-Vincent. Les Espagnols & les Portugais en ont simplement appris l'usage aux naturels du pays, & jamais secret ne fut plus chérement vendu : la marche qu'on fait faire aux cannes est précisément celle de l'oranger & du citronnier, originaires d'Asie, & cul-

tivés ſucceſſivement en Europe, à Madere, ſur les côtes d'Afrique & dans les Iſles de l'Amérique. Cet Exorde ne fut point applaudi d'Alpharabius : je continuai.

C'eſt à tort qu'on attribue aux Portugais la premiere découverte de Madere ; c'eſt à l'Amour qu'on en doit faire honneur : pourquoi ne feroit-il pas de découvertes ? N'a-t-il pas autant de pouvoir ſur nous que l'intérêt, l'ambition ou la curioſité ?

Un jeune Anglois, épris d'une beauté à peine écloſe, ſe trouvoit gêné dans la maniere d'exprimer ſes tendres ſentimens ; la moitié de ſes ſoupirs parvenoit à peine juſqu'à l'objet ſi vivement chéri. On ſe voyoit rarement, on ſe parloit encore moins : pour ſurcroît de malheur, une meré vigilante & ſcrupuleuſe les importunoit toujours de ſa préſence, & avoit l'indiſcrétion de vouloir tout ſavoir.

L'Amour eſt ennemi des formalités ;

il leur inſpira les moyens de s'y ſouſtraire. L'Anglois vivoit dans un ſiecle groſſier, où les enlevemens étoient à la mode ; vous verrez dans les Romans qui ſont la peinture des mœurs, quelque preux Paladin courant le monde, & menant en croupe ſon Adorée : on imagine ſans effort que la plupart des Voyageuſes étoient un bien dérobé à un pere affligé ou à un époux dédaigné.

Macham ( c'eſt le nom du jeune homme ) propoſe à ſon Héroïne un petit voyage en Eſpagne à l'inſu de ſes parens : on arrange la partie, & nos Amans s'embarquent le plus heureuſement du monde ſans prendre congé de leurs hôtes : ils étoient l'un & l'autre experts dans l'art de tromper les ſurveillans ; mais la manœuvre d'un Vaiſſeau, quoique peu compliquée, leur étoit inconnue.

L'Amante conduiſoit nonchalamment le gouvernail, les yeux tendre-

ment fixés ſur ſon Amant ; celui-ci ramoit à coups redoublés ſans trop ſavoir le chemin qu'il tenoit : tout annonçoit le trouble de leurs cœurs. L'Anglois n'a plus qu'une reſpiration entrecoupée ; il abandonne ſes rames : la Nymphe marine éprouve la même agitation ; ſa main affoiblie quitte le gouvernail : ils s'abandonnent inſenſiblement au gré des flots, & ne paroiſſent que ſenſibles au plaiſir d'être ſeuls dans l'Univers, ſans témoins & ſans importuns. Vous jugez bien que cette manœuvre s'oppoſoit au projet d'aborder promptement en Eſpagne : peut être auſſi la trouvoient-ils agréable, & qu'ils auroient cherché à la prolonger, ſi la crainte du naufrage & le défaut de proviſions ne les eût preſſés d'arriver. Il eſt dur de mourir : c'eſt une double mort de mourir avec ce qu'on aime.

Après bien des travaux, ſouvent interrompus, ils ſont bien étonnés de ne

point découvrir des terres : trois jours ſe paſſent dans la même inquiétude. Elle s'accroît ; les vivres diminuent, & les forces à proportion : la Belle gémit en ſecret pour ne point alarmer ſon Amant, qui de ſon côté a la même diſcrétion. Les beſoins deviennent preſſans & la poſition dangereuſe ; il ne fut bientôt plus permis de diſſimuler, & encore moins de ſe taire. L'Amante, plus affectée, fit entendre la premiere ſes gémiſſemens. « O » tendre Macham ! s'écria t-elle, où » ſommes-nous, & quelle eſt notre » deſtinée ? Contrée agréable, que » mes yeux cherchent en vain ; lieux » paiſibles, qui deviez être témoins » de notre amour fidele, vous ſem» blez nous refuſer un aſyle, & vous » éloigner de nous ! Deſtin cruel, qui » dédaignez de punir les Amans in» grats & perfides, quel tourment pré» parez-vous à deux cœurs que les » plus beaux liens ont unis, & qui

» demandent pour unique faveur de
» pouvoir s'aimer & de ſe le dire !
» Ah Ciel ! épargnez à ma ſenſibilité
» le plus affreux ſpectacle ; que mes
» yeux éteints ne tranſmettent point
» à mon ame l'image défigurée de
» celui pour lequel j'ai tout ſacrifié,
» & qui me fait trouver par ſes ſoins
» plus que je n'ai perdu par mon in-
» diſcrétion ! Quelle conſolation dois-
» je attendre ? . . . . celle de ne lui
» point ſurvivre, & d'imaginer que le
» même inſtant va terminer ſes jours
» & les miens : ſi les diſgraces de l'un
» pouvoient devenir utiles à l'autre,
» ſi le ſacrifice de ma vie pouvoit
» ſauver la tienne ! . . . Macham, mon
» cher Macham, le Ciel nous fit pour
» penſer, pour aimer, pour vivre &
» pour mourir enſemble : notre plus
» grande infortune ſeroit de vivre &
» d'être ſéparés pour jamais ».

Macham, accablé de douleur, ſe fit un devoir de répondre & de ſur-

paſſer en grandeur d'ame celle qui lui donnoit un exemple héroïque : il l'embraſſe avec tranſport ; cela ne remédioit à rien : il tâche d'éloigner la perſpective du danger ; il la ſerre entre ſes bras, s'efforce d'écarter les ombres de la mort, qui commencent à défigurer ſes traits. Il tente tout ce qu'il eſt poſſible d'attendre d'une imagination en déſordre, d'un cœur moins enflammé par l'Amour que troublé par la douleur.

Tandis qu'ils n'exiſtent plus que pour s'aimer, la barque, vivement agitée par les vents & les flots, s'éloignoit de l'Europe & approchoit des terres Africaines. Au milieu de ces agitations nos Amans s'épuiſoient en proteſtations auſſi tendres qu'inutiles, & leur ame ingénieuſe cherchoit en vain des motifs de ſe raſſurer. Ils commençoient à ſe familiariſer avec l'idée de quitter inceſſamment le monde, lorſqu'ils apperçurent un rivage qui

fit renaître l'eſpoir de s'aimer encore quelque temps : ils abordent, ſe repoſent & ſe conſolent avec l'Amour.

Macham, plus promptement revenu de ſes fatigues, s'avance dans les terres : il cherche quelque trace légere qui puiſſe lui indiquer quelques habitations ; il a le chagrin de ne trouver que des vallées déſertes, des champs incultes, des montagnes hériſſées de ſombres lauriers, de pins funebres, & d'autres arbres diſperſés ſans art & ſans deſſein. Il retourne vers le rivage, auſſi fatigué que mécontent de ſes découvertes, & rapporte pour unique récompenſe de ſes peines des fruits & des racines qu'il partage avec la compagne de ſes infortunes.

Des Amans vivent à peu de frais : ils ſe contentent alors, autant par néceſſité que par raiſon, des alimens fournis par le haſard, bien réſolus de pénétrer plus avant dans les terres, & d'en découvrir les Habitans. Soins

infructueux, recherches inutiles ! Ils s'apperçoivent avec douleur qu'ils en sont les Monarques & les Sujets. Il fallut s'armer de courage, se faire une habitation commode, se procurer par une industrieuse activité les premiers besoins de la vie, travailler à peupler la terre qui venoit de les recevoir : cette derniere obligation leur sembla délicieuse à remplir.

Quel sort plus agréable que de vivre avec l'objet qu'on aime ! Les douces émotions d'une véritable tendresse ont-ils besoin de témoins pour éclater ? La voûte des Cieux est un voile suffisant pour ménager leur pudeur : deux cœurs unis par l'Amour portent en eux le germe de la félicité. « Ah !
» si le sort propice m'avoit jetté avec
» Amena ! ... Qu'ai-je dit ! pourquoi
» rappeller ici un dangereux souve-
» nir ? suivons plutôt les démarches
» de nos exilés : qu'ai-je de commun
» avec eux » ?

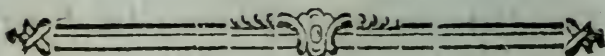
Le Paladin Anglois & ſon honorée Dame avoient le malheur de ne point conſidérer la vie humaine avec les yeux d'un Sophiſte de nos jours, qui dans ſes rêves éloquens & ſublimes a débité, que vivre avec des racines, brouter l'herbe comme des chevres, renoncer à toute ſociété, ſe livrer ſans ceſſe au travail & ſe priver des plaiſirs qui le font ſupporter, renoncer aux arts que notre foible conſtitution a rendus néceſſaires, eſt le vrai bonheur de l'homme & le triomphe de la Nature.

Nos Amans, ſenſibles aux douceurs de la ſociété, ſupportoient avec peine la douleur d'en être ſéparés. La jeune Beauté avoit beaucoup à perdre; elle étoit dans un âge où le plaiſir d'être avec un Amant ne vaut pas l'avantage d'en pouvoir changer. Cette déſolante réflexion fit ſur elle plus d'effet que les travaux & les inquiétudes d'une navigation longue & périlleuſe.

Elle détruiſit inſenſiblement les liens qui l'attachoient au monde, & l'Iſle déſerte fut le tombeau de ſes charmes.

Son Amant fidele, pénétré de la plus vive douleur, lui rendit les devoirs que le pieux & larmoyant Enée rendit autrefois à ſa nourrice : il couvrit ſa tombe de fleurs, il l'arroſa de ſes larmes ; & préférant la mort au déplaiſir d'habiter un lieu qui lui rappelloit ſans ceſſe le ſouvenir d'une Amante expirante dans ſes bras, il confia le ſoin de ſes jours au même élément qui les lui avoit rendus inſupportables : il s'embarqua dans un arbre creuſé de ſes mains, & fut jetté ſur les côtes d'Afrique par le même haſard qui l'avoit conduit à Madere.





# CHAPITRE V.

*Des Canaries & des Isles du Cap-Vert.*

TANDIS que nous trompions l'ennui de la navigation par des dissertations, nous nous trouvâmes à la hauteur de l'Isle de-fer, à cinq degrés de latitude & cent lieues de Madere. Quiconque a voyagé sur mer conviendra qu'il auroit été fort heureux de n'avoir eu que des dissertations à essuyer : c'étoit notre secret pour arriver insensiblement aux Indes.

Le Capitaine Vander, toujours aussi pesant, aussi brutal que la Nature l'avoit formé, sembloit ne compter pour rien les maux présens, tant il craignoit ceux de l'avenir. Prévoyant par avarice, il nous affamoit pour nous garantir de la famine : la sobriété est l'unique vertu que je doive à sa vigilance

vigilance paternelle. Je regardois une ſanté à l'épreuve de l'influence des climats, comme le bien le plus précieux, & la diete preſcrite par le Capitaine, comme un moyen de plus pour la conſerver.

Un jour pur & ſerein eſt à peine remarqué des Habitans de la terre : mais quelle jouiſſance pour l'homme de mer qu'un ſoleil ſans nuages, un vent propice qui conduit au terme deſiré ! J'admirois les effets de la ſubordination, de l'ordre, & la préciſion des manœuvres. Je m'amuſois de danſes où vingt Satyres alliaient à des hurlemens des grimaces cadencées, qui étoient l'expreſſion groſſiere de leur joie : heureux qui n'a pas beſoin de plaiſirs recherchés & délicats pour ſortir de lui-même ! Le docte Alpharabius, dégagé par intervalles du ſoin d'éclairer l'humanité, daignoit quelquefois joindre le torrent de ſes lumieres aux foibles étincelles de mon imagi-

nation, me consoloit de l'ennuyeuse conformité de la perspective ; une lecture intéressante achevoit d'occuper mon loisir : c'est ainsi que je tâchois de rendre le voyage utile à mon instruction, incertain s'il le seroit à ma fortune. Je recueillis toutes les forces de mon esprit pour oublier Amena, & m'accoutumer à la figure de Vander-Grosman.

Le 20 Mars 1766, nous étions à cinquante lieues des Canaries, & nous appercevions le Pic de Ténériffe, où les François font passer le premier Méridien. La douceur du climat, l'air pur qu'on respire dans ces Isles, leur fit donner le nom de *fortunées* : c'est-là que des forêts de laurier adoucissent le vif éclat du jour ; c'est l'asyle des tendres amours : le silence n'y est interrompu que par le chant varié d'une multitude d'oiseaux, dont le coloris égaie le vert obscur du feuillage : il y regne un éternel printemps ; & la

Nature, qui met ailleurs de l'intervalle dans la distribution de ses dons, y conserve dans tous les temps sa force & son activité.

Dans le temps de nos premieres découvertes, les Habitans, qui ne connoissoient pas l'usage des métaux, s'étoient exercés à tailler des pierres pour en faire des ustensiles de premiere nécessité. Les rasoirs faits de cette matiere étoient un luxe où les pauvres ne pouvoient prétendre. Les Insulaires avoient un usage dont les Anglois ont profité, & dont nos moeurs font souhaiter l'établissement; c'étoit de faire alaiter leurs enfans par des chevres, méthode qui prévient les accidens trop multipliés par l'insensibilité des meres qui se dispensent d'une obligation imposée par la Nature; dispense qui décele ou leur lubricité ou leur indifférence pour ce qui doit leur être le plus cher.

Le début de notre navigation faisoit

naître l'eſpoir dans tous les cœurs : ſix cents lieues en quatorze jours ! quelle célérité ! Vander-Groſman étoit reconnu pour le ſcélérat le plus fortuné qui eût couru les mers depuis les nouvelles découvertes. Nous avions dépaſſé le Cap Bayador, ſi redoutable aux premiers Navigateurs Portugais, que le Prince Henri encouragea par des promeſſes, & le Pape Martin par des Indulgences. Nous n'avions eſſuyé aucune de ces tempêtes qu'ils prétendent ſi communes dans le voiſinage du Cap ; c'eſt que nous étions au large, & qu'ils côtoyoient les terres, où la mer eſt toujours plus agitée & les écueils plus fréquens. Encore un beau mois, & nous paſſions tranquillement le Tropique ; après quoi ſix ſemaines d'un tems ordinaire nous menoient en droiture au Cap de Bonne-Eſpérance, goûter en paix la perſpective agréable de n'avoir plus qu'un petit trajet d'environ 1900 lieues à faire.

C'eſt ainſi que notre imagination créatrice & féconde arrangeoit les événemens. Le ſuccès ne répondit point à nos eſpérances : nous éprouvâmes le ſort de quiconque oſe trop préſumer du calme des eaux, de la faveur des Grands, de la conſtance des femmes, de la reconnoiſſance des hommes. Un furieux vent du nord-oueſt nous obligea d'amener toutes les voiles, & de nous abandonner à l'impétuoſité des flots. Il ne nous reſtoit aucune autre reſſource. Des coups de mer qui rendoient nos efforts inutiles, réaliſoient la grandeur du péril : le Pilote quitte le gouvernail dont il n'eſt plus le maître ; l'Equipage effrayé abandonne la manœuvre ; les imprécations, les juremens expirent ſur les lèvres de Vander-Groſman. Un ſilence, mille fois plus effrayant que les cris, les plaintes, regne dans le vaiſſeau ; des ſecouſſes répétées ſemblent en ouvrir

les flancs, & nous offrent des abymes où la mort nous attend. La tangue, le roulis nous empêchent de garder l'équilibre ; nous ressemblons à des beliers qui se heurtent avec furie : on fut même obligé de nous amarrer, dans la crainte que quelque tête philosophique ne vînt se briser contre les mats ; celle d'Alpharabius étoit sur-tout une pièce à ménager pour l'utilité publique : mais une lame le couvrit depuis les pieds jusqu'à la tête, & lui ôta pour un instant la vue & la respiration ; instruit par l'expérience, il prit le parti de se sauver au fond de cale.

Le ciel étoit obscurci par d'épais nuages, la foudre étoit sur nos têtes, & les éclairs en sillons ne sembloient parcourir l'horison que pour nous éclairer sur le danger. Mon ame, plus agitée que le vaisseau, n'étoit soutenue que par un motif de gloire ; je n'avois

pour témoins de mes foibleſſes que des hommes indifférens pour elle. Au milieu des erreurs de mon imagination ſéduite, Vander-Groſman & ſon Pilote ſe préſentent à ma vue ; je me perſuadai que c'étoit deux diables qui venoient prendre poſſeſſion de mon individu : la mer devenue plus calme, me rendit bientôt l'eſpérance avec la raiſon.

Nous commencions à rendre au ciel des actions de graces, excepté le Capitaine, qui, faute d'avoir appris ſes prieres, ſe donnoit à tous les diables. Notre cantique de reconnoiſſance fut troublé par des cris lugubres qui paroiſſoient ſortir du fond de la mer : les Matelots reſterent interdits, une pâleur mortelle acheva de les enlaidir ; ils conclurent unanimement que c'étoit l'ame de quelqu'un de leurs Camarades enſeveli ſous les flots qui venoit les tourmen-

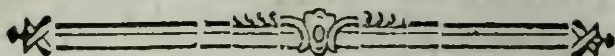
ter par de ſiniſtres accens. On tint une aſſemblée générale, & l'on s'apperçut qu'il ne manquait que l'intrépide Alpharabius : je deſcendis au fond de cale, où je l'avois vu ſe précipiter ; je tremblai pour la Philoſophie, en voyant le ſublime Docteur enchaſſé entre deux barriques, qui ſans doute par l'effet de quelque mouvement convulſif du Vaiſſeau, avoient rempli l'intervalle qui les ſéparoit. Nous le tirâmes de la preſſe, & il en fut quitte pour deux côtes déplacées, & une oppreſſion dont il fut bientôt guéri. Quelle ſinguliere figure ! « Suis-» je mort ou vivant, mes amis, s'é-» cria-t-il » ? Je le raſſurai ſur l'état actuel de ſon exiſtence, & je lui fis ſentir toutes les conſéquences de ſon effroi, très-naturel dans un homme vulgaire, & très déplacé dans un Philoſophe, qui par ſon exemple doit apprendre à mourir. Il fut honteux de

ſa

ſa foibleſſe ; il devoit l'être plutôt de ſon orgueil.

Le Vaiſſeau continua ſa route avec la ſimple miſene, & par un vent forcé nous fîmes en quatre jours ce qu'il eſt poſſible de faire dans un ſeul. Le 24 Mars on paſſa le Tropique, & le 28 nous étions par le travers des premieres Iſles du Cap-Vert.





## CHAPITRE VI.

*De la Zone Torride.*

C'est ici, disoit Rapin, un nouveau monde, où des hommes noirs & basanés different des Européens, autant par les usages que par les traits de la figure; ils cultivent des plantes aussi différentes des nôtres que les alimens dont ils se nourrissent; ils vivent environnés d'animaux également étrangers pour nous: ici des oiseaux sont pris à la course, & des poissons volent; les corps en certains temps ne font point ombre: l'eau conserve toujours sa fluidité, & les arbres leur verdure; la terre en différens lieux produit deux récoltes en une année; les vents perdent leur inconstance & les jours leur inégalité: les eaux du Ciel tombent réguliérement en Abys-

ſinie, rarement au ſud de l'Arabie, & preſque jamais ſur les terres fertiles qu'arroſe le Nil : les rayons ſolaires, plus directement réfléchis par la Lune, ont une chaleur ſenſible, & forment l'Arc-en-Ciel : les eaux de la mer s'élevent en colonnes tranſparentes, & ſouvent funeſtes aux Voyageurs : l'impétuoſité des vents & les horreurs de la tempête ſont quelquefois renfermées dans un petit nuage obſcur, que les Eſpagnols appellent *Tornados*, & les François *œil de bœuf*. Toutes ces différences ſenſibles influent même ſur le cours périodique de la vie : on trouve des enfans nubiles à huit ou neuf ans; certains Peuples de la Guinée parviennent rarement à quarante ans.

Ces deſtructions ont auſſi des rapports avec nos idées, reprit Alpharabius. Je penſois avec force, je compoſois avec fécondité en Europe; mes définitions étoient juſtes & lumi-

neuſes, mes argumens étoient autant d'éclairs & de coups de foudre : & ſous cette maudite Zone, plongé dans l'inertie, à peine ai-je le ſens commun. Les Peuples de ces contrées doivent être bien imbécilles, ou leurs organes ſont autrement diſpoſés que les nôtres. Les exceſſives chaleurs du climat énervent l'ame ainſi que le corps, & la plongent dans une indolence ſtupide qui ſemble altérer ſes facultés, quelquefois même en ſuſpendre l'exercice. Auſſi-tôt on voit que le centre du deſpotiſme eſt dans les pays chauds, où les hommes n'ont point cette énergie qui s'éleve contre l'oppreſſion, ni ce courage héroïque qui préfere la mort à l'eſclavage ; des révolutions fréquentes y renverſent les tyrans, & jamais la tyrannie : elles ont pour principe l'ambition d'un traître, ou les caprices de la multitude qui s'arme pour changer ſes fers, & non pour les briſer.

Rapin, qui n'étoit pas convaincu que le développement & les opérations de l'entendement humain fussent assujettis à la température de l'air, & qu'on pût mesurer le génie des Nations par les degrés de latitude, fit la comparaison des anciens Peuples avec ceux qui les remplacent aujourd'hui; exposa la différence sensible des anciens avec les modernes Habitans du même climat, soit dans les mœurs, soit dans les usages.

Cette variété se laisse aussi appercevoir, disoit-il, chez ceux même qui n'ont point éprouvé de ces secousses violentes qui changent l'ordre & la constitution des Etats; & s'il falloit en rechercher la cause, on ne la trouveroit assurement pas dans la proximité plus ou moins grande du soleil. En Europe, le Prince qui gouverne influe sur l'esprit de la Nation : en Asie, les Tartares indépendans, sans cesse à cheval & campés sous des

tentes, n'ont aucune conformité de caractere avec les Chinois leurs voisins ; ceux-ci ne ressemblent pas davantage aux Habitans du Japon, éloignés de soixante lieues. On peut désigner les premiers par l'amour de l'indépendance, par le goût du changement & de la vie active, par la force du corps & la sobriété ; les seconds par la douceur des mœurs & le respect des loix, par leur penchant pour les Arts & le Commerce ; les derniers par la fierté, le mépris de la vie, la sévérité des loix & le goût du faste. Voilà bien de la variété sous le même degré de latitude.

« Avez-vous lu, reprit Alpharabius, l'article de l'Esprit des Loix, » où Montesquieu dit qu'il faudroit » écorcher un Moscovite pour qu'il » eût des sensations délicates ». - « Oui, » répond Rapin ; mais je ne prends » point les plaisanteries de ce grand » Homme pour des axiomes : les Russes, sans avoir été écorchés, cultivent

» aujourd'hui les Sciences & les Arts
» avec un ſuccès qui prouve la déli-
» cateſſe de leurs organes. La Cour de
» Catherine eſt l'école des Nations ».

La diſpute devenoit opiniâtre ; Alpharabius citoit Monteſquieu, Rapin s'appuyoit d'Helvetius : c'étoit deux Pygmées qui combattoient dans l'armée des Géans. Le réſultat fut que perſonne ne changea de ſentiment, & les deux Combattans ne purent faire un Proſélyte.

Nous commencions à regretter les douceurs de la Zone tempérée : je n'en aurois jamais connu d'autre, ſi j'euſſe été le maître de mes actions, l'arbitre de ma fortune. . . . Revenons à la Zone torride.

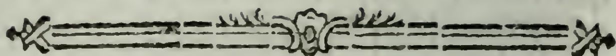
On y redoute les calmes autant que les tempêtes. Le jour, on éprouve une chaleur inſupportable ; la nuit, on ne peut reſpirer. Dans le voiſinage de la ligne le vin s'affoiblit, l'eau ſe corrompt, le biſcuit devient aigre, le

Voyageur triſte & languiſſant : quelques brouillards garantiſſent des rayons perpendiculaires du Soleil ; mais ils répandent une infection dangereuſe : les pluies font éclore de nombreux eſſains d'inſectes malfaiſans ; le ſerein y ſuſpend l'articulation des nerfs ; toutes les influences de l'air ſont armées pour tourmenter & détruire.

Le Capitaine Vander racontoit, pour nous conſoler & nous raſſurer ſur l'avenir, qu'un certain Capitaine Anglois ou Portugais fut ſix ſemaines ſous la ligne ſans pouvoir avancer ni reculer. Il épuiſa toutes ſes proviſions, & fut réduit à manger les rats du Vaiſſeau ; le Capitaine & quarante-cinq hommes furent jettés à la mer par leurs compagnons expirans. L'agréable Diſcoureur, ſans craindre d'outrer la plaiſanterie, ajouta que les hommes de l'équipage de François Ribaud, à leur retour de Floride en 1563, mangerent un de leurs compagnons malades. Ce récit me parut auſſi dégoûtant

que celui qui le faiſoit : j'eſſayai de raſſurer les eſprits par une peinture moins effrayante du voyage de Gama, qui ne mit que vingt jours à traverſer l'Océan Atlantique, depuis le Cap de Bonne-Eſpérance, où nous devions ſéjourner, juſqu'aux Iſles du Cap-Vert, que nous avions dépaſſées. J'ajoutai, par forme de ſupplément, que, parti du Golfe Indien, il revint en Europe dans une barque accompagné de quatre Matelots pour tout équipage.

Tout cela peut être, dit Alpharabius ; mais l'exemple de cet heureux téméraire augmente le poids de mes peines, par la comparaiſon que je fais de ſa ſituation avec la mienne. Je ne comprends rien à tout ce qui ſe paſſe ici-bas : vous verrez que ces inſolens Portugais n'auront point eſſuyé les incommodités du voyage, & qu'Alpharabius, qui va leur porter les lumieres de la ſcience univerſelle, languira, végétera triſtement entre les deux Tropiques.



# CHAPITRE VII.

*Eclairciſſemens ſur Alpharabius.*

Je n'aurois jamais deviné, me dit Rapin en confidence, que l'Aſie fût intéreſſée au ſuccès de notre voyage, & que la ſcience univerſelle fût ſi près de nous : il eſt le premier qui ſe ſoit impoſé un exil volontaire pour aller répandre chez les Nations étrangeres les richeſſes de la Philoſophie. Les Sciences ont eu juſqu'ici des partiſans & des protecteurs ; mais j'ignorois qu'elles euſſent des Miſſionnaires. Alpharabius me paroît un problême difficile à réſoudre. L'opinion qu'il a de lui-même n'eſt pas au moins celle d'un homme modeſte : ſon caractere eſt dur & farouche ; il ſemble qu'il parle de l'amour du bien plutôt en homme d'eſprit qu'en homme perſuadé : ſa

maniere de critiquer eſt une ridicule oſtentation de ſa ſupériorité, & plutôt l'effet de ſon humeur chagrine que de ſon diſcernement. Au reſte, ne nous arrêtons point ſur de ſimples conjectures; eſſayons de tirer quelques éclairciſſemens ſur la Patrie, les aventures & les projets de cet homme merveilleux.

Il y a long-temps, repris-je, que cette idée ſe préſente à mon imagination : mais pour la ſatisfaire, j'ai cru devoir attendre que la proximité de l'équateur eût rendu le ſublime Docteur preſque imbécille. Ses méditations philoſophiques ſont ſuſpendues; & l'on peut aujourd'hui, ſans faire tort à l'Univers, le ſonder par des queſtions indifférentes en apparence, & qui iront au but par degrés : le projet fut exécuté auſſi-tôt que conçu.

Le ruſé Normand, qui prétendoit que le nom même d'Alpharabius étoit auſſi myſtérieux que les nombres de

Pythagore, lui demanda s'il ne l'avoit pas adopté pour se rendre plus recommandable aux partisans de l'Antiquité latine.

Le Docteur universel prit la parole, & convint de bonne foi qu'il s'étoit approprié ce nom, moins parce qu'il étoit sonore, que parce qu'il avoit été porté par un fameux Astrologue Arabe du deuxieme siecle : « Ce fut, » dit-il, un des protecteurs de l'Almageste, le restaurateur de l'Astronomie, l'astre de la Littérature, le » Conseiller des Rois, l'ami des Sages » & l'honneur de sa Patrie, comme » je le suis de la mienne ; en adoptant son nom, je fais un petit larcin à l'Antiquité, dans un siecle où » mille Auteurs se parent de ses dépouilles, & sont souvent assez ingrats » pour accuser d'indigence ceux qui » les ont enrichis ».

« Quel hasard vous a fait impitoyablement abandonner votre Patrie, &

» vous oblige à compromettre la Phi-
» losophie sur les flots inconstans ? Est-
» ce par l'ordre d'un pere qui a confié
» le soin de votre fortune à Vander-
» Grosman » ? — « Non, me dit-il ; je
» quitte la France, indigne de me
» posséder, pour aller éclairer les ex-
» trémités de l'Asie, & publier l'in-
» gratitude de mes Concitoyens, qui
» laissent un Philosophe sans pain &
» sans manteau. Que ne puis-je dire
» ce que disoit Diogene, en sortant
» de Sparte : *Je quitte des hommes !*

» La Postérité me feroit un crime
» d'avoir accordé ce titre à des êtres
» frivoles, toujours en enfance, ad-
» mirateurs passionnés des talens mi-
» nutieux & des Artistes employés à
» corrompre les mœurs, tandis que
» le Sage, qu'ils méprisent ou qu'ils
» oublient, est réduit à combattre
» l'indigence, & à tourner au profit
» de ses besoins des armes préparées
» pour triompher des vices. La vertu

» ne ſera-t-elle jamais préférée à la
» baſſeſſe des intrigues » ?

« Le nombre des Philoſophes eſt ſi
» prodigieuſement augmenté, lui re-
» pliqua Rapin, qu'une penſion mo-
» dique à chacun épuiſeroit les tré-
» ſors de l'Etat : on en rencontre à
» Paris juſqu'au cinquieme étage ; ils
» fourmillent dans les Provinces ; & ſi
» quelque moderne Anacharſis voya-
» geoit en France, il ſeroit ſurpris de
» trouver dans preſque toutes nos
» Villes une image du Portique & du
» Lycée ».

« Je ne ſais, reprit Alpharabius, ſi
» ma Nation, devenue plus éclairée,
» en eſt devenue plus heureuſe ; j'é-
» prouve ſeulement que le grand nom-
» bre des faux Sages la rend inſenſi-
» ble au mérite véritable : je ſomme
» la Poſtérité de me venger de ſon
» ingratitude ».

« Je voudrois vivre encore un ſie-
» cle, s'écria Rapin, pour être le

» témoin de ſa confuſion. Fortune
» aveugle ! feras-tu divorce éternel
» avec le mérite & les talens ? Sem-
» blable aux fleuves, tu roules tes
» eaux ſur un terrein ſangeux, & tu
» ne répands tes bienfaits que dans
» les lieux les plus bas. Le Pindare
» François quitte la harpe de David
» pour languir dans les marais de
» Bruxelles : l'ami de Julie, le rival
» de Solon & de Lycurgue, trouve
» par-tout des admirateurs & pas un
» ami ; obligé de quitter les Payſans
» de la Vallée de Montmorency, la
» Suiſſe lui refuſe ſes rochers pour
» aſyle : appellé en Angleterre, il y
» trouve des préjugés à combattre &
» des ennemis qui le perſécutent ; ſa
» Patrie, qui emprunte ſa gloire du
» titre d'être ſa mere, n'eſt pour lui
» qu'une marâtre inſenſible à ſa deſ-
» tinée. Ce Poëte Philoſophe, cet
» Hercule de la Littérature, qui réunit
» les qualités ſuffiſantes pour former

» trente Héros académiques, eſt ſem-
» blable à ces aſtres errans qui éclai-
» rent & abandonnent au même inſ-
» tant les contrées où ils lancent leurs
» rayons. Le chemin de la gloire ne
» conduit point au bonheur : on eſt
» indigné de voir la médiocrité uſur-
» per les couronnes formées pour cein-
» dre le front des hommes ſupérieurs.
» Conſolez - vous, divin Alphara-
» bius ; la pouſſiere qui s'éleve offenſe
» les yeux, & le diamant dans la
» fange conſerve toujours ſon prix ».
C'eſt par ces plaintes adroites que Rapin s'attiroit la confiance du Docteur. « Mais quelles ſeront vos reſ-
» ſources, ajouta-t-il, chez les Peu-
» ples Orientaux, plus jaloux de nos
» marchandiſes que de nos diſſerta-
» tions » ?

« Je me flatte, répondit Alphara-
» bius, d'être admis en qualité de
» Mathématicien chez l'Empereur de
» la Chine ; j'y pourrai remplacer
» quelqu'un

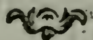
» quelqu'un de ces Compagnons de
» Jesus, qui, par préférence pour les
» contrées riches, vont prêcher la
» Foi & la Politique, & dont le zele
» brûlant n'a jamais éclaté chez le
» Lapon & le Samoïede indigens; je
» prévois qu'ils laisseront beaucoup
» de places vacantes à la Chine : s'ils
» ont été proscrits dans leur Patrie,
» seront-ils tolérés parmis des Na-
» tions étrangeres »?

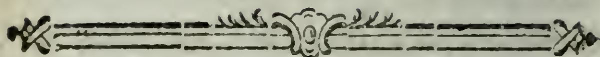
« La conséquence est juste, lui dis-
» je; mais revenons, je vous prie,
» au sujet de chagrin que vous ont
» donné vos Compatriotes. Quel lieu
» fortuné vous a vu naître »? Alpha-
rabius, parleur impitoyable de son
métier, fut discret & réservé. « L'Uni-
» vers, dit il, sera instruit des anec-
» dotes de ma vie, qui sera imprimée
» à la tête de mes Ouvrages volu-
» mineux ». Nous le pressâmes de
satisfaire notre curiosité; il fut inexo-
rable, & ne se laissa point entamer.

C'eſt un deſir naturel de connoître ceux avec leſquels on eſt obligé de vivre : une communauté de fortune exige une réciprocité de confiance ; & il eſt permis de rechercher les moyens de la bien établir. Cette reſſource nous manquoit du côté de Vander & de ſa peſante cohorte. Ces animaux aquatiques avoient beaucoup vu dans leurs courſes ; mais on ne pouvoit en tirer aucune réflexion intéreſſante, aucun fait inſtructif : ſi je les queſtionnois ſur l'Iſle de Ceylan, ils me détailloient les marchandiſes qu'on y trouve, celles qui s'y tranſportent & s'échangent avec un certain profit, le prix courant des unes & des autres, les rades où l'on peut mouiller avec ſureté : dans l'Iſle d'Amboine, ils ne connoiſſent que la qualité du clou de géroſle ; aux Iſles de Saint-Domingue & de la Martinique, ils n'avoient vu que du rocou, des cannes de ſucre & de l'indigo ; à Madagaſcar, que des

cuirs, du riz, des bois d'ébene ; au Canada, des martres, des renards, des loups marins & des castors. Les curiosités naturelles, la forme du gouvernement, les mœurs, étoient pour eux des choses fort indifférentes. Leur unique attention étoit de tromper adroitement leurs semblables ; de transporter d'Europe en Asie, d'Afrique en Amérique, leur mauvaise foi, leur avarice & leurs marchandises. Cette espece d'hommes néglige sans honte ce qui peut l'instruire, pour s'attacher plus fortement à ce qui peut l'enrichir.

Toutes mes vues se tournerent vers Rapin, dont le caractere libre & enjoué étoit mon unique ressource : je lui demandai le récit de ses aventures, & le petit homme consentit à satisfaire ma curiosité.





## CHAPITRE VIII.

### *Hiſtoire de Rapin.*

IL ſeroit facile de déguiſer ma naiſſance ; je trouverois dans ce vaiſſeau peu de perſonnes en état de me contredire : mais je n'ai jamais été flatté de la chimere d'une illuſtre origine ; & je n'ai jamais compris l'imbécille vanité d'un prétendu grand Seigneur, qui ſe félicite d'être deſcendu d'un Hun ou d'un Cimbre, plutôt que d'un bon Gaulois.

Mon pere étoit un gros Bourgeois de Village, fort adroit dans le commerce, fort expert dans la chicane, & très-conſulté de ſes voiſins. Bref, il vivoit noblement des revenus d'une ferme qu'il tenoit à bas prix d'un Seigneur, qu'il falloit payer d'avance. Son économie lui fournit les moyens

d'entrer dans un de ces emplois, dont les profits augmentent à mesure que le Citoyen est pauvre & l'Etat obéré. Des richesses accumulées sans peine & sans industrie, les bassesses des hommes titrés, l'air soumis de ses parens, éleverent insensiblement son ame, & je ressentis les effets d'une si douce révolution. Je fus envoyé dans l'Université de Caen, où l'étude devint pour moi une passion. Une mémoire heureuse, l'avidité de tout savoir, une facilité à composer des vers de société, qui n'ont que le mérite du moment, firent augurer qu'il y avoit en moi le germe d'un Savant. Le seul obstacle à mes progrès étoit un goût décidé pour le plaisir. Mais délicat dans le choix, je n'alarmois que ceux qui prétendoient faire de moi un Docteur Scholastique, un Philosophe à Démonstrations.

Mon pere avoit d'autres vues ; instruit par l'expérience, il savoit qu'il

y avoit un divorce éternel entre la fortune & le savoir : son ambition fut de m'introduire dans les plus brillantes sociétés ; mais craignant que l'obscurité de ma naissance ne m'y fît essuyer des désagrémens, il forma le dessein de m'ennoblir, persuadé que l'argent bouleverse toutes les opinions, & réussit à faire ce que tant de Philosophes ont entrepris sans succès. Je fus alarmé de ce projet, qui me préparoit une distinction que je n'avois pas méritée ; je craignois de contracter un engagement à la gloire, sans avoir les moyens de le remplir. Je préférois de rester dans la classe où la Nature, plus indulgente, m'avoit placé.

Mon pere, choqué de mes scrupules, me dit : — Tes idées, tolérables au Village, répondent mal aux dépenses que je fais pour ton éducation ; la société, mon fils, a plus d'égards aux titres qu'aux vertus, & tu ne serois qu'un

médiocre ſujet, ſi tu ne valois pas ces nobles orgueilleux qui n'ont jamais offert à l'Etat le tribut de leur ſang. Enfin, la différence qui pourra ſe trouver, c'eſt que j'aurai fait pour toi ce que leurs ancêtres ont fait pour eux. Je ſais que la nobleſſe doit être le prix des actions héroïques ; mais puiſque l'uſage eſt contraire à ce ſentiment raiſonnable, pourquoi ne pas tirer avantage de l'opinion ? Pourquoi ne pas tirer avantage d'un nouvel état qui n'impoſe aucune obligation ? Que m'oppoſerois-tu ſi je t'avois deſtiné à remplir une de ces Charges, où une légere & inconſéquente déciſion entraîne la perte de tes Concitoyens — ?

Cette remontrance fut perſuaſive, & je conſentis à être noble, & même à ennoblir mon nom, en me faiſant appeller Rapinville :— Ce changement, me dit mon pere, eſt inutile pour faire oublier ton origine ; en achetant

une terre, on achete un titre qui remplace le nom primitif : crois-tu que tous ces importans perſonnages, qui rappellent à nos ames des idées d'honneur & de vertu, ſoient les deſcendans de ceux dont ils portent le nom? La famille des Héros ne s'éteint jamais; la vanité prend ſoin de réparer ce que la Nature a détruit. Le mérite perſonnel donna ſeul la Nobleſſe dans l'état primitif. Adam, a dit un Plaiſant, auroit aſſuré l'égalité à ſes deſcendans, s'il avoit eu la ſageſſe d'acheter une place de Secrétaire du Roi —.

Dès que je ne repréſentai plus le tiers-Etat, je tentai d'introduire ma nobleſſe chez des perſonnes titrées; je choiſis pour mon introducteur un Gentilhomme, qui daigna ſe charger de m'inſtruire ſur les beaux uſages. C'étoit un vieux routier, qui depuis vingt ans produiſoit réguliérement ſon inutilité dans toutes les maiſons

de

de la Ville, & dont on pouvoit annoncer l'apparition avec plus de certitude que celle d'une Comete. Il étoit comme Sosie, l'ami de tout le monde; il avoit tant d'amis, qu'on peut assurer qu'il n'en avoit point de véritables. Esclave de toutes les bienséances, il avoit pris soin d'orner son esprit de toutes les historiettes du jour, qu'il racontoit avec des graces qui faisoient sourire les Prudes & pâmer les Petites-Maîtresses: il savoit tout son esprit par cœur; & lorsque nous sortions d'une maison, j'étois sûr de ce qu'il alloit dire dans l'autre. Cet homme, si nécessaire à l'oisiveté publique, remplissoit dans un jour le vuide de trente sociétés désœuvrées qu'il tiroit à peu de frais de leur assoupissement; il avoit la plus haute idée de la Ville où le Ciel l'avoit fait naître, la regardant comme l'Athenes de la France: son erreur étoit excusable, puisqu'il n'en étoit jamais sorti. « Cette

» Ville, me disoit-il, est l'émule de
» Paris ; les assemblées y sont de la
» plus grande décence, les femmes
» du meilleur ton, les hommes d'une
» galanterie noble & délicate, & dans
» le nombre beaucoup de génies
» supérieurs : aussi notre Ville a-t-elle
» la réputation de fournir plus d'Au-
» teurs qu'aucune autre du Royaume.
» Je pourrois citer Jean Marot, Mal-
» herbe, Segrais, Huet, Varignon,
» Sarrazin, &c. ».

Cette énumération me fit trembler ; je n'osois mêler toute ma bassesse avec tant de grandeur. L'exemple de plusieurs de mon espece auroit dû me rassurer : mais je n'avois point leur audace ; & l'idée importune d'être déplacé donnoit à mes actions un air de contrainte qui me faisoit prendre pour un sot, quoique je ne fusse que timide. Je ne tardai pas à rompre mes chaînes : je préférai l'agrément de vivre avec liberté à la dignité de m'en-

nuyer avec décence ; & après avoir ſecoué mon fardeau, je retournai aux ſociétés libres & enjouées des perſonnes d'une condition plus analogue à la mienne.

Je les parcourus toutes ſans prétention, comme un jeune homme qui n'aime que les lieux où il habite. L'Amour inſenſiblement s'inſinua dans mon cœur : Madame de Saint-Alban, Bourgeoiſe renfermée, qui ſe croyoit noble parce qu'elle étoit riche, s'étoit donné la peine de mettre au monde trois filles charmantes. L'aînée, nommée *Emilie*, étoit une brune faite comme la Vénus de Médicis. Je ne ferai point ſon portrait, il ſuffit de dire qu'elle reſſembloit à toutes les Beautés de Roman : ſes yeux, ſans être languiſſans, avoient plus de douceur que de vivacité ; ils inſpiroient les deſirs, la crainte & la volupté. Dieux ! quelle fermentation ils excitoient dans mon ame ! il n'eſt point

de bouclier contre des traits ſi puiſſans. La ſeconde, nommée *Dorothée*, Beauté bien moins réguliere, avoit un petit nez retrouſſé, de petits yeux étincelans, un teint animé, la taille courte, & ſur-tout un air d'étourderie qui lui alloit aſſez bien, mais qui dans mes idées pouvoit en ménage tirer à conſéquence : elle amuſoit l'eſprit ſans intéreſſer le cœur. *Ariane*, la cadette, étoit une Beauté un peu fade; elle affectoit un ſi grand air de langueur, qu'on la croyoit toujours prête à tomber en défaillance : on n'oſoit lui adreſſer la parole, dans la crainte de l'expoſer à la fatigue de répondre.

Une légion de Soupirans inveſtiſſoit la maiſon de Madame de Saint-Alban; je leur parus un rival redoutable : ma fortune, plus que mon mérite, fit inſenſiblement diſparoître mes rivaux. Je reſtai le paiſible adorateur d'Emilie; je m'applaudiſſois de

ma victoire, lorſqu'un Régiment d'Infanterie vint en garniſon à Caen. Les Officiers s'informerent auſſi-tôt quels étoient les plus jolis minois : avant que la diſcipline nouvelle eût fait de chaque Régiment une école de guerre, le Militaire oiſif & déſœuvré n'avoit d'autre occupation pendant la paix, que celle de plaire & de ſéduire. C'étoit un triomphe flatteur de ſouiller la couche de ſon hôte, & de ſemer l'amertume dans le cœur du pere & de l'époux. Heureuſement pour leur gloire, un Miniſtre a ſu rendre leur loiſir utile.

Meſdemoiſelles de S. Alban n'échapperent point aux recherches de nos nouveaux hôtes ; ils furent conſternés d'apprendre que leur mere difficile ne recevoit jamais d'Officiers. On ne pouvoit guères former de projets de galanterie ſur un rapport de cette nature : mais il eſt une Province en France où naiſſent des hommes intrigans & pré-

ſomptueux, qui ſont perſuadés que les autres doivent avoir ſur leur mérite la même idée qu'ils s'en ſont formée eux-mêmes : on les retrouve dans la fable ſous la figure des Titans qui eſcaladent le Ciel. On prétend qu'une armée de deux cents mille Gaſcons ſubſiſteroit à moins de frais qu'une de dix mille levée dans les autres Provinces. Ils paroiſſent vivre de roſée comme la cigale, & des corpuſcules répandus dans l'air comme le caméléon. Ils ont un genre d'économie qui leur eſt particulier ; l'art de ſe faire valoir & de fatiguer un Miniſtre eſt leur moyen de parvenir.

Un de ces êtres, vaſte en projets, riche en eſpérances & pauvre dans la réalité, avoit une Compagnie aſſez mal tenue : on l'appelloit le *Baron de Fourcadac*. Je n'entreprendrai point la deſcription de ſa Baronnie : l'étendue en devoit être très-conſidérable, puiſqu'elle étoit l'ouvrage de ſon imagi-

nation créatrice. Dès qu'il fut assuré que Mesdemoiselles de Saint-Alban étoient riches & jolies, il en médita la conquête. Il ne fut point effrayé des obstacles; il employa, pour les vaincre, toutes les ruses & les souplesses dont il connoissoit la force, & dont un honnête homme n'a pas même l'idée. Il pénétra à travers les refus & les mauvais complimens; & le petit homme se regardoit déjà comme l'enfant de la maison, avant qu'on eût deviné par quelle magie il s'y étoit introduit. Je joignis à la surprise commune la crainte d'être oublié. Mon maintien étoit simple & naturel; ma parure conforme à mon état; ma conversation dénuée de ces gentillesses minutieuses, de ces louanges triviales qu'une fille sans expérience écoute avec plaisir, & qu'une personne sensée rejette avec mépris. Mes aveux, mes sermens n'avoient que le mérite de la sincérité : je cher-

chois à plaire & non pas à séduire.

Fourcadac prenoit une autre route; il employoit auprès d'Emilie les étourderies étudiées, les petits soins fatigans, les plaisanteries satyriques, les confidences simulées. Il se mit en frais de parure, moyen dont se servent les sots pour réussir auprès de celles qui leur ressemblent; il exalta d'un ton modeste la gloire de ses aïeux, les vastes domaines qu'il possédoit, & fit l'énumération de tous ses vassaux. L'air de bonne foi du Baron ébranla Madame de Saint-Alban; & je fus contraint d'avouer qu'on ne pouvoit en imposer de meilleure grace. Il faisoit sa cour avec tant d'empressement à Madame de Saint-Alban, qu'on eût dit qu'il méditoit la conquête de son cœur. Cette bonne mere, disoit-il, est le foyer où les rayons enflammés de mon amour se réunissent; de-là, réfléchis avec force, ils vont droit embraser le cœur d'Emilie. Trop

bouillant pour laiſſer traîner les choſes en longueur, il honora la belle Emilie d'une déclaration : la réponſe ſe fit à demi-voix & d'une maniere déconcertée. Fourcadac en conclut qu'il étoit aimé, publia ſon triomphe & ma défaite.

Quel coup de foudre pour un Amant paſſionné ! Je n'oſai demander à Emilie un éclairciſſement : j'eus recours à ſa mere, qui me parut fort indéciſe ; elle balançoit les titres du petit Gaſcon avec ma fortune réelle. Je continuai de voir Emilie, dont la conduite fut ſi réſervée, que je ne pus me plaindre ni trop préſumer. Ses ſentimens me parurent formés, d'après les irréſolutions de ſa mere. J'eus tout le temps d'étudier mon rival, & je fus humilié de la concurrence : je lui trouvai, comme à tous les étourdis, de fauſſes idées ſur l'honneur & la vertu, confondant les vérités, les ſophiſmes & les préjugés ; redoutant moins les

vices que les ridicules ; plus ſenſible aux froides plaiſanteries d'un libertin impudent qu'aux conſeils d'un Sage éclairé.

Le petit Scélérat joignoit à tous ces défauts un eſprit vif, enjoué, dont il abuſoit pour accréditer un menſonge, ou pour exagérer un ridicule & juſtifier une indiſcrétion. Pluſieurs de ces femmes qui décident au premier coup-d'œil du mérite d'un étranger, quelques raiſonneurs arbitres ſouverains du goût appercevoient dans Fourcadac l'homme brillant, l'homme à la mode; mais l'homme fourbe & vicieux leur échappoit. J'appris de ceux qu'il appelloit ſes amis, & qui n'étoient que ſes compagnons de débauche, qu'il recherchoit Emilie ſans l'eſtimer. Il ne convoitoit que ſa fortune, & il lui faiſoit grace des vertus : mes vues étoient bien différentes. Mais je ſavois que l'Amant le plus raiſonnable eſt rarement le plus favoriſé. Madame de

Saint-Alban eut quelques ſoupçons ſur la fortune de mon rival : il en fut inſtruit par une femme indiſcrete ; & il fit uſage, pour la raſſurer, des moyens qui aident à la ſéduction. Il fait emplette d'un équipage leſte & brillant ; il ſurcharge ſa maiſon d'un habit chamarré de différentes couleurs : ſpectacle nouveau, qu'un Gaſcon ſe promenant dans un carroſſe à lui !

Ce phénomene, qui mit de la variété dans les entretiens, ne fit point illuſion ſur ſa fortune. Le petit Baron, ébloui de ſon éclat, fut convaincu que ſon brillant équipage fixoit les regards d'Emilie, & qu'elle ne pouvoit ſe diſpenſer de donner à un Amant en carroſſe la préférence ſur un Amant à pied. Il voyoit avec dépit mes aſſiduités ; il étoit trop vain pour s'en formaliſer : il ne pouvoit concevoir qu'un homme qui n'avoit que de l'eſprit & des mœurs ſans naiſſance, pût aller de pair avec un fat de bonne

maiſon. Il diſoit quelquefois : « Cela
» crie vengeance au Ciel ! Un atôme
» bourgeois ſe trouve dans une mai-
» ſon fréquentée par le Seigneur de
» Fourcadac ! Sandis ! eh ! que diroit
» mon pere, s'il apprenoit que nous
» mangeons à la même table ? Il me
» déshériteroit à l'inſtant ».

Il continua cependant de vivre avec l'atôme bourgeois, & voulut bien courir les riſques de perdre la ſucceſſion paternelle. Un embarras plus ſérieux tourmentoit ſon eſprit : il falloit entretenir les chevaux, & les reſſources diminuoient ; ce qui eſt rare chez un Gaſcon. Le Marchand & l'Ouvrier étoient rebutés des délais. Il ſentit la néceſſité de preſſer ſon mariage ; la confuſion ſuccéda à ſes flatteuſes eſpérances. Deux domeſtiques qu'il avoit pris pour ſupplément, ne paroiſſoient qu'à la lueur des flambeaux, & ne quittoient jamais ſa voiture. Ces automates, qui étoient moitié foin moitié paille

& parés de diverſes couleurs, tenterent les chevaux d'un Voiturier, qui les dévora, & ne leur laiſſa que la livrée de M. le Baron. Cette aventure amuſa toute la Ville. Madame de Saint-Alban ſoupçonna que la Baronnie pouvoit avoir quelque analogie avec les Pages.

Deux Laquais poſtiches, fabriqués de foin & de paille, donnerent une nouvelle face à mes affaires. Telle eſt la marche des grands événemens, toujours ſoumis aux plus petites cauſes: le ſang coule, les campagnes ſont dévaſtées, les Villes ſont détruites, des millions d'hommes ſont égorgés; les Argus politiques en cherchent la cauſe dans les intérêts des Empires. Ils ne ſavent pas que cet embraſement général, cette commotion qui change la ſurface du globe, n'eſt ſouvent que l'effet d'une mauvaiſe digeſtion du Prince ou du Miniſtre.

Emilie, qui ne vouloit rien de

poſtiche dans ſon Amant, conçut une averſion invincible pour Fourcadac, qui, irrité de ſa diſgrace, vit en moi un rival dont il falloit ſe défaire. Le ſurlendemain de ſon aventure, il vint me trouver; & ſans autre explication préliminaire: « Je vous défends, me dit-il, » de voir Emilie ». Ce ton d'autorité & de mépris fortifia ma réſolution de lui déſobéir : la vertu modeſte obtient des déférences qu'on refuſe à la vanité qui les exige. Je l'aſſurai le plus honnêtement qu'il me fut poſſible, que j'irois chez Madame de Saint-Alban, & qu'il pourroit en être témoin. « Ce ſera » moi, qui vous y recevrai comme » on reçoit un vil Faquin de votre » eſpece; vous n'en ſortirez pas que je » ne vous aie fait agréer au préalable » vingt coups de bâton de ma main. » Vous, petit vermiſſeau ſorti de la » craſſe bourgeoiſe, oſer élever les » yeux juſqu'à Emilie, échauffer le » ſang du Baron de Fourcadac ! Ah !

» le néant feroit préférable au malheur
» dont vous êtes menacé ».

La valeur gafconne eft impétueufe & bouillante; l'intrépidité normande eft tranquille & réfléchie. Je lui repliquai : « Mes ancêtres, Monfieur, n'ont
» point eu la gloire de piller les équi-
» pages de Charlemagne à Ronce-
» vaux : je n'ai point de Château; je
» ne puis compter trente Gentilshom-
» mes pour vaffaux : mais j'ai dans le
» cœur autant de délicateffe que tous
» les Fourcadacs de la terre, avec
» moins d'oftentation; & pour vous
» en convaincre, je me rendrai dans
» une heure fur la route de Paris : je
» vous confeille d'y venir avec d'au-
» tres armes qu'un bâton ».

Il me fit fes adieux avec un fourire infultant, & me promit de n'être pas le dernier au rendez-vous, après m'avoir affuré que ce défi ne feroit pas dangereux pour lui, qui s'étoit mefuré avec un Colonel Pruffien, deux

Capitaines Anglois & trois Grands d'Eſpagne. Sa valeur bien dirigée étoit tombée juſqu'ici ſur les Nations étrangeres : « J'avoue, ajouta-t-il, que c'eſt » la premiere affaire bourgeoiſe où je » me ſuis trouvé ; j'ai oui dire à mes » gens qu'elles ne ſont pas très-ſanglan- » tes ». Je lui répondis qu'il ſeroit bientôt en état d'en juger : mais je le prévins ſur-tout de venir au rendez-vous ſans domeſtiques, à moins qu'ils ne fuſſent de l'eſpece tranquille de ceux qui ſervoient à décorer ſa voiture ; les affaires d'honneur interdites par les Loix devant ſe paſſer ſans témoins, comme il l'avoit ſans doute pratiqué dans les aſſauts ſoutenus contre la Pruſſe, l'Angleterre & l'Eſpagne.

Je conviens de bonne foi que je n'ai jamais été trop rebelle à cette impreſſion de la Nature qui nous porte à la conſervation de nous-mêmes. J'aime Emilie ; je tremblois qu'elle ne fût la proie d'un Gaſcon ; notre combat

combat compromettoit ſa réputation. Il falloit trouver un tempérament pour me conſerver ſans déshonneur, & me venger ſans mépris : je remplis à-peu-près ces deux obligations en employant une ruſe de mon pays, dont je me ſus bon gré dans la ſuite.

Je chargeai deux piſtolets ſimplement à poudre ; je quittai mon épée, & me rendis ſur le champ de bataille, où je trouvai Fourcadac, qui ſe ſeroit cru déshonoré, me dit-il, s'il y fût arrivé le dernier. Je lui fis entendre que le ſort d'un combat à l'épée dépendoit moins de la valeur que de l'adreſſe ; & qu'ainſi j'avois choiſi des armes qui mettoient plus d'égalité entre les Combattans. Je découvris mes piſtolets, & lui en laiſſai le choix : il en prend un ſans examen. Il faut avouer que la bravoure eſt naturelle aux Gaſcons. Nous nous éloignons de quelques pas ; & je lui crie avec

une ſiere aſſurance : Tirez le premier. Il uſe du privilege, lâche ſon coup; je feins de tomber roide mort. Fourcadac ſe ſauve, prend des chevaux de poſte, & galope ſans reprendre haleine jusqu'à Paris, où il ſollicite ſa grace pour avoir tué un homme qui ſe portoit bien.

Je me rendis le même jour chez Madame de Saint-Alban, & je lui fis part, ainſi qu'à la belle Emilie, de l'affaire que je venois d'avoir, ſans entrer dans aucun détail : je leur repréſentai que leur indéciſion m'expoſoit à des dangers renaiſſans, que j'affronterois plus volontiers que de renoncer à la poſſeſſion d'Emilie. Madame de Saint-Alban conſentit à réparer un malheur dont elle étoit la premiere cauſe : on arrêta que cette union devenue néceſſaire à mon exiſtence ne ſeroit plus retardée. Quelle perſpective pour un Amant tendre &

ſidele ! quels momens délicieux peuvent être comparés au triomphe d'une paſſion qui rempliſſoit tout mon cœur, & en banniſſoit toutes les autres ! Le maintien ſage & réſervé d'Emilie, ſon ton impoſant & quelquefois ſévere, décéloient une ame noble, décente & inacceſſible aux pieges de la ſéduction : elle ſe livroit au plaiſir ſans en être l'eſclave ; elle le quittoit ſans regret. Une lecture amuſante ſans être frivole perfectionnoit les dons de la Nature ſans rien dérober à la ſociété : pieuſe ſans humeur & ſans ſuperſtition, elle cherchoit à plaire à l'Etre ſuprême plutôt par la pureté des mœurs que par des pratiques de fantaiſie ; toujours ſoumiſe aux volontés d'une mere vigilante, toujours exacte à l'obſervation des regles impoſées par la bienſéance ou l'uſage, rien n'avoit en elle les dehors gênans & pénibles du devoir. Gaie ſans étourderie, elle em-

bellissoit la raison, déridoit la sagesse, prêtoit des graces à ce qui semble les exclure, & ne présenter à l'esprit qu'une sombre & rebutante austérité.

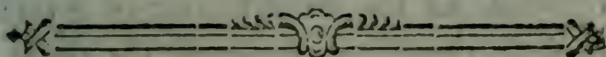
Mon choix, dicté par l'Amour, sembloit justifié par la raison. L'un & l'autre formerent les liens qui nous unirent, & firent prendre à l'hymen, un peu sérieux de sa nature, les traits & les doux sourires de la volupté. Une connoissance plus particuliere de ses charmes ne servit qu'à me faire mieux sentir le mérite de sa possession. Tandis que je jouissois des plus précieux dons de l'Amour, mon ancien rival dominoit dans un cinquieme étage sur le Peuple de la Capitale : ce n'étoit plus ce brillant Baron escorté d'une nombreuse suite de laquais, tant animés qu'inanimés, faisant gémir les pavés sous le poids de sa voiture & de ses fougueux coursiers ; c'étoit le

petit Fourcadac, mal logé, mal vêtu, mettant en œuvre toute l'économie gaſconne, & n'ayant pour toute ſuite qu'un Savoyard mal payé, & qui vivoit frugalement des reſtes d'un Maître qui manquoit du néceſſaire.

Un ſoir il rencontra ſur les Boulevards Mace mon parent, & le plus digne de mes amis ; ne pouvant l'éviter il l'aborde, il lui demande des nouvelles d'Emilie : « Elle eſt mariée, » avant mon départ de la Province, » avec ſon cher Rapin ». — « Quel » conte ridicule, lui répond Fourcadac ! mariée avec Rapin ! Eh ! » je l'ai tué il y a quinze jours ». — « Tué tant qu'il vous plaira ; il » faut donc qu'il ſoit reſſuſcité : il eſt » très-vrai que j'étois à la célébration du mariage, & que Rapin eſt » propriétaire & poſſeſſeur des charmes d'Emilie ». — « Il y a de l'en- » chantement dans cette aventure,

» reprit le Gaſcon, en s'eſquivant:
» mais puiſque je n'ai pu épouſer
» Emilie ni tuer Rapin, j'aurai au
» moins la liberté de ſortir en plein
» jour, & de développer mes talens
» pour réhabiliter ma fortune ».





## CHAPITRE IX.

*Rencontre d'un Navire Espagnol.*

L'HISTOIRE d'un mari très-content de l'être, amuse par sa singularité. Rapin, époux fortuné, fut obligé de l'interrompre par la rencontre d'un vaisseau portant pavillon blanc & la croix rouge entaillée, qui désignoient qu'il étoit Espagnol. Nous étions alors vers le neuvieme degré de latitude septentrionale, & nous avions perdu l'ancien usage de faire beaucoup de chemin en peu de temps. Le soleil alloit être perpendiculaire, & cette position donne ordinairement plus de chaleur que de vent. L'Espagnol avoit le cap à l'ouest, pour faire ensuite le sud, & ranger les côtes du Brésil. Nous faisions route au sud, & nous vînmes à portée l'un de l'autre vers le milieu

du jour. Le Capitaine Eſpagnol ſe mit dans ſa chaloupe, ſe rendit ſur notre bord; il nous demanda des nouvelles de l'Europe & de l'état où ſe trouvoient les Puiſſances belligérantes.

Vander-Groſman l'inſtruiſit de ſon mieux, c'eſt-à-dire aſſez mal, & joignit à une narration très-diffuſe des raiſonnemens politiques, auxquels le Capitaine Eſpagnol ne put rien comprendre. La politique n'étoit point la partie dominante de Vander-Groſman; il connoiſſoit mieux les avantages du commerce, que les intérêts des Souverains de l'Europe, auxquels il avoit religieuſement préféré les ſiens.

Des obſervations politiques nos deux Marins deſcendirent aux détails du commerce. L'ami Vander-Groſman entra dans les détails de ſa cargaiſon, & l'imbécille perſonnage ne fit aucune mention de MM. les Philoſophes : Alpharabius, qui s'étoit avancé pour entendre ſon éloge, fut indigné

indigné de cette omiſſion ſacrilege. Vander fit au Capitaine pluſieurs queſtions qui ſe ſuccéderènt avec rapidité: « D'où venez-vous ? où comptez-vous » débarquer ? quelles ſont vos mar- » chandiſes ? n'avez - vous point ren- » contré quelque Navire Hollan- » dois » ?

L'Eſpagnol lui répondit avec la gravité ſourcilleuſe d'un Profeſſeur de Salamanque : « Je reviens, Seigneur » Capitaine, de la Traite des Negres ; » j'ai couru les côtes de Guinée, de- » puis le Cap des trois Pointes juſ- » qu'à celui de Tagrin; j'ai fait quel- » que réſidence à Sierra-Liona, tant » pour me remettre des fatigues du » voyage, que pour rafraîchir mes » proviſions : jamais contrée ne fut » plus propre à remplir cés différens » objets. Les orangers, les citron- » niers, les vignes, les figuiers ont » choiſi cette terre favorite, où ils ne

» demandent qu'une médiocre cultu-
» re. Les dattiers y produiſent en
» abondance des fruits, dont on tire
» une huile employée à différens uſa-
» ges, & ſur-tout à compoſer un ſa-
» von meilleur que celui de l'Europe.
» Les cannes à ſucre y réuſſiſſent auſſi
» bien qu'aux Antilles, à Madere &
» au Bréſil. Vous ſavez les avantages
» que notre Nation retire de ces éta-
» bliſſemens en Guinée, & quels jours
» on coule dans une terre ſi favo-
» riſée de la Nature. Les chaleurs y
» ſont quelquefois exceſſives : mais
» tout eſt ſupportable, où l'on peut
» s'enrichir. J'ai trouvé à Sierra-Liona
» des Vaiſſeaux de toutes les Nations
» commerçantes ; les uns chargés de
» coton, de cire, de bois de teinture
» rouge, plus eſtimé que celui du
» Bréſil ; les autres d'ambre gris, de
» poivre de deux eſpeces, dont le
» commerce eſt interdit en Eſpa-
» gne, parce qu'il a le malheur d'être

» meilleur que celui de nos Colonies,
» dont on veut encourager la culture
» & faciliter le débit.

» Les mêmes vues de politique ont
» fait défendre l'introduction du ſa-
» von de Guinée en Portugal. Je crois
» que toutes ces défenſes tendent à
» la deſtruction du commerce, qui
» languit dans des entraves. Le moyen
» de le reſſuſciter & de l'étendre, c'eſt
» de confier à chaque ſol la ſemence
» qui peut le mieux y fructifier. Tout
» aujourd'hui renchérit, juſqu'à l'eſ-
» pece humaine, où l'on fait égor-
» ger les hommes ſans deſſein. Mais
» en Guinée ils ont augmenté de prix:
» j'avois autrefois une trentaine de
» Negres pour une barrique d'eau-de-
» vie ou quelques haches, couteaux
» ou ciſeaux; & maintenant à peine
» en donne t-on ſix, tant on a marque
» d'empreſſement pour cette denrée.
» Hé! que deviendront nos mines?
» Il eſt vrai que celle de Don Gaſpard

» Regis de Velaſco de la Membrila ;
» nouvellement découverte aux envi-
» rons de Potoſi, eſt difficile à ex-
» ploiter. Ce Seigneur pour qui je
» vais en courſe n'a point fait paſſer
» de million en Europe, qu'il n'en ait
» coûté la vie à une cinquantaine
» d'hommes : cette perte ſeroit une
» bagatelle, ſi l'eſpece ne renchériſ-
» ſoit pas.

» Quand on a payé le quint du
» produit que chaque mine doit au
» Roi, les frais d'achat & de tranſ-
» port des Negres, le travail exté-
» rieur & intérieur de la mine, l'ex-
» portation; il reſte bien peu de choſe
» au propriétaire. La rencontre d'une
» veine de métal preſqu'auſſi-tôt tarie
» que découverte, eſt un malheur
» qu'on ne peut apprécier. Vous ne
» ſavez pas, vous autres gens d'Eu-
» rope, ce qu'il nous en coûte pour
» vous faire paſſer des eſpeces. Nos
» mines du Potoſi commencent à

» s'épuiser ; celles des montagnes du
» Paraguai ne valent pas la peine d'être
» découvertes : il y en a beaucoup de
» fermées dans le Tucuman & le Pé-
» rou. Tout annonce leur entier épui-
» sement avant deux siecles : alors
» nous aurons des coquilles pour
» monnoie courante, comme dans le
» Congo & différentes Provinces de
» l'Asie, ou d'autres matieres qu'il
» plaira à l'opinion d'introduire ».

« Que m'importe, repliqua Vander-
» Grosman, quelle matiere désignera
» la valeur du pain, du tabac, du
» vin & de la biere, pourvu que
» je n'en manque pas » ? — « Je vais
» plus loin », dit Rapin, qui s'étoit
jetté dans la conversation, « je trouve
» qu'il en résulteroit un grand bien
» pour ces pauvres Negres condam-
» nés à ne voir pendant plusieurs an-
» nées d'autre lumiere que celle d'une
» triste lampe, sans cesse en danger
» d'être écrasés par l'éboulement des

» terres, ou étouffés par les vapeurs
» dangereuſes qui s'exhalent de la
» mine, & qui les rendent perclus
» de tous leurs membres ». — « Belle
» remarque, reprit l'Eſpagnol! Peut-
» on s'intéreſſer à des Eſclaves indi-
» gnes de pitié, puiſqu'ils ne ſont pas
» Chrétiens? Songe-t-on que nous
» perdrions tout notre crédit en Eu-
» rope, & que les Rois de Manoé,
» de Serra, de Congo, ne boiroient
» pas d'eau-de-vie? Ce ſeroit un crime
» de leſe-Majeſté au premier chef ».

« Ne pourroit-on pas, reprit Ra-
» pin, employer ces Negres, dont
» vous comptez la vie pour rien, à
» repeupler vos Etats d'Europe & vos
» Colonies? L'Amérique eſt déſerte,
» l'Eſpagne commence à le devenir.
» L'arrivée des galions vous ferme
» les yeux ſur vos pertes: les Arts
» languiſſent parmi vous; vos plai-
» nes ſont muettes, vos Manufactures
» abandonnées; & vous allez à deux

» mille lieues de notre continent en-
» lever à grands frais du ſein de la
» terre les métaux que la Nature,
» pour prévenir vos crimes, y avoit
» cachés. Cet or, cet argent que vous
» en arrachez n'eſt point pour votre
» uſage ; il circule pour ceux qui
» protegent les Arts, encouragent
» l'Induſtrie & rendent les Manufac-
» tures floriſſantes. Ils travaillent pour
» vous, il eſt vrai ; ils careſſent une
» indolence qui vous eſt chere, &
» vous allez vous conſumer en Amé-
» rique pour en revenir avec de l'or
» qui vous rend tributaires de l'in-
» duſtrie de toutes les Nations ».

Vander-Groſman redoubla ſes queſ-
tions ſur Sierra-Liona, où réſidoient
pluſieurs Hollandois de ſa connoiſ-
ſance. « Je n'ai connu pendant mon
» ſéjour, répondit le grave Naviga-
» teur, que le Capitaine Jacob No-
» keldem ; nous avons fait enſemble
» des courſes chez les Negres voiſins

» de Sierra. Nous entrâmes un jour » dans une cabane couverte de joncs » & tapiſſée de nattes aſſez bien tra- » vaillées : il parut un Negre plus » laid, plus ridé qu'un vieux ſinge, » eſcorté d'un autre qui portoit une » eſpece de pique de bois, dont la » pointe étoit durcie au feu. Nokel- » dem s'inclina profondément en ſa- » luant le premier; il éleva ſes deux » mains au-deſſus de ſa tête, & me » fit ſigne de l'imiter. Enſuite il me » prit en particulier, & me dit : « Ce » Negre, qui s'eſt fait deſſiner ſur la » peau des figures de ſerpents, de » poiſſons & d'oiſeaux, eſt un puiſ- » ſant Monarque; cet autre, avec ſa » pique de bois, compoſe ſa garde » ordinaire, & ce que nous appellons » en Europe *la Maiſon du Roi*. Soyez » reſpectueux & réſervé, mon ami; » gardez-vous bien de manquer à Sa » Majeſté Royale ».

« En conſéquence de cette inſtruc-

» tion, dont je lui ſus gré, je réglai
» mes regards & mon maintien. Je
» n'entendois point le langage de ce
» Roi Negre, & j'avois de moins l'in-
» quiétude de lâcher quelque propos
» déplacé. Le Capitaine Hollandois,
» qui en ſavoit aſſez pour ſe faire en-
» tendre, ſe chargea des frais de la
» converſation : elle ne parut pas fort
» animée, tant la Majeſté du Mo-
» narque impoſoit à Nokeldem. Il y
» avoit un quart-d'heure que nous
» étions dans la cabane royale, lorſ-
» que la Reine, accompagnée de deux
» Suivantes, s'offrit à mes yeux. Ima-
» ginez-vous une ſtatue de marbre
» noir, chargée de bracelets, de col-
» liers, de chaînes & de plaques d'or,
» de cuivre, d'ivoire, de laiton & de
» verre. Sa peau, d'un beau noir lui-
» ſant, relevoit l'éclat de ſes bijoux,
» dont le poids pouvoit monter à
» quarante livres. L'extrémité infé-
» rieure de ſes oreilles, où deux

» énormes plaques de cuivre étoient
» ſuſpendues, venoit galamment ſe
» terminer à deux doigts de ſes épau-
» les. Son aigrette étoit compoſée de
» la dépouille de cinq ou ſix perro-
» quets.

» Cette Reine clinquaillere prit
» ſéance avec cet air de dignité qu'e-
» xigeoit ſon rang, & les deux Sui-
» vantes préparerent un repas auſſi
» délicat que magnifique. Le pain
» étoit une eſpece de froment que
» l'on broie avec des pierres, & qu'on
» fait cuire au ſoleil. Des corbeilles
» de fruits furent arrangées avec ſym-
» métrie ; & l'on acheva le ſervice
» avec un plat de ſauterelles deſſéchées
» au ſoleil : on but du vin de pal-
» mier, qui n'eſt autre choſe que la
» ſeve de l'arbre extraite par l'inciſion
» des branches. Cette liqueur, lorſ-
» qu'elle eſt conſervée, a plus de
» force que de parſum & d'agrément.
» Tout impoſoit un reſpectueux ſi-
» lence.

» J'eus le loisir d'observer que Leurs » Majestés enfumées, fort satisfaites » d'elles-mêmes, & de pouvoir étaler » leur magnificence aux yeux des » Etrangers, avoient autant de fierté » dans leur petite cabane que le Mo- » gol sur son trône. La lubricité pétil- » loit dans leurs yeux; ils se fixoient » avec une mutuelle complaisance, » & leurs caresses fétides faisoient » fuir les Amours. Enfin, le banquet » royal tendoit à la fin, lorsqu'il parut » au milieu de nous un gros vilain » Serpent qui me glaça d'effroi. Je » me leve brusquement en jettant un » grand cri, & me mets en état » de tuer cet animal. Le Capitaine » Nokeldem, pâle & défait, saisit » mon bras & mon épée, en criant: » Qu'allez-vous faire, Don Antonio » Rodrigues? songez qu'il vaudroit » mieux mille fois pour vous d'avoir » empalé mille Negres, brûlé trente » cabanes, enlevé la femme du Roi,

» que d'avoir ſeulement effleuré la
» peau du divin animal. Vous ne ſa-
» vez donc pas qu'il a l'honneur d'être
» de la même famille que le Serpent
» fétiche adoré dans cette partie du
» monde ».

« Je ſentis alors tout le danger de
» voyager dans un pays dont on
» ignore les uſages, & ſur-tout en
» Guinée, où les bêtes ſont ſi reſ-
» pectées & les hommes ſi mépriſa-
» bles. Je lus dans les yeux du Mo-
» narque la colere & l'indignation;
» ſon Garde même avoit la lance en
» arrêt, & n'attendoit que le ſignal
» de ſon Maître pour m'occire & me
» pourfendre : les femmes, proſter-
» nées contre terre, pouſſoient des
» gémiſſemens funebres, & par des
» contorſions extravagantes tâchoient
» d'appaiſer le Ciel courroucé. Pau-
» vres femmes ! ma frayeur étoit la
» ſeule qui fût bien fondée. La pru-
» dence de Nokeldem ſauva la vie du

» Serpent & la mienne. Nous sortî-
» mes de la cabane : le Roi entretint
» un moment le Capitaine Jacob, &
» nous prîmes congé de Sa Majesté ».
« --Vous avez couru grand risque, me
» dit mon compagnon : les Serpens
» jouent ici un rôle important ; &
» sans l'espérance de tirer de nous
» quelques flacons d'eau-de-vie,
» Sa Majesté auroit lavé dans votre
» sang l'affront fait à la Divinité :
» mais cette liqueur a tant d'empire
» sur ce Prince, que pour en avoir
» une piece, il vendroit sa cabane,
» ses Sujets, sa tendre épouse &
» ses enfans chéris. J'ai fait entendre
» que nous en attendions dans quel-
» ques jours ; & c'est à cette promesse
» que nous devons sa gracieuse ré-
» ception & l'honneur d'avoir pu
» contempler à loisir & avec l'admi-
» ration requise les yeux rouges &
» enfoncés, la peau huileuse, les
» grosses levres & le nez épaté de sa

» Sultane tant aimée ». — Tous les gens de l'équipage firent de lourdes plaiſanteries ſur la craſſe ignorance des Negres, fort approchante de la leur.

« Quels ſont les êtres les plus ſpi-» rituels & les plus induſtrieux de ces » contrées, demanda Vander-Groſ-» man » ? — « Ce ſont les ſinges » nommés *Baris*, répondit l'Eſpa-» gnol, moins pareſſeux que les » Negres : ils ſervent aux travaux » domeſtiques, à puiſer de l'eau, à » tranſporter le bois, à broyer le » millet, à charger les ballots, à » tourner la broche ». Alpharabius, mécontent d'être oublié, eſſaya de ſubjuguer l'admiration par une diſſertation phyſique ſur la nature des ſinges & ſur leur rapport avec l'eſpece humaine; mais il fut retenu par la crainte de profaner les myſteres de la Philoſophie, en déchirant le voile qui les couvroit à des hommes vul-

gaires. Il nous donna même une ſcene beaucoup plus intéreſſante. Sa maniere étoit d'argumenter ; il en vint aux mains avec un Religieux moitié blanc moitié noir, qui faiſoit route avec le Capitaine Eſpagnol. Ce nouvel Apôtre n'avoit pas prévu d'être aſſailli par un champion tel qu'Alpharabius, qui, toujours en haleine, n'avoit pas moins d'attachement à ſes opinions que de haine pour les Moines. Lorſque je me ſuis rappellé les ſarcaſmes, les termes injurieux dont il ſe ſervit pour combattre l'homme de Dieu, j'ai ſoupçonné qu'il avoit reconnu ſur le Moine l'uniforme de S. Dominique, & qu'il avoit eu en Eſpagne quelques démêlés avec le Grand-Inquiſiteur.

« Quel métier faites-vous parmi ces » voyageurs, demanda bruſquement le » Docteur ? Etes - vous Confeſſeur, » Prédicateur ou Miſſionnaire » ? — « Je ſuis tout cela », reprit le

Moine d'un ton ſort déconcerté de la queſtion. — « J'entends, reprit le
» ſourcilleux Philoſophe : vous pre-
» nez en Chaire votre revanche de
» tout l'ennui qu'on vous fait eſſuyer
» en qualité de Directeur. N'êtes-vous
» pas auſſi Quêteur ? oui, je le parie
» ſur mon exiſtence ; j'en ſuis certain.
» Eh ! mon Pere ! vous croyez-vous
» diſpenſé de la premiere Loi impo-
» ſée aux hommes ? Eſt-ce la prati-
» quer que de vivre dans l'oiſiveté ?
» Je remonte à la naiſſance de l'E-
» gliſe ; & je vois les Chrétiens op-
» primés chercher dans les déſerts le
» libre exercice d'un culte auſſi pur
» que leur cœur, établir des regles
» purement civiles, & toujours né-
» ceſſaires parmi des hommes forcés
» de vivre réunis. Qui eût jamais de-
» viné que d'une conſtitution auſſi
» naturelle il fût ſorti des Moines ?
» Les premiers de votre eſpece étoient
» occupés du travail des mains : ils
» fuyoient

» fuyoient les persécuteurs ; & maintenant qu'ils le sont eux-mêmes, qu'ont-ils besoin d'aller s'ensevelir dans une retraite ? Est-ce pour se délivrer des embarras du monde & des cris importuns de l'indigent ? je trouve dans cette supposition leur conduite plus prudente que méritoire. Est-ce pour éviter l'occasion du crime & s'acheminer paisiblement vers le Ciel ? ce sont des soldats qui abandonnent lâchement leur poste, & qui comptent pour une victoire l'avantage de n'avoir point combattu ».

Le Dominicain, sans sortir des bornes de la modération, répondit au pétulant Docteur : « Il y a entre vous & moi la différence qui se trouve dans le courage éclairé par la prudence, & la témérité qui naît souvent de l'ignorance du danger ».

« Je fais plus, dit Alpharabius : je vous suppose tous honnêtes gens,

» Quelle idée puis-je me former de
» vertus ſteriles qui, renfermées dans
» une étroite enceinte, n'ont pas même
» le mérite d'édifier; & puis, que ſi-
» gnifie ce harnois biſarre, gris, cen-
» dré, noir, blanc, de couleur tan-
» née, cette longue robe terminée en
» pointe ? Eſt-ce ainſi que vous obéiſ-
» ſez à S. Paul, qui défend aux hom-
» mes conſommés dans la ſageſſe, de
» ſe diſtinguer par la ſingularité de
» leurs vêtemens ? C'eſt par la pureté
» des mœurs, & non par des tuniques
» & des ſandales, qu'on fait revivre
» les vertus des Saints. Ah ! je crains
» que la plupart de vous, vous n'em-
» pruntiez le maſque de la vertu pour
» cacher vos foibleſſes avec le même
» ſuccès que vous vous couvrez des
» haillons de l'indigence pour jouir
» du ſuperflu. De l'auſtérité de vos
» regles naît l'auſtérité farouche de
» votre caractere; il en réſulte que
» vous joignez vos vices perſonnels

» à ceux de votre Inſtitut. L'homme » ſeul avec lui-même devient la vic- » time de ſes paſſions ; il n'en eſt diſ- » trait ni par les objets extérieurs, ni » par la crainte d'un œil obſervateur » qui lit ſur ſon viſage les ſecrets de » ſon ame. La charité languit, parce » que le cœur n'eſt point ému par des » ſpectacles attendriſſans. Les cris de » la Veuve & de l'Orphelin ne percent » point à travers les grilles, & ne » troublent jamais le ſilence des Cloî- » tres. La ſociété à laquelle on a re- » noncé ne paroît formée que d'êtres » étrangers, qui méritent à peine » qu'on les haïſſe ».

« Je réponds quelquefois à des ar- » gumens & jamais à des invectives », interrompit le ſage Dominicain, qui pouvoit profiter du calme de ſa raiſon pour confondre l'impétueux Alpharabius. » Vous nous accuſez de » méconnoître la charité : qui de » vous ou de moi obſerve mieux

» aujourd'hui les maximes qu'elle pref-
» crit ? La douceur de votre caractere
» confond, il eſt vrai, l'auſtérité fa-
» rouche du mien : mais j'ai ſouvent
» obſervé que les eſprits faux nous
» condamnent ſans nous connoître,
» de les avoir quittés après que nous
» les avons connus. L'homme qui a
» renoncé à la Religion voit toujours
» avec dépit le Sage qui a tout ſacrifié
» pour elle ».

Le bilieux Docteur voyant l'action engagée, eût plutôt ſuivi le Moine en Amérique que d'abandonner le champ de bataille. « Abrégeons, Révérend, » s'écria-t-il ; & dites-moi comment » vous conciliez l'inconſtance natu- » relle de l'homme avec les chaînes » qu'impoſent vos vœux, repréhenſi- » bles en ce qu'ils tendent encore à » la deſtruction de l'eſpece humaine ? » Ils ſont, dites-vous, un acte de la » volonté libre, & vous ne pouvez » les rompre lorſque la volonté ceſſe.

» Il y a ici une violente contradiction
» entre la cause & l'effet ». Alors le
Moine voulut répondre ; mais le Docteur, persuadé que le moyen d'avoir toujours raison est de parler seul, ne lui en donna pas le temps. « Expli-
» quez-moi, dit-il, pourquoi vous
» vous appellez *gens de main morte* : je
» ne connois point ici-bas de gens
» dont les mains soient si vivantes ?
» Il semble que, jusques dans les ter-
» mes, vous soyiez un composé d'a-
» bus ? Pourquoi, après avoir renoncé
» aux grandeurs de la terre, vous
» parez-vous des titres dont s'enivrent
» les hommes du siecle ? La qualité
» de Comte, de Baron, de Marquis
» que prennent plusieurs Cénobites,
» est-elle compatible avec l'abnéga-
» tion évangélique ? Abandonnez aux
» défenseurs de la Patrie, aux Minis-
» tres des Loix, à l'industrie féconde,
» des distinctions que vous ne pouvez
» ambitionner sans être en contradic-

» tion avec vous - mêmes : les fiefs
» que vous possédez étoient dans leur
» origine le partage de ceux qui
» avoient prodigué leur sang pour
» l'Etat ; c'étoit un dédommagement
» donné pour nourrir ceux qui com-
» battoient sous leur banniere. Et
» vous, soldats de Jesus-Christ, qui
» ne vous servez que du glaive de la
» parole, qui ne commandez que
» dans les Temples, qui n'êtes point
» chargés de faire subsister des Guer-
» riers, vous vous appropriez leurs
» dépouilles & leurs distinctions ! In-
» sensibles aux besoins de la Patrie,
» de vos parens, c'est dans une Thé-
» baïde que vous allez chercher la
» perfection ! Le Christ, qui ne fut
» tenté que dans le désert, vous ap-
» prend par son exemple, que la re-
» traite est aussi dangereuse que le
» tumulte du monde. N'abusez pas
» de ses paroles : lui préférer ses pa-
» rens, ses amis, n'est pas les laisser

» ſans ſecours ; ſe garantir du ſoufflé
» contagieux du ſiecle, n'eſt pas un
» ordre de le quitter. Le commande-
» ment de prier à chaque heure du
» jour, ne donne point le privilege de
» ne rien faire. Quel contraſte frap-
» pant entre le ton du Maître & celui
» des Serviteurs ! Il dit : Allez an-
» noncer ma parole ; & lorſqu'on re-
» fuſera de l'entendre, retirez-vous,
» & ſecouez la pouſſiere de vos ſou-
» liers. Les benins Inquiſiteurs, les
» yeux baiſſés, diſent d'une voix dou-
» ce : Crois, ou je te brûle. — Au
» reſte, vous êtes Miſſionnaire, cer-
» tainement ? C'eſt une entrepriſe hé-
» roïque de vouloir engager l'Uni-
» vers à penſer comme vous. Mais ſi
» jamais vous réuſſiſſez, vous perdez
» un avantage qui vous donne de la
» conſidération. L'uniformité dans le
» dogme vous interdiroit l'exercice
» de votre talent. Que deviendroient
» ces controverſes, ces guerres théo-

» logiques qui produisent tant de
» haines & si peu de conversions?
» Quel seroit l'aliment du feu sacré
» qui vous dévore »?

« A confondre les Chrétiens re-
» belles, les mauvais Raisonneurs qui
» se déguisent sous le masque de la
» Philosophie », lui dit le Religieux,
toujours calme & maître de lui-mê-
me. « Il est des Sophistes sur la
» terre; il en est sur la mer qui ne
» nous laisseroient jamais sans occu-
» pation, si la dispute étoit notre
» élément: mais telle est au contraire
» notre constante maxime de com-
» battre les injures personnelles par
» la résignation & le silence, les vices
» par l'exemple, les erreurs par la pa-
» role, les passions par la mortifica-
» tion: pour l'impie audacieux, le li-
» bertin sans principe, nous laissons
» au temps & à leurs remords le soin
» de les combattre ».

« Vous dites-là de belles choses;

Très-

» Très-Révérend, replique le Docteur,
» mais suivons un peu l'article de vos
» missions. Je vous vois planer d'ici
» parmi les Baures, les Indiens d'A-
» ranco, les Moxes, qui tous sont
» gens trop grossiers pour s'élever à
» la dignité de nos mysteres. Répon-
» dez-moi, sont-ils meilleurs quand ils
» s'écartent de leur instinct pour s'a-
» bandonner à votre raison? En leur
» montrant la lumiere, les arrachez-
» vous aux imperfections qu'ils tien-
» nent de la nature? Mon Pere, il
» est un oracle plus ancien que les
» Moines, plus sûr que nos foibles
» loix, qui fait germer dans le cœur
» tout le bien qu'on en doit attendre,
» c'est à sa voix seule que j'obéis:
» le connoissez-vous cet oracle? il
» parle à tous les hommes; seriez-
» vous le seul qui fussiez sourd à sa
» voix »?

« Ce dernier trait acheve de vous

» dévoiler à mes yeux, repartit le
» Dominicain. La foibleſſe humaine,
» les mortifications peuvent bien ren-
» dre un homme vicieux; malheureux
» qui l'eſt par principes. Si vous aviez
» comme moi fréquenté les Nations
» Sauvages, que penſeriez-vous d'un
» oracle plus obſcur que ceux du Pa-
» ganiſme? Eh! quelle idée dois-je
» en avoir moi-même, lorſqu'un
» de ſes partiſans s'éleve avec mé-
» pris contre un Miniſtere reſpec-
» table, avilit des Citoyens qui pra-
» tiquent la vertu dans le ſilence &
» la retraite; lorſqu'enfin s'autori-
» ſant de quelques abus, il eſt aſſez
» téméraire pour conclure du parti-
» culier au général, aſſez indécent
» pour déroger, par des railleries in-
» ſultantes, aux premiers devoirs de
» la ſociété fondée ſur les égards, la
» protection même que tout homme
» doit à ſon ſemblable?

» M. le Docteur, vous partez de vos
» propres idées, & moi de la raiſon
» & de l'expérience. J'ai vu chez les
» Indiens du Tucapel, chez ceux
» d'Aranco, le ſentiment paternel tou-
» jours plus foible que le deſir de
» poſſéder quelques colifichets fabri-
» qués en Europe. La Guinée vient
» encore de m'offrir ce ſpectacle d'hor-
» reur ; & par-tout où j'ai trouvé des
» hommes parfaitement ſoumis à la
» nature, j'ai vu combien ſa voix,
» que vous prenez pour guide, eſt
» incertaine & foible pour former
» des ſages, pour répandre la ſûreté
» & la bienfaiſance ſur la terre ».

Alpharabius embarraſſé rêve quelque temps, & s'étant un peu remis, il cita cette belle maxime gravée, diſait-il, dans tous les cœurs : *Ne fais point ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît.* Le bon Pere lui demande s'il avoit jamais aimé les fauſſes imputations, les réceptions inciviles & les mauvais

complimens. Le Docteur, qui ſentit le motif de la queſtion, ſe garda bien d'y répondre, & ſon adverſaire ajouta : « C'eſt en conſéquence de ce principe » généralement reconnu, que la moi- » tié du genre humain eſt compoſée » de dupes & l'autre de fripons, que » le conquérant ravage la terre, que le » Braſilien fait rôtir ſes priſonniers » de guerre, que le Moxe & le Ca- » nadien ne reconnoiſſent d'autre droit » que celui de la force ».

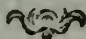
« Toujours des exemples tirés des » Nations Sauvages ! Eh ! de grace, Ré- » vérend, obſervez que la loi naturelle » n'a ſon entier effet que ſur les têtes » qui cultivent leur raiſon. — « Majeſté » ſuprême, s'écria le Pere, tu per- » mets que l'on faſſe injure à ta clé- » mence ! Tous les hommes, ſans » exception, ne ſont-ils pas tes en- » fans ? Ah ! dit-il, en fixant les yeux » ſur le Docteur, puis-je admettre » pour unique loi dans l'univers celle

» qui ne peut faire le bonheur du
» grand nombre, tandis que la mienne,
» en faisant abstraction des sublimes
» caracteres qui décelent son origine,
» éprouve sans cesse des combats, où
» un sentiment est toujours détruit par
» un autre ».

Le Philosophe reprit la parole. « Le
» Christianisme n'est-il pas la loi na-
» turelle perfectionnée? — « Vous de-
» vez donc le professer, repartit vi-
» vement le Dominicain, ou n'aimer
» de la nature que ses imperfections.
» Je veux bien vous faire connoître
» les dangereuses conséquences qui
» naissent de vos principes, en don-
» nant une définition de la loi na-
» turelle telle que l'adoptent certains
» Philosophes éloquens, qui sous pré-
» texte de défendre l'humanité en
» violent les droits, Citoyens dange-
» reux qui brillent à l'aide du para-
» doxe, ennemis plus redoutables par
» leurs railleries que par leurs argu-
» ments.

» L'article fondamental de la Re-
» ligion naturelle, disent-ils, est de
» suivre la nature, c'est-à-dire, de
» s'abandonner aux inclinations que
» son Auteur a mises en nous pour
» régler notre conduite. Auroit-il
» placé dans le cœur humain ces pen-
» chans, ces affections, sans nous
» prescrire les obligations de les écou-
» ter? Rien n'est plus incompatible
» avec sa sagesse & sa bonté que de
» nous donner des desirs, & nous
» punir ensuite de nous y être livrés.
» Venons aux conséquences de ce
» principe: voici les penchans, les
» passions érigés en dogmes, en loix
» primitives; la raison, le bien géné-
» ral ne sont plus comptés pour rien:
» donc tous les vices dérivés des paf-
» sions ne seront plus régardés com-
» me vices; ils seront dans l'homme
» un usage libre, conséquent, de ses
» facultés, une qualité inséparable de
» son être, une émanation de sa conf-

» titution ; les loix quelconques ne » feront plus regardées que comme » une puiſſance abuſive & déroga- » toire, tendante à reſtreindre ce qui » doit avoir ſon plein effet : car quelle » audacieuſe témérité d'impoſer un » frein à ce qui doit être libre de » droit divin, & de réprimer une » volonté qui doit être même ſa regle, » & n'être ſubordonnée qu'à la na- » ture? Je vais en peu de mots vous » démontrer deux choſes ; la pre- » miere . . . . ». On vint avertir le Moine que Dom Antonio Rodriguez étoit rentré dans ſa chaloupe ; il fallut s'en tenir à l'exorde, & ſe ſéparer. Alpharabius ſe vengea par des imprécations & des blaſphêmes horribles contre l'eſpece portant froc & ſandales, excès qu'il crut réparer en faiſant un très-bel éloge de la modération.





## CHAPITRE X.

*Suite de l'Hiſtoire de Rapin.*

L'ASTRE brillant du jour s'élevoit ſur nos têtes, qu'il échauffoit par l'action vive & continuelle de ſes rayons perpendiculaires. Nous redoutions plus ſon voiſinage que le Lapon, l'Iſlandois ne deſirent ſon retour. La nuit avoit perdu ſa fraîcheur, le zéphyr étoit brûlant, la mer étoit calme; les voiles, foiblement agitées, ne communiquoient qu'un léger mouvement au vaiſſeau. Dans cette inaction Alpharabius ſe joignit à moi pour obtenir de Rapin la ſuite de ſon Hiſtoire, qui nous avoit intéreſſés dans une ſituation où l'eſprit abattu enviſage tout avec aſſez d'indifférence. Le petit Normand parut flatté de notre empreſſement; il crut par cette complaiſance déter-

miner le Docteur à nous faire de nouveaux aveux de ses faits & gestes. Il reprit ainsi son discours :

Je vais vous exposer le changement merveilleux que l'hymen opéra. Des talens rares se développerent, l'esprit & l'enjouement présiderent à mes entretiens, Emilie eut la gloire de créer mon mérite ; je n'étois qu'un homme ordinaire avant d'être époux. — « Je gage, interrompt malignement » Alpharabius, que vous devîntes » quelque chose de plus ». Sans doute, continua Rapin, je devins l'homme du jour. Cette métamorphose n'est pas rare quand une femme a le talent de plaire. Quelques personnes qui avoient dédaigné ma société, voulurent bien me pardonner ma roture ; ils s'abaisserent à être mes amis. Jamais affection de cœur ne fit de progrès si rapides : leurs protestations avoient l'air de la réalité ; j'étois contraint d'applaudir à leur zèle empressé, quoique

bien convaincu que je leur deviendrois indifférent, ſi les graces d'Emilie ou ma fortune venoient à éprouver quelque révolution. Je ſentis la néceſſité d'être auſſi fourbe qu'eux. Je ne pouvois deviner comment ces épanchemens déguiſés, qui ſont un menſonge continuel, avoient pu s'introduire parmi les uſages & les bienſéances du monde. C'eſt une école de fauſſeté & d'impoſture, d'où l'on devroit bannir la jeuneſſe. Lycurgue ordonna les aſſemblées publiques : mais l'amour de la Patrie, les devoirs du Citoyen, les honneurs déférés aux actions héroïques, étoient le ſujet des entretiens; ils allumoient l'émulation des jeunes Spartiates obligés de s'y trouver, & bientôt il ſe formoit une race nouvelle de Citoyens inſtruits & vertueux; tandis que nos converſations ne donnent qu'un vernis qui pare les difformités, qu'une décence qui ſupplée aux vertus.

Aux amis fictifs & passagers se joignit un fléau plus dangereux ; des Petits-Maîtres d'un ton suffisant & composé vinrent offrir à Emilie le fade tribut de leur précieuse tendresse. Ils m'apprirent à connoître jusqu'à quel excès l'espece humaine peut s'avilir. Le plus grand de nos Ecrivains a dit qu'ils sont les plus méprisables de tous les insectes qui rampent sur la surface de la terre : il ne parloit que des Petits-Maîtres de la Capitale. Le Petit-Maître Provincial en a tous les ridicules sans en copier les agrémens ; c'est un mélange de politesse fatigante avec la rusticité villageoise, des plaisanteries faussement délicates avec des indécences grossiérement voilées. Je crois leurs impertinences plus propres à détacher du monde, que les pathétiques exhortations de nos Orateurs sacrés. Leur extravagante gaieté étouffe celle des autres L'art de plaire, chez eux, est cruellement dégradé. Ces in-

ſectes, qui n'ont qu'un jargon importun, n'exigent point d'être aimés ; il leur ſuffit que le Public les en ſoupçonne. Leur félicité reſſemble à leur mérite; c'eſt une illuſion continuelle: ils n'enviſagent dans les faveurs que le plaiſir de les divulguer, dans leur perſévérance dédaignée que l'eſpoir d'en impoſer à la malignité.

Il faut avouer que cette eſpece n'a pas beaucoup pullulé dans ma Patrie, où le ton de la raiſon n'eſt point étouffé par le bourdonnement de ces reptiles. Emilie me parut excédée des hommages empeſés de ces petits Meſſieurs, qu'il eût été plus ſage de ne pas écouter. Je diſtinguai dans la foule un prétendu bel-eſprit qui faiſoit de mauvais vers, qu'il avoit l'inhumanité de lire aux gens. Il me félicita ſur quelques productions qui m'étoient échappées, pour acquérir le droit de me lire les ſiennes. Son talent décidé étoit pour les chanſons, qui ne valoient

pas mieux que nos ariettes nouvelles ; c'étoit encore un homme unique pour le genre nouveau, & il a depuis développé ſon talent ſur un Théâtre d'où le génie eſt proſcrit, où l'Auteur eſt de niveau avec le ſot qui l'admire.

Un de ces hommes de la claſſe peu nombreuſe de ceux qui penſent avant de parler, eût pouſſé plus loin ſes découvertes, s'il eût été plus ſenſible au plaiſir malin de briller aux dépens d'autrui. Ma tendre, ma reſpectable moitié, & devenue la femme à la mode, étoit expoſée à la jalouſie des Coquettes, aux traits pieuſement ſatyriques des Vieilles, aux propos doucereux des Céladons à barbe griſe, aux déclarations des étourdis qui recherchoient moins le plaiſir de lui plaire que le miſérable honneur de la ſéduire ; il falloit bien du talent pour les captiver ſans baſſeſſe & les contenir ſans orgueil, pour mettre un frein à la pétulance

des uns & pour prévenir les éclats de la jalousie des autres. Ses réceptions étoient gracieuses, & toujours proportionnées au mérite des personnes, sans affectation de dédain pour ceux qui étoient dignes de mépris.

Le seul Brutalberg fut mécontent : un sot doit toujours l'être ; la calomnie lui fournit les moyens de vengeance. Cet Etranger, dont l'univers étoit la Patrie, & alors Citoyen par caprice de notre Ville, étoit un fou triste, un misanthrope, qui ne croyoit pas plus à la vertu des femmes qu'à l'Alcoran. Les réputations les mieux fondées auroient été flétries, si le farouche Brutalberg n'eût été bien connu. Son ame ressembloit à ces verres qui rendent tous les objets difformes. Sa façon d'agir étoit la même que sa façon d'appercevoir. Ses comparaisons étoient prises des ames viles & abjectes, dont la sienne étoit le modele. Un être de cette espece avoit

osé se soumettre aux loix de l'hymen, qu'on suit plutôt par routine que par volupté. Ses pareils n'ont rien à redouter d'un pareil joug; ils sont moralement certains de trouver mieux qu'eux. Je n'ai point connu la femme mal-adroite qu'il eut l'art de séduire: mais je sais qu'elle eut la bonhommie, après six mois de mariage, de délivrer son époux chéri, d'un fardeau que chaque jour lui rendoit insupportable; elle eut la complaisance de mourir, & la voix publique ajoute qu'elle n'a quitté ce monde qu'après l'avoir édifié par une pénitence exemplaire de son mauvais choix, criant jusqu'au dernier soupir : c'est par ma faute, c'est par ma très-grande faute.

Cet odieux calomniateur, qui ne pouvoit répandre aucun agrément dans la société, s'en étoit érigé le censeur. — « Voyez, disoit-il, ces petites » Bourgeoises titrées; elles sont en» nuyées d'elles-mêmes; comment

» pourroient-elles amuſer les autres?
» Rendre viſite à des Provinciales, c'eſt
» parcourir des cellules de Nones;
» toujours diviſées par la haine & par
» l'intérêt de leurs galanteries, elles
» n'ont aucun point de réunion. Des
» repas uniquement d'appareil raſſem-
» blent par intervalles ces membres
» épars; alors on eſt embarraſſé de
» décider lequel emporte, ou de la
» froide contrainte de l'invitant, ou
» du mortel ennui des invités mal-aſ-
» ſortis. Remarquez le grave maintien
» de nos Marquiſes & de nos Com-
» teſſes, dont l'air ſomnifere joue la
» dignité, & cette jeune Novice qui
» tient toujours les yeux baiſſés de
» crainte de voir le diable ou ſes
» agens corrupteurs; on dit pourtant
» tout bas qu'elle a eſſayé du vice
» pour mieux connoître le prix de
» la vertu : mais j'aime beaucoup la
» petite Rapin, qui s'aviſe de parler
» raiſon quand tout le monde lui

» parle

» parle d'amour ; & la Saint-Alban
» qui veut aller de pair avec les douai-
» rieres de l'autre ſiecle, ne doit-elle
» pas rougir de nous aſſommer de ſes
» ſentencieuſes réflexions, après nous
» avoir excédés de ſes galanteries ?
» Voilà les femmes ! coquettes par
» goût & par tempérament, elles de-
» viennent ſages par déſeſpoir. Quelle
» métamorphoſe n'a-t-elle pas cauſée
» dans la conduite de ſon Emilie ! Ne
» l'a-t-on pas connue avant ſon ma-
» riage ? Un de mes amis eſt en état
» de lui donner des atteſtations de
» vie & de mœurs. Cette petite folle,
» devenue plus libre, eſt auſſi deve-
» nue plus réſervée ; c'eſt abuſer du
» ſacrement que de ne pas jouir de
» ſes privileges ».

C'étoit ainſi que le déteſtable Brutalberg répandoit les funeſtes vapeurs de ſa miſanthropie, & ſe vengeoit des mépris publics. Les calomnies d'un

mal-honnête homme valent un éloge au tribunal de la raiſon, & les invectives de cet ennemi de la ſociété étoient un nouveau motif de m'attacher par goût à celle que j'euſſe aimée par devoir.

Ici la ſcene change, & l'horiſon ſe couvre de nuages. Celui que vous jugiez digne d'envie va devenir un objet de pitié : pourquoi nos ames, s'écria-t-il, toujours battues de la tempête, n'acquierent-elles pas un degré de force ſupérieur à la ſéduction? Emilie perdoit chaque jour quelque choſe de cette précieuſe ſageſſe inſpirée & fortifiée par les exemples & les leçons de ſa mere : livrée au tourbillon de la ſociété, elle découvroit autour d'elle d'autres principes, d'autres mœurs. Elle avoit commencé par craindre & déteſter les vices répandus dans la ſociété; elle finit par en diſcuter la nature & les effets. Une jeune femme qui s'érige en arbitre de ſes de-

voirs, eſt naturellement indulgente; elle conſulte moins ſa raiſon que ſon cœur; c'eſt un ſophiſte ingénieux à juſtifier tous ſes penchans.

La vertu iſolée d'Emilie lui ſembloit en oppoſition avec les maximes reçues : fatiguée de combattre l'opinion publique, elle ſe familiariſa bientôt avec le ſpectacle des foibleſſes. La ſageſſe n'offrit plus à ſes yeux que des deſirs à vaincre, d'auſteres préceptes à remplir. Incertaine & flottante entre le plaiſir & le devoir, il fallut choiſir entre ces deux tyrans; elle ſe décida pour le moins ſévere. Son nouveau plan échappoit à ma pénétration; des amis cruellement zélés prirent ſoin de m'éclairer.

Les Petits-Maîtres avoient ceſſé de lui paroître ridicules, & quand on les écoute ſans dégoût, on eſt bien près de rétrécir les bornes de ſes devoirs. Je cherchois en vain à retrouver quelques veſtiges de l'ancienne Emilie, &

je ne voyois plus que des traits flétris par la contagion ; mon cœur seul n'avoit point changé. La délicatesse du sentiment, autant que la jalousie, m'ouvrit enfin les yeux. Une femme méprisable rend son mari ridicule ; cette opinion est injuste, mais elle est accréditée.

Un voyage que je fus forcé d'entreprendre, redoubla mes inquiétudes. Quoique j'eusse un pressentiment de ce qui devoit arriver, je partis & terminai mes affaires en homme qui n'a pas un instant à perdre, & que sa vigilance appelloit ailleurs. On dit que l'absence est funeste aux Amans ; je trouve qu'elle l'est bien plus aux maris, & je puis le prouver par mon expérience. Ma précipitation ne me laissa point le temps d'annoncer mon retour, faute inexcusable pour les époux qui craignent d'être éclairés. J'arrive & ne trouve point Emilie ; j'allais aux informations en tremblant, lorsqu'un

Etranger ſe préſenta, & ſe dit envoyé par des perſonnes que la diſcrétion lui défendoit de nommer. Après ce préambule qui me fit frémir, il m'apprit qu'Emilie étoit ſortie de la Ville ſeule avec Brutalberg; j'avoue que je ne m'attendois pas au dénouement. L'étonnement, la fureur, le déſeſpoir ſe confondent dans mon ame; je ſors de la Ville malgré l'obſcurité, réſolu d'employer tous mes ſoins pour découvrir l'aſyle du crime, & laver dans le ſang de l'infidelle & de ſon complice le plus cruel des outrages. Mon cœur étoit déchiré, & ma raiſon égarée: je marchois un inſtant avec précipitation, croyant voir & pourſuivre les auteurs de ma honte; puis m'arrêtant tout-à-coup, je prêtois une oreille attentive, & reſtois indécis ſur la route que je devois tenir.

Cruel ſilence! affreuſe nuit, m'écriai-je, dont les ombres complices dérobent à ma vengeance une épouſe

perfide & ſon amant adultere, vous n'avez de voile que pour favoriſer le crime! Je condamnois Emilie, & je l'aimois encore; je la cherchois, & mon ſupplice eût été de la rencontrer. Mon cœur ſe refuſoit au devoir de la haïr. Mon imagination me la repréſentoit dans cette ivreſſe ſi délicieuſe pour les amans, ſi humiliante pour les maris. Au milieu des ténebres je croyois voir les ris inſultans, les ſarcaſmes amers dont les mauvais plaiſans accablent les maris outragés; je croyois voir ſur mon front l'emblême de mon injure.

Après une longue ſuite de réflexions tumultueuſes, j'errai dans la campagne; mais enfin accablé par la douleur & la fatigue, je m'aſſis au pied d'un arbre. Je commencois à me livrer à une méditation pénible & douloureuſe, lorſqu'un bruit ſourd ſe fit entendre auprès de moi. Je crus diſtinguer quelques paroles prononcées

d'une voix baſſe ; je ſuſpendis toute eſpece de mouvement, reſpirant à peine. Je fus un moment ſans rien entendre ; je crus que c'étoit une erreur de mes ſens troublés par mille fantômes. Je gardai le ſilence ; mes doutes furent diſſipés. J'entendis deux perſonnes qui ſe propoſoient de rentrer ſecrettement dans la Ville, & je diſtinguai la voix d'Emilie avant de l'avoir apperçue.

La nuit eſt trop favorable aux amans pour l'être aux maris. Le moment étoit déciſif ; je mis l'épée à la main, & je m'avançai toujours avec précaution vers le lieu où la voix s'étoit fait entendre. J'avois à peine fait dix pas, que je reconnois Brutalberg. Je fonds ſur lui avec impétuoſité, & de pluſieurs coups d'épée je le fais tomber expirant. Emilie, effrayée de mon apparition inopinée, avoit pris la fuite ; je cours pour la joindre aux manes de ſon raviſſeur,

ou peut-être pour mourir moi-même de douleur à ses pieds : elle fut assez heureuse pour m'éviter, & je pris le chemin de la Ville à demi vengé.

Brutalberg, quoique féroce & méchant, avoit dans la Ville des parens & des protecteurs. Je craignois qu'après m'avoir persécuté pendant sa vie, il ne fît mon supplice après sa mort. Je crus devoir chercher ma sûreté. Mon premier soin en rentrant chez moi fut de cacher mon agitation, de me saisir de tout l'argent qui s'y trouvoit, & d'un portrait de ma femme enrichi de diamans. Je me rendis chez Macé mon parent, & peut-être le seul ami véritable que j'avois dans le monde. Ma présence parut lui causer une vive surprise, que j'attribuai à ma démarche précipitée au milieu de la nuit, & sur-tout à un air inquiet & agité qu'on a peine à cacher après une action violente. Je lui contai mon aventure, je lui demandai ses conseils, & la liberté
de

de rester chez lui incognito. Macé étoit une de ces têtes froides qui tiennent toujours leurs sens dans la dépendance de leur raison. Austere jusques dans l'amitié, il n'avoit point cette sensibilité qui fait compatir aux foiblesses, aux délires de l'amour. — « Cher Rapin, me dit-il, que le plaisir de vous » revoir est semé d'amertume ! vous » avez suivi les premiers mouvemens » de la vengeance, sans écouter la » voix de l'humanité ! Quel carnage, » si tous les hommes vous ressem- » bloient ! Une partie des Citoyens » seroit armée contre l'autre : les » maris ont toujours tort quand ils » ont les inclinations roturieres ; c'est » la manie des Bourgeois de vou- » loir être les peres de leurs enfans. » Vous vous êtes rendu malheureux » pour vous être livré à leurs préju- » gés. Les Comtes, les Marquis, les Ba- » rons n'ont point cette chimere. Les

» héritiers de leurs titres & de leur nom
» sont très-souvent les enfans de leurs
» Laquais ; ils sont trop familiarisés
» avec les peccadilles de leurs cheres
» épouses pour prendre de l'humeur :
» leur patience fait la censure d'un
» Bailli ou d'un Marguillier de Vil-
» lage, qui s'afflige d'être le proprié-
» taire d'un bien qu'un autre fait va-
» loir. Vous avez renversé les idées
» de justice & d'humanité, en punis-
» sant une foiblesse par un crime.
» C'est la loi des tyrans & l'abus de
» l'autorité ; c'est confondre ce qui est
» puisé dans la Nature avec ce qui la
» révolte ; & l'outrage d'ailleurs d'un
» mari offensé est toujours ce qu'on
» l'a fait : l'injure conjugale imprime
» un caractere indélébile ».

Ce discours me scandalisa. « Eh !
» quoi ? lui dis-je, votre morale ren-
» verse mes idées : je trouve que l'in-
» gratitude, la dissolution des mœurs,
» la violation des sermens les plus

» ſacrés, ne bleſſent pas moins la
» Nature que les emportemens d'un
» homme qui, jetté hors de ſa route,
» ſent vivement l'offenſe; rappellez-
» vous ce jour où, ſcandaliſé des éga-
» remens d'Emilie, vous m'en fîtes
» l'aveu.

» Je ne prétends point juſtifier Emi-
» lie : je voulois, par mes obſerva-
» tions, prévenir un attentat qui vous
» rend plus coupable qu'elle. Jeune
» & ſans expérience, elle pouvoit
» être ramenée par la modération; &
» vous vous éloignez d'elle par un
» attentat ſur ſa vie, que vous vous
» êtes engagé à défendre par un vœu
» reſpectable. Elle a dû prendre vos
» fureurs pour les accès d'un homme
» plus jaloux de ſes droits qu'attaché
» par principe à la vertu. Hélas! j'ai
» vu un temps où Emilie n'étoit pas
» digne de vous appartenir : aujour-
» d'hui vos fureurs juſtifient ſon infi-
» délité, vous rapprochent d'elle, &

» même vous mettent au - deſſous.
» Malgré tous vos tranſports, votre
» ame n'eſt point avilie à mes yeux :
» mais vous avez deux juges plus re-
» doutables que moi, le Public &
» vous-même ».

Je voulus me juſtifier en lui retraçant les vices de Brutalberg, ſes inſinuations dangereuſes, & l'infamie attachée à ſon nom. « Comparez,
» lui dis-je, ce coloſſe informe avec
» un époux tendre & fidele : ſi la ſup-
» poſition ſeule vous révolte, cal-
» culez les effets que doit produire la
» réalité. Non, non, fidele Ami, ce
» n'eſt point avec le compas de la
» froide raiſon qu'il faut meſurer les
» démarches d'un époux qu'on trahit
» & qu'on déshonore : les maris pa-
» cifiques ceſſeroient de l'être, s'ils
» aimoient encore ; leur modération
» naît de leur indifférence. Le sa-
» crifice de tout ce qui touche peu
» [illegible] mérite de la géné-
» roſité.

« Vous prétendez que par l'usage » de la patience, je l'aurois fait ren» trer dans le devoir : mais une femme » qui aime Brutalberg peut-elle ai» mer la vertu ? Après une foiblesse » aussi honteuse, on est plus près » d'une seconde chûte que du repen» tir. Oui, elle a rompu des liens qu'on » ne peut plus rapprocher ; elle m'a » donné l'exemple du crime, & mon » supplice est de la haïr ou peut-être » de l'aimer encore. Songez que je » parle ici moins en époux qu'en » Amant. Il faut avoir éprouvé l'em» pire des passions pour en pardonner » les excès. Peut-être aujourd'hui vous » êtes-vous trop écarté de ce princi» pe : vous me supposez tout le calme » de votre ame, quand la mienne est » agitée par des tempêtes. Que je dois » vous paroître coupable ! Mais ce » n'est pas le plus sérieux de mon » affaire. Je passe volontiers condam» nation sur mon crime ; fournissez-

» moi les moyens d'en éviter les
» ſuites ».

Il ne fallut pas ſolliciter ſon zele; il ſortit auſſi-tôt qu'il fut jour, & ne rentra que fort tard: je lus mon arrêt dans ſes yeux. « Tout eſt perdu, s'é-
» cria-t-il en m'abordant ! La Juſtice
» inſtruit votre procès; votre affaire
» eſt traitée d'aſſaſſinat. Notre amitié
» eſt trop connue pour que ma mai-
» ſon puiſſe vous ſervir de retraite; il
» faut conſentir à une ſéparation dou-
» loureuſe pour l'un & pour l'autre.
» Dans quelque lieu que vous habi-
» tiez, ſouvenez-vous qu'il vous reſte
» un ami fidele, & prêt à tout ſacri-
» fier pour vous ». J'embraſſai, les larmes aux yeux, cet ami reſpectable, que je quittai auſſi-tôt que la nuit me permit de le faire ſans danger : je ſortis avec précipitation de la Ville, où toutes les figures me paroiſſoient autant d'eſpions pour me découvrir. Je ſuivis la route de Bretagne ſans

autre dessein que celui de n'être point arrêté.

Après un examen sérieux de mes malheurs, je cherchai à m'en consoler par la considération qu'il en étoit de plus grands. Je me disois : « Me voilà
» sans feu ni lieu, poursuivi par la
» Justice, déshonoré par ma femme,
» supplanté par un brutal, condamné
» par un ami. Eh ! quel ami ? Mais
» pour compensation, j'ai puni un
» scélérat ; je suis délivré de l'impor-
» tunité des Petits-Maîtres, & sur-tout
» des pieges de ma perfide épouse.
» Une telle faveur ne peut être ache-
» tée trop cher. Combien de maris ont
» autant souffert sans pouvoir être
» aussi privilégiés que moi » ! Je formai le projet de regarder mes aventures passées comme un songe dont il falloit écarter le souvenir ; mes fautes, comme les erreurs d'un jeune homme entraîné par les passions ; mes malheurs, comme des Arrêts écrits

dans le livre du Deſtin. Quoique je fuſſe ingénieux à me juſtifier, je convenois que j'avois eu tort d'épouſer Emilie & de tuer Brutalberg : c'étoit au Bourreau à venger le Public. Un fond de mélancolie altéroit mon penchant à la joie ; je me reprochois d'avoir été trop ſenſible à ma diſgrace, trop cruel dans ma vengeance. Stannabon fut le terme de ma courſe précipitée : ce fut-là que mes affaires éprouverent une nouvelle criſe. Le ſoir, en rentrant, je trouvai mon Hôteſſe agitée juſqu'au point qu'elle s'efforçoit de pleurer. J'en demandai la cauſe : « Vous y êtes plus intéreſſé » que moi, me dit-elle. On vient » d'enfoncer votre malle ; j'ai fait des » perquiſitions : Ah ! Monſieur » ! s'écria-t-elle, en eſſuyant ſes yeux, qui ne ſembloient pas en avoir beſoin, » j'en demande pardon à Dieu ; je » ſoupçonne fortement de ce vol un » particulier qui logeoit ici depuis

» huit jours, & qui vient de partir
» ſans payer ». Ce dernier article étoit celui qui touchoit le plus la larmoyante Hôteſſe.

Je montai promptement à ma chambre; je fis le répertoire de mes effets: je ne trouvai plus le portrait d'Emilie ni cinquante piſtoles renfermées dans ma bourſe. Heureuſement on n'avoit point attaqué un petit coffre où repoſoient mes plus belles eſpérances, & les facultés de courir le monde ſans être à charge au Public. Je pris le lendemain une chaloupe, & j'arrivai à l'Orient, où le ſort propice me fit rencontrer Vander-Groſman : je me rappellai ce que Properce a dit du Batelier des Enfers. Je fus fâché de la reſſemblance ; & c'eſt à cette rencontre que je dois l'agrément de me trouver avec vous. J'écrivis à Macé que je comptois m'embarquer dans trois ſemaines pour Ceylan ; que j'allois finir mes jours ſous un nouvel

hémiſphere, où mes infortunes & ſon amitié ſeroient l'unique objet de mes penſées, comme l'idée de ſon ſouvenir ſeroit ma plus douce conſolation. C'étoit le moindre tribut que je devois payer à un ami auſſi reſpectable.





## CHAPITRE XI.

*Réflexions sur l'Amitié, la Polygamie & le Divorce.*

A ce récit j'apperçus beaucoup de vivacité dans la tendresse de Rapin, bien du malheur dans son choix, & sur-tout une grande disposition à se consoler ; je lui dis « qu'une cer-
» taine Amena que je n'avois vue
» qu'un instant, que j'avois aimée
» avec toute la bonne foi d'un Pro-
» vincial, & qui m'avoit joué avec
» toute la dextérité d'une fille d'Opéra,
» étoit encore empreinte dans mon
» cœur : il y regne une constance
» opiniâtre; plus ma passion est forte,
» plus l'infidelle m'afflige ».

« Cette maniere d'être, me dit Ra-
» pin, fera de vous un ami bien à
» desirer, & un amant bien à plain-

» dre; pour moi, dont l'ame eſt plus
» flexible, & plus diſpoſée à ſe plier
» aux événemens, je ne veux point
» être la victime de ſentimens pé-
» nibles. La rapidité de notre courſe
» nous avertit d'en profiter. Je veux
» vous donner une idée ſuccinte de
» mon caractere : je ne tiens qu'au
» plaiſir, & j'évite avec ſoin tout ce
» qui peut en affaiblir la vivacité. Je
» fais pour lui ce que tant d'autres
» entreprennent pour leur ambition
» & leur cupidité; je ne vais point le
» chercher au-delà de ma ſphere; je
» le trouve dans le ſein des beaux-
» arts & de l'amitié; je m'amuſe du
» ridicule, je ris de la ſottiſe. Vous
» voyez que ma gaieté a un fond qui
» ne s'épuiſe jamais : les malheurs de
» mes ſemblables ſervent à me con-
» ſoler des miens, qui ne tiennent pas
» long-temps contre la légéreté natu-
» relle de mon caractere; ſi cette lé-
» géreté accable quelquefois mes amis,

» mon bon cœur les raſſure ; j'aime
» que la joie ſoit répandue autour de
» moi. Loin de m'aſſliger de la félicité
» d'autrui, j'y trouve des alimens qui
» entretiennent la mienne; j'écarte tout
» ſouvenir importun, & cette raiſon
» prépondérante me fait oublier Emi-
» lie ; ſon triomphe ſeroit complet,
» ſi après avoir cauſé mes diſgraces elle
» avoit encore le pouvoir de les pro-
» longer. Je ne me plains que de nos
» Légiſlateurs, qui, en ne nous per-
» mettant qu'une ſeule femme, lui ont
» donné un empire dont la plura-
» lité l'auroit dépouillée. La crainte
» d'être moins accueillie qu'une ri-
» vale, l'auroit entretenue dans le de-
» voir & le deſir de nous plaire ».

Alpharabius, toujours prêt à s'armer pour favoriſer la licence des penchans, ſourit aux vœux de Rapin, & entreprit de les juſtifier. — « Les
» hommes, dit-il, courbés ſous les
» préjugés, ſe ſont condamnés à l'in-

» digence, en oppoſant un frein illé-
» gitime à leurs deſirs. Reſtreindre
» l'homme à la propriété d'une ſeule
» femme, c'eſt renoncer aux libéra-
» lités de la nature ; c'eſt dédaigner
» ſes richeſſes, & condamner ſa fé-
» condité : le droit naturel & divin,
» celui des gens, concourent pour au-
» toriſer la polygamie. 1°. Le phyſi-
» que de l'homme lui permet de faire
» pluſieurs enfans en un an ; comment
» exercera-t-il cette vertu pro-
» ductive, ſi lorſqu'une fois ſa femme
» eſt enceinte, il ne peut voler dans
» les bras d'un nouvel amour? La na-
» ture ne fait rien en vain ; c'eſt donc
» rendre inutile ſon ouvrage, que de
» ſemer dans un champ couronné
» d'épis, au lieu de ſemer dans une
» terre nouvelle.

» 2°. L'exemple des Nations mon-
» tre que la polygamie n'eſt point
» contraire au droit des gens. Les
» Juifs jouirent de ce privilege juſ-

» qu'au regne de Théodofe, d'Hono-
» rius & d'Arcadius. Leurs Rabins, à
» l'exemple de Solon, réduifirent en
» taxe le devoir conjugal, & fixerent
» le nombre de nuits qu'un mari étoit
» obligé en confcience d'admettre une
» époufe dans fon lit, tant de nuits
» pour un Muletier, tant pour un Né-
» gociant, tant pour un Homme de
» Robe ; la taxe d'un Courtifan ou
» d'Homme de Lettres étoit la moins
» forte. Les premiers Romains n'ufe-
» rent point de la polygamie : c'étoit
» un affemblage de Brigands, qui furent
» obligés d'enlever celles de leurs voi-
» fins ; ç'eût été un attentat public
» d'en prendre plufieurs, puifqu'il n'y
» en avoit pas une pour chaque Ci-
» toyen : mais lorfque ce Peuple
» fut devenu Roi des Nations, il re-
» vendiqua l'empire que la nature a
» donné à l'homme fur la femme en
» s'en appropriant plufieurs. Les Ju-
» rifconfultes les plus accrédités nous

» apprennent que cette coutume y
» étoit autorisée par la Loi, long-
» temps avant Jules-César. Chaque
» Romain crut satisfaire au devoir de
» Citoyen, en se chargeant de plusieurs
» femmes pour réparer les pertes de
» la guerre. Ce fut par le même motif
» que Valentinien publia un Edit pour
» permettre à tous les sujets de l'Em-
» pire d'en épouser deux; & il for-
» tifia cette Loi indulgente par son
» exemple. Charlemagne, plusieurs
» Rois de la premiere race, & dans
» des temps moins reculés un Land-
» grave de Hesse-Cassel, jouirent de
» cette prérogative.

» 3°. Rapprochons-nous du ber-
» ceau du monde, ajoute le cyni-
» que Docteur; écoutons le Légis-
» lateur suprême, qui dit à l'homme
» sorti de ses mains, Croissez, mul-
» tipliez: or, ce précepte ne peut
» être parfaitement accompli, si vous
» restreignez l'homme à la possession

» d'une

» d'une ſeule femme. Je conviens qu'il » ne créa qu'une ſeule femme ; mais » auſſi il ne défendit point à Adam » & à ſa poſtérité d'en prendre plu- » ſieurs. Toutes les eſpeces d'animaux » ne furent-elles pas créées pas paires ? » Malgré cette création unique ne » les voit-on pas guidées par leur inſ- » tinct naturel, s'abandonner indiſ- » tinctement & ſans choix à tous » leurs appétits ? Lamech ne fut point » traité en criminel pour avoir donné » l'exemple d'épouſer pluſieurs fem- » mes. Abraham, Jacob, David & » pluſieurs autres Patriarches n'ont » point dérogé au titre de favoris de » Dieu, en faiſant entrer dans leur » lit pluſieurs concubines. Ce privi- » lege accordé à l'homme eſt refuſé » à la femme, par la nature, le droit » des gens & les loix civiles. Celle qui » partage ſes plaiſirs, en devient moins » féconde ; ainſi elle enfreint le pré- » cepte de croître & de multiplier. La

» monogamie leur eſt encore interdite par l'exemple & les loix de toutes les Nations ; & quand les Dames Romaines ſolliciterent une loi qui les autoriſât à prendre pluſieurs maris, elles exciterent un ſcandale qui alarma la pudeur ».

« Sophiſte licencieux, lui dis-je, » votre ton impoſant, le faſte de votre érudition ne peut éblouir que des eſprits foibles & des cœurs corrompus. Je ne ſuis point Docteur, & je me ſens aſſez fort pour vous réfuter. Dieu, en ne créant qu'un mâle & une femelle, a voulu nous apprendre qu'un homme ne doit avoir qu'une femme, comme une femme ne doit avoir qu'un homme. » Cette création unique eſt un anathême prononcé, dès la naiſſance du monde, contre ces ſerrails où le Muſulman brutalement dévôt s'enivre d'avance des plaiſirs qui l'attendent avec les Houris promiſes

» par ſon impudique Prophete. La
» raiſon naturelle condamne & flétrit
» ces hommes qui, moins époux que
» tyrans, vivent environnés de fem-
» mes languiſſantes & conſumées par
» de ſtériles & brûlans deſirs.

» Je conviens que s'il naiſſoit beau-
» coup plus de femelles que de mâles,
» il feroit injuſte de preſcrire la po-
» lygamie; les deux ſexes ont reçu
» la vie comme un dépôt qu'ils doi-
» vent rendre à d'autres. Ce feroit
» donc mettre beaucoup de femmes
» dans l'impuiſſance de remplir les
» vues de la nature, que de leur in-
» terdire le partage d'un époux. N'eſt-
» il pas conſolant de vivre dans la
» médiocrité, quand on ne peut
» jouir de l'abondance ? Pourquoi les
» abandonner aux ravages de ces va-
» peurs qui, troublant la raiſon, ne
» reſpectent ni la pudeur ni les bien-
» ſéances, & qui ſouvent cauſent la
» mort de celles qui éprouvent le be-

» ſoin de donner la vie? Pourquoi
» rendre ſtérile l'arbre deſtiné à pro-
» duire des fruits?

» Un calcul de probabilité nous
» apprend qu'il naît à-peu-près autant
» de mâles que de femelles. C'eſt donc
» un attentat contre la ſociété, que
» de s'approprier pluſieurs femmes.
» Quiconque s'arroge ce privilege in-
» ſolent, eſt un uſurpateur qui ravit
» à ſes ſemblables la portion d'où dé-
» pend leur bonheur; c'eſt un avare
» qui enfouit les tréſors dont il ne
» peut uſer.

» Il faut encore convenir, mon
» cher Rapin, que le phyſique de
» l'homme lui interdit la polygamie.
» La femme la plus débile a des reſ-
» ſources ſuffiſantes pour calmer l'i-
» vreſſe brutale du plus forcené.
» L'homme, dans le premier moment
» de ſa naiſſance, eſt le plus diſgracié
» des animaux; ſa ſenſibilité naturelle
» eſt pour la douleur; il eſt dans l'im-

» puiſſance de ſe procurer d'agréables
» ſenſations ; ſa nudité l'expoſe aux
» injures de l'air ; il ne peut ſe ſoutenir
» & ſe mouvoir : il ne manifeſte ſa
» premiere exiſtence que par des gé-
» miſſemens, préſages triſtes & cer-
» tains des malheurs plus grands qui
» l'attendent. La nature économe &
» pareſſeuſe emploie pluſieurs années
» à développer ſes organes, & cette
» lenteur prolonge ſon enfance. La
» foibleſſe & les beſoins de l'homme
» naiſſant exigent les ſoins d'une
» mere qui elle-même, dans le cours
» de ſes fonctions maternelles, a be-
» ſoin du ſecours d'autrui, ſecours
» qu'elle ne doit exiger que de celui
» qui, ayant partagé ſes plaiſirs,
» eſt obligé de partager ſes peines.
» Leurs devoirs ſont communs, &
» leur tendreſſe doit être égale : mais
» cette égalité d'affection ne pourra
» ſe trouver dans une famille dont les
» rejettons ne ſeront pas ſortis de la

» même tige. Des jalousies exciteront » des guerres domestiques : l'enfant » de la femme favorite aura des privileges qui le rendront l'ennemi des » autres ; chaque mere deviendra la » marâtre de ceux qui ne sont pas » sortis de son sein. La femme la plus » laborieuse contribuera le plus à » l'augmentation de la masse com- » mune, sans que ses enfans soient les » plus favorisés dans le partage, parce » qu'elle n'est pas toujours la plus » chérie.

» Le poulain, plus privilégié que » l'enfant, bondit aussi-tôt qu'il est » né. Le poulet, à peine sorti de la » coque, se nourrit de grains. La » biche, la chevre, la brebis, la » jument paissent en allaitant leurs » petits ; ainsi il n'est pas contre » l'ordre naturel de certains animaux » de se livrer indistinctement à tous » leurs appétits, & de varier leurs » plaisirs : mais l'homme, placé dans

» l'ordre ſocial, a d'autres devoirs à
» remplir.

» La polygamie n'eût point en-
» traîné de déſordres, ſi la terre,
» reſtée déſerte & ſurchargée de ri-
» cheſſes, eût toujours offert le né-
» ceſſaire & le ſuperflu : mais depuis
» que chaque champ a un poſſeſſeur
» privilégié, depuis que la jouiſſance
» du ſuperflu eſt devenue le ſceau de
» la grandeur, il faut que tout conſ-
» pire dans la même famille à ſe pré-
» cautionner contre des beſoins com-
» muns ; & cette harmonie ne peut
» régner parmi des enfans ſortis de
» différentes ſouches. La jalouſie ex-
» cite plus de déſordres & de haines
» dans un ſerrail, que l'indifférence
» ne produit de maux dans une fa-
» mille gouvernée par l'époux &
» l'épouſe. Le ſage Socrate eut deux
» femmes, Xantippe & Myrto, dont
» les caprices exercerent ſa patience :
» le Poëte Euripide fut aſſocié à deux

» Furies qui ſemerent l'amertume ſur
» ſes jours. Ces exemples n'autoriſent
» point la polygamie. Ce double lien
» fut moins l'effet de leur inconti-
» nence que de leur ſoumiſſion à la
» loi. Athenes, épuiſée de Citoyens
» par la peſte & la guerre, crut ré-
» parer ſes pertes en accordant deux
» femmes à chaque Citoyen : mais ce
» moyen, loin de favoriſer la fécon-
» dité, rendit les époux plus malheu-
» reux; & la loi fut révoquée ».

Rapin, trop judicieux pour ne pas convenir de la ſolidité de ces raiſons, ſoutint qu'au moins on auroit dû permettre le divorce comme un frein qui auroit contenu les femmes & ſoutenu leur foibleſſe. « Vous avez tort, lui
» dis-je, de penſer que ce moyen eût
» été une digue contre le déborde-
» ment du vice. La loi qui proſcrit
» la polygamie a été bien ſage d'uſer
» de la même ſévérité contre le di-
» vorce. Si le mariage n'étoit point
» un

» un lien indiſſoluble, la deſtinée des » enfans ſeroit cruelle; ces triſtes vic- » times de l'incontinence des auteurs » de leurs jours ſe verroient aban- » données aux fureurs d'une marâtre » qui diſtilleroit ſon fiel ſur les fruits » d'un amour qu'un autre auroit al- » lumé : le nom, le tendre nom de » mere ſeroit proſtitué à une furie » incapable de ſourire aux careſſes » qu'elle ſauroit ne pas mériter; la » tendreſſe filiale ſeroit moins vive & » moins reſpectueuſe : de quel œil des » enfans délaiſſés verroient-ils un pere » qui les auroit ſouſtraits au joug » d'une étrangere impitoyable ?

» Le divorce produit peu d'abus » chez l'homme ſauvage, qui ne s'oc- » cupe que des moyens d'exiſter, & » qui n'a d'autre plaiſir que celui de » ſe reproduire : mais chez l'homme » ſocial il entraîneroit trop de ravages, » s'il n'étoit réprimé par la loi. Elle

» prescrit l'indissolubilité du lien con-
» jugal comme un moyen assuré de
» diriger nos affections, & de les fixer
» sur un chaste objet : les femmes,
» enhardies par l'espoir de voler dans
» les bras d'un nouvel Amour, trou-
» veroient un attrait de plus dans
» l'oubli de la pudeur. La durée éter-
» nelle de leurs chaînes les rend cir-
» conspectes, & les précautionne
» contre des chûtes. La nécessité d'es-
» suyer des défauts les rend suppor-
» tables; & quand on a perdu l'espoir
» de sortir de sa prison, on ne doit
» songer qu'à l'embellir.

» Le goût de propriété nous rend
» cher tout ce que nous possédons,
» au lieu que nous n'avons qu'un
» foible attachement pour tout ce
» qui n'est que précaire. La jouissance
» d'un bien qu'on ne peut nous ravir
» est moins vive, mais elle inspire un
» desir plus pur. La femme qu'on peut
» répudier est un vil bétail qu'on vend

» & qu'on achete à ſon gré ; celle
» qu'un lien indiſſoluble nous attache
» devient une portion de nous-mê-
» mes : ſa deſtinée nous eſt commu-
» ne ; elle partage nos biens & nos
» maux, notre gloire & nos humi-
» liations : c'eſt la même argile dont
» nous avons été formés, & notre
» ame s'agrandit par cette union ».

« Ma foi ! reprit Rapin, puiſqu'il
» n'y a point de ſecours à attendre
» de la loi, c'eſt aux maris à cher-
» cher un adouciſſement à leurs maux :
» pour moi, j'ai cru qu'il ne falloit pas
» moins de trois mille lieues pour
» m'aſſurer de ne revoir jamais ma
» femme ; ſi j'avois eu le choix d'une
» habitation encore plus éloignée que
» Ceylan, elle auroit eu la préféren-
» ce. Dégagé déſormais des liens for-
» gés par l'opinion, je vais commen-
» cer à vivre pour moi-même ; &
» c'eſt de cet inſtant que je date mon
» exiſtence : je ne veux conſerver de

» l'ancien temps que le ſouvenir de » mes amis & de quelques jours agréa- » bles dérobés à la contrainte & à » l'importunité. Loin des préjugés » que l'ignorance a fait naître, des » modes que la petiteſſe & la frivo- » lité ont réduites en principes, du » vain cérémonial qui maſque les » faux amis & gêne les véritables ; je » laiſſe à mes parens un puiſſant motif » de conſolation, la jouiſſance de » mes biens à Emilie, la liberté de » vivre dans le crime. Je ſerai plus » près qu'eux du parfait bonheur ; & » jetté dans la foule des extravagan- » ces réfléchies qui caractériſent les » hommes, je n'aurai plus à rougir » que des miennes ».

« Mon cher Rapin, lui dis-je, vous » avez l'heureux talent de vous ſé- » duire : qui peut vous aſſurer que dans » la partie du monde où vous allez » vous fixer, vous trouverez les avan- » tages que vous vous promettez ? En

» changeant de pays, on ne fait que
» changer d'eſclavage. On trouve en
» Aſie ce que l'on fuit en Europe,
» des maux inſéparables de notre être,
» dont la rigueur ne peut être adou-
» cie que par nos parens & nos
» amis ».

« Ma philoſophie, reprend Rapin;
» eſt de ne rien prévoir : à quoi bon
» entaſſer les combinaiſons ſur l'ave-
» nir, quand on ne peut diſpoſer des
» événemens ? Les hommes à projets
» reſſemblent à Gonneville, qui fit
» les plus belles diſpoſitions pour un
» voyage des Indes, & qui fut dé-
» barquer aux terres Auſtrales, dont
» il ne ſoupçonnoit pas même l'exiſ-
» tence. Je cherche à tirer parti du
» préſent. La prévoyance émouſſe
» nos goûts, affoiblit la jouiſſance
» des plaiſirs, toujours inférieure à
» l'idée qu'on s'en eſt faite : en proie
» à des maux réels, faut-il encore
» ſouffrir ceux que notre imagination

» enfante » ? — « Il ne faut rien ou-
» trer, lui dis-je ; on s'abuſe en vou-
» lant tout prévoir ; on manque de
» tout pour n'avoir rien prévu. L'a-
» venir eſt un de ces jeux du haſard
» où l'on doit toujours parier pour
» celui qui s'aidera des exemples du
» paſſé, de ſes propres réflexions &
» des conſeils d'un ami ». — « Qu'eſt
» devenu Macé, s'écria le petit Nor-
» mand, l'honneur de l'eſpece humai-
» ne ? ce galant homme m'apprit qu'un
» véritable ami eſt auſſi néceſſaire
» que difficile à trouver. Je prends
» plaiſir quelquefois à imaginer que
» j'en puis faire en Aſie d'auſſi eſſen-
» tiels qu'il l'étoit pour moi en Eu-
» rope. Ah ! mon ami Macé » !

« On peut encore mieux s'en paſ-
» ſer », dit bruſquement Alpharabius, qui juſqu'alors avoit paru abſorbé dans la méditation. Il nous développa ſes idées ſur l'amitié d'un ton impoſant & dogmatique, qui annonçoit

combien il étoit convaincu de sa supériorité & de notre petitesse. « L'a-
» mitié, nous dit-il, est un goût
» exclusif, une vertu stérile que je
» déclare préjudiciable à l'intérêt gé-
» néral. Les caracteres de Nisus, d'Eu-
» riale, d'Achates & de Pyrithoüs,
» ne sont pas plus dans la Nature
» que le Minotaure ou la Syrene. Où
» trouve-t-on des hommes assez unis
» d'intérêts pour ne former que les
» mêmes desirs & les mêmes projets,
» pour ne voir & ne sentir que de
» la même maniere, pour confondre
» leur esprit & leur cœur ? Supposons
» qu'il s'en trouve deux dans toute
» la race humaine ; ce seront des êtres
» isolés, uniquement occupés d'eux,
» enfermés dans la sphere étroite de
» leur intérêt commun, & très-insen-
» sibles à celui des autres. Que d'ob-
» jets dégoûtans, que de motifs de
» soupçons & de craintes s'opposent
» à ce penchant si noble en apparence,

» & ſi dangereux dans ſes effets! Tout
» bien peſé, je ſuis de l'avis d'Hyp-
» pias, qui mettoit le ſouverain bien
» à ſe paſſer d'autrui. Quel eſt d'ail-
» leurs le principe de l'amitié? un
» ſecret amour-propre qui nous fait
» chérir dans autrui les qualités qui
» ſe trouvent en nous : il ſemble que
» nous multiplions notre être ; &
» nous faiſons remarquer avec com-
» plaiſance dans notre ami un mérite
» que nous partageons ».

« Il faut, répondis-je au Docteur,
» pour juger les vrais amis & pour
» le devenir ſoi-même, avoir un
» cœur droit & ſenſible. L'homme né
» avec ce penchant ne voit point
» avec indifférence les maux de ſes
» ſemblables : il ſortiroit de ſon ca-
» ractere; il détruiroit le principe de
» ſon bonheur. Des rapports ſecrets,
» l'uniformité des goûts, l'analogie
» des caracteres exercent ſur nos ames
» une puiſſance attractive, plus facile

» à démontrer que celle de Saturne
» & de Jupiter sur leurs satellites. C'est,
» Docteur, à ce ressort de la Nature
» plus ou moins développé, que nous
» devons les premiers fondemens des
» sociétés & la sûreté du commerce
» social : c'est pour ceux qui n'en
» ont jamais senti l'impulsion, qu'on
» a fait des loix civiles, frein hon-
» teux qui décele notre perversité &
» un reste de justice.

» L'amitié est une vertu active qui
» n'est point, comme l'amour, absor-
» bée par son objet ; elle réfléchit
» avec force sur tout ce qui l'envi-
» ronne ; elle prépare les cœurs à
» s'intéresser aux malheurs d'autrui :
» nous lui devons ces actes sublimes
» qui font tant d'honneur à l'huma-
» nité. J'apperçois dans la tendre &
» vertueuse amitié de Henri IV pour
» Sully, tout le bien qu'il fit à la
» France. Elle adoucit nos maux ;
» elle répare nos pertes ; elle embellit

» nos plaiſirs ; elle jouit des biens
» qu'elle répand ; elle donne ſans s'ap-
» pauvrir. Epicure lui donnoit la pré-
» férence ſur les autres vertus : elle
» ne fut pas moins reſpectée des au-
» tres Sages ; & ce fut chez les Grecs,
» ainſi que parmi nous, un devoir
» religieux, dont l'excellence, mieux
» appréciée, compoſoit de tous les
» hommes une ſeule famille. O vertu
» ſacrée ! je ne m'armerai point con-
» tre tes ennemis ! Je les plains ; ils
» ſont aſſez punis de tes douceurs ;
» ils ſouffrent plus de leurs maux ; ils
» jouiſſent moins de leurs plaiſirs par
» l'impuiſſance de les communiquer :
» toujours reſſerrés en eux-mêmes, ils
» n'oſent confier des ſecrets dont le
» poids les accable ; iſolés ſur la terre,
» ils ne fixent leur affection ſur aucun
» objet.

» Ces deux hommes, Docteur, que
» vous ſuppoſez abſorbés par leur in-
» térêt commun, & pleins d'indiffé-

» rence pour autrui, ne ſont que deux
» miſanthropes, qui, réunis par le rap-
» port de leurs baſſes inclinations &
» le mépris général, ſe communi-
» quent les triſtes penſées de leur ame
» ſombre & chagrine : c'eſt un poiſon
» lent qui les conſume, & qu'ils exha-
» lent au dehors plutôt par une eſ-
» pece de beſoin que par l'effet d'un
» ſentiment généreux ou d'une con-
» fiance méritée ».

Alpharabius trouvoit ma réfutation un peu trop longue, & Rapin la trouvoit intéreſſante. Moins ſenſible à la mauvaiſe humeur de l'un qu'aux ſuffrages de l'autre, je l'étendis ; & j'ajoutai : « Quand on perd de vue l'in-
» térêt général, quelle en peut être la
» cauſe ? une indifférence naturelle,
» un trop grand attachement à ſoi-
» même, ou le mépris de l'eſpece
» humaine. Avec un tel caractere,
» peut-on eſpérer des partiſans ? Je
» ſais qu'il eſt des parjures, des

» infideles ; mais j'aime mieux m'ex-
» poser au danger de faire un mau-
» vais choix, que de renoncer à
» l'avantage d'être né sensible. Est-ce
» un si grand malheur d'être la dupe
» de ses vertus ? on l'est tous les jours
» de ses vices. Hyppias est sans doute
» très-respectable, comme Grec &
» comme ancien ; son autorité, jointe
» au suffrage d'un Alpharabius, ba-
» lance les raisons les plus fortes : mais
» quand il avance que le souverain
» bien consiste à n'avoir besoin de
» personne, il auroit dû au préalable
» délivrer l'espece humaine de ses be-
» soins, de ses infirmités & de ses
» foiblesses, qu'elle ne peut soulager
» que par les secours mutuels de cha-
» que individu. Si la Philosophie est
» l'art d'envisager les choses dans
» l'ordre naturel, on ne doit jamais
» confondre l'amitié avec des dé-
» monstrations affectueuses, avec ces
» phrases parasites qui ne sont que de

» vains ſons, & ſupprimer ſes avanta-
» ges pour exagérer ſes abus ».

Alpharabius, les yeux enflammés de colere de ce qu'un jeune homme eût oſé penſer autrement que lui, me fit des reproches amers de rebattre les maximes ſurannées des vieux Moraliſtes de Rome & de la Grece. « Je crois
» entendre, repliqua-t-il, Plutarque
» & Séneque inſtruiſant peſamment
» le genre humain ». — « Quoi! je
» ſerois aſſez heureux, m'écriai-je,
» pour avoir quelque choſe de com-
» mun avec ces hommes reſpectables!
» Avec des guides auſſi éclairés &
» fideles, on ne doit pas craindre de
» s'égarer. Pour vous, Docteur, qui
» aimez à prendre l'eſſor, & qui dé-
» daignez marcher dans une route
» battue, faites éprouver à la Morale
» une révolution douce & commode;
» introduiſez ſur la ſcene quelque
» brillant perſonnage qui faſſe diver-
» ſion par la ſingularité de ſes traits,

» & nous délaſſe de la triſte mono-
» tonie de ces bons Gaulois qui pra-
» tiquoient la vertu ſans l'analyſer.
» Quelques petits eſprits, il eſt vrai,
» aſſurent que le goût du paradoxe
» fait tous les jours de mauvais rai-
» ſonneurs; mais leur autorité, miſe
» en calcul, n'ajoute rien à la maſſe
» totale ».

Alpharabius ſentit & repouſſa vivement l'ironie; & après un débordement de ſa bile ſur les Philoſophes anciens & modernes, il finit par nous proteſter qu'il étoit l'ami des hommes. C'étoit nous démontrer combien l'amitié étoit dangereuſe.

*Fin de la premiere Partie.*

# TABLE
## DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

# LES
# PHILOSOPHES
# AVENTURIERS.

# LES PHILOSOPHES AVENTURIERS,

Par M. T***.

SECONDE PARTIE.

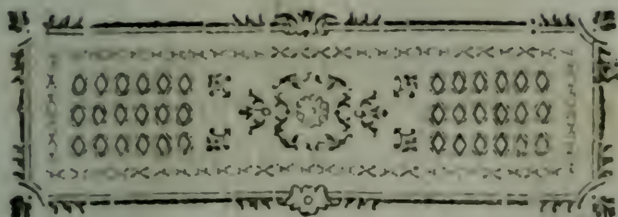


A AMSTERDAM;

*Et se trouve à* PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre.

M. DCC. LXXX.



# LES PHILOSOPHES AVENTURIERS.



## CHAPITRE PREMIER.

*Paſſage de la Ligne. Confidence d'Alpharabius.*

C'ÉTOIT ainſi qu'à l'aide d'un vent médiocre & de quelques diſſertations, nous franchiſſions le cercle équinoxial, & que nous approchions des côtes orientales du Bréſil, pour tirer des vents d'Oueſt tout le parti poſſible : leur retour eſt aſſez régulier, leur direction aſſez conſtante ; mais un

retardement imprévu pouvoit nous désoler. Nos craintes & nos espérances étoient assujetties à un petit mouvement de l'air. Quand on est sur mer, on dépend du caprice des vents ; & sur terre, on est assujetti aux caprices des hommes : qu'est-ce qui vaut le mieux ? Placés entre le nouveau Monde & l'ancien, également éloignés de l'Europe & du Cap de Bonne-Espérance, nous jouissions rapidement des saisons & de la variété des climats. L'hiver commençoit sa course au moment que nous avions commencé la nôtre : nous avions trouvé le printemps au Cap de Finistere, l'été vers les Canaries, l'automne au-delà de l'Equateur, & l'hiver nous attendoit au Cap de Bonne-Espérance. Semblables aux Habitans de Mercure, nous allions éprouver en trois mois toutes les révolutions de l'année.

Le soleil est maintenant entre moi & ma Patrie, dit Rapin : une forte

barriere me ſépare d'une épouſe volage & parjure ; je ne dois regretter que Macé, mon cher Macé ; je vais trouver la franchiſe & l'indépendance, germe du bonheur. Voici ſur quoi j'appuie mes eſpérances. Les maximes Européennes n'ont point encore infecté les extrémités de l'Aſie, où l'homme eſt reſté plus près de ſa condition naturelle, & conſéquemment il a moins de beſoins & de deſirs ; il eſt auſſi plus libre & plus gai, moins tourmenté par l'intempérance de tout prévoir & par la malignité de nuire. Les Chingulais doivent être bons & ſimples, & je m'accorderai fort bien avec eux. J'entends dire tous les jours : Les hommes ſont par-tout les mêmes, ils ſe reſſemblent par les paſſions : mais ces paſſions ne ſont-elles pas altérées, modifiées par différentes inſtitutions humaines ? L'opération du bien & du mal eſt-elle la même dans tous les Pays? La félicité d'un Habi-

tant de la Californie ne ſera jamais enviée d'un Européen. L'empire de la nature eſt borné, celui de la coutume eſt illimité; il affoiblit ſans ceſſe celui de la nature. De-là cette variété de nuances qui font méconnoître les couleurs primitives; de-là ces uſages qui paroiſſent ſi beaux chez un Peuple, & ſi indécens chez un autre.

L'Allemand eſt fier de l'antiquité de ſa race; un Tartare ne veut ſavoir que la généalogie de ſes chevaux, & peut-être a-t-il raiſon; ils ſont moins ſujets à dégénérer. Les Habitans de Mélinde ſont adroits & gauchers: ils ont en cela ſuivi la route indiquée par la nature; ce n'eſt pas ſans peine qu'on enſeigne à nos enfans l'art de la contrarier. L'anatomie démontre que le côté gauche de l'homme eſt le mieux conſtitué. La ſupériorité reconnue dans cette partie de nos organes lui ſuppoſe une impreſſion plus vive & plus diſtincte; mais il n'eſt pas moins ex-

travagant à Mélinde qu'à Paris d'accorder à l'un de ſes bras le privilege excluſif d'être utile. Les Malabares regardent comme une indécence de toucher du bout des levres le vaſe dans lequel on boit. C'eſt ſur ces ineptes minuties que les Voyageurs jugent les Nations, & que des Pédans aſſignent des ridicules.

J'aimerois à voyager avec un de ces Cenſeurs dans le Royaume de Mina. Après avoir examiné les édifices, les jeux, le culte, les amuſemens, il fixeroit ſon attention ſur le Monarque, portant des plaques d'or aux bras & aux jambes, une peſante chaîne à ſon col, & des grelots à ſa barbe, qui annonçant ſa préſence, préparent la multitude à recevoir avec reſpect ſon impoſante Majeſté. Je parcourrois les différentes Cours des noirs Souverains d'Afrique; je n'oublierois pas celle du Monotopa, mais je n'y ferois pas un long ſéjour. Il y a toujours

à ſa ſuite cinq cents bouffons, & je hais prodigieuſement les mauvaiſes plaiſanteries, ſur-tout depuis l'aventure de mon Emilie. Sa garde ordinaire, compoſée de deux cents chiens, eſt fort incivile & peu décente pour un Empereur. L'eſpece humaine lui paroît aſſez avilie pour n'oſer lui confier le ſoin de ſa perſonne.

Mon Compagnon ſans doute ſeroit ſcandaliſé d'un tel ſpectacle : les yeux de ſes ſemblables ont plus de part que leur eſprit aux arrêts qu'ils prononcent. Il ne traiteroit pas mieux les Habitans du Pégu, qui nourriſſent des Crocodiles pour leur défenſe, & le grand Mataram qui ſe fait garder par un ſexe naturellement foible & timide. Les modes & les coutumes locales ſont fondées ſur des raiſons que le Voyageur ne peut approfondir, & qu'il a tort d'apprécier. Les uſages qui n'ont d'influence ni ſur le bien ni ſur le mal, ſont égaux. Les crocodiles

du Pégu ſont auſſi bien imaginés que les oies du Capitole. En France on vous aborde avec un pied tendu, le corps doucement incliné, & les bras tombans négligemment en avant. L'Europe imitatrice a emprunté ces graces gênantes & proſcrites par la nature. Un Aſiatique abrégeant l'acceſſoire, met ſimplement ſon pied hors de ſa chauſſure. Cette civilité ou cette impertinence, comme on voudra l'appeller, exprime la même idée avec des ſignes différens. Pourquoi prodiguer les éloges ou diſtiller des mépris ſur de cérémonieuſes bagatelles, qui rendent les hommes ſi ſots & leurs aſſemblées ſi triſtes ?

Un bel-Eſprit a joliment dit que les Japonois ſont nos antipodes moraux, parce que les femmes vont chez eux la tête nue, parce que chez eux le noir eſt une couleur gaie, & le blanc une couleur triſte : mais moi qui ne ſuis pas bel-Eſprit, je n'apper-

çois aucune contradiction morale entre le noir & le blanc, entre une tête rasée & une autre bien garnie, entre un vêtement ample & commode & un habit qui semble mettre le corps à la gêne. Vous plaisantez agréablement sur les chiens qui gardent le Palais Impérial; mais souvenez-vous que les Malouins n'ont eu cependant long-temps que des dogues pour veiller au fort de leur Ville. N'avez-vous jamais réfléchi qu'en Europe des Rois, idoles de leurs Sujets, se font garder par des Etrangers mercenaires ? Mon stupide observateur, scandalisé de ne trouver rien de parfaitement semblable à lui, seroit un de ceux dont Montaigne dit qu'ils regardent comme foux ceux qui ne sont pas foux de leur folie. Puisque les caracteres & les mœurs ne sont rien pour lui, je vais le promener dans le Congo, où il verra sous les armes des soldats en bonnets carrés, ce qui, joint à leur

peau noire, leur donne l'air de certains Religieux Européens, faisant sur les Espagnols la conquête du Paraguai. Le Prince les passe en revue, ayant le corps à demi nud, une mitre de feuille de palmier sur la tête, & pour surcroît d'ornement une belle queue de cheval flottant avec grace sur ses épaules. Cette queue de cheval est au Congo une marque de grandeur, comme elle est chez les Turcs un signe de guerre. Toutes ces singularités ne frappent point un homme accoutumé à ne mesurer que des surfaces, à ne former ses idées que sur des rapports artificiels. Un personnage de cette importance n'est pourtant qu'un sot voyageant; & tout sot doit être sédentaire, comme tout fou doit être renfermé.

Votre derniere proposition me paroît juste, dis-je à Rapin: mais la sottise aime à se montrer & à se répandre au loin; elle cesseroit d'être ce qu'elle est, si elle savoit s'apprécier. Ce qui me

ſurprend, reprit Rapin, c'eſt le biſarre entêtement de nos François pour leurs modes. Le Voyageur qui peignit leurs uſages il y a dix ans, ſeroit obligé d'emprunter des couleurs nouvelles pour les faire connoître aujourd'hui. Les autres Nations plus conſtantes, en adoptant une mode, n'ont fait en cent ans qu'une ſottiſe; mes compatriotes en font cent par année. Les Negres du Congo ont pris leur ajuſtement des Miſſionnaires qui allerent au commencement du dix-ſeptieme ſiecle leur prêcher la Religion, & c'eſt peut-être tout ce qu'ils en ont conſervé. On aſſure pourtant que le Roi d'aujourd'hui eſt Idolâtre & Chrétien. Craint-il quelque choſe des Européens, il ſe fait Catholique? Craint-il une révolte, il ſe fait Idolâtre huit jours après. C'étoit ainſi que les Empereurs Grecs promettoient de ſe réunir à l'Egliſe Latine, quand les Turcs étoient aux portes de Conſtantinople. La peur

eſt très-perſuaſive : l'amour de ſoi préſide à toutes les délibérations. La pluralité des femmes eſt encore un grand obſtacle aux conquêtes du Chriſtianiſme dans l'Orient. L'Empereur fait pour ſes plaiſirs ce que le Peuple fait pour ſes intérêts. C'eſt une choſe étrange de voir ces pauvres gens ſe donner à tous les diables pour avoir la liberté d'avoir pluſieurs femmes, & moi je m'y ſerois donné pour en avoir pris une ; ils ont grand tort de ſe damner pour jouir d'un pareil privilege.

Alpharabius retiré en lui-même pendant cet entretien, ſembloit méditer quelque ſujet important ; les muſcles de ſon viſage étoient dans une agitation violente : tantôt il ſourioit à quelques traits hardis ; tantôt ſes levres, par un mouvement involontaire, laiſſoient échapper des mots ſans liaiſon, & préparoient au dénouement de la ſcene ; quelquefois

immobile, l'œil fixe & le front ridé; il paroissoit enfoncé dans les plus graves réflexions; ses regards, fiers & dédaigneux par intervalles, annonçoient qu'il vouloit être consulté & ne pas être confondu parmi la foule. Ennuyé d'attendre des différences qu'on ne soupçonnoit pas lui êrre dues, il punit cette omission par un débordement capable d'ébranler toutes les loix & toutes les institutions humaines. Jamais l'erreur n'eut un Apologiste plus véhément. Une érudition compliquée, un mêlange du sacré & du profane formoient un assortiment bisarre qui rendoit problématique sa condition dans l'Empire des Sciences. Il étoit si impétueux dans la dispute, qu'il étoit en avance de cinq ou six propositions, avant que le petit Normand, malgré sa vivacité naturelle, eût pu répondre à la premiere. Enfin il entra en matiere.

Je considere, dit-il, les hommes

ſous deux aſpects différens; je commence par l'homme de la nature; indépendant, parce qu'il ne donne & n'exige rien, parce que ſes beſoins ſe trouvent en proportion avec ſes forces; ſage, parce que ſes deſirs ne vont point au-delà de ſes beſoins. J'examine l'homme dans la ſociété, renonçant à tous ſes avantages pour jouir de ceux qui ne ſont que d'opinion, accablé par une foule de beſoins qu'il ne devoit pas même connoître, eſclave ou tyran de tout ce qui l'environne, dans ſes deſirs multipliés toujours au-delà du poſſible. Tâchons de ſimplifier ce point de vue, & de déterminer par quelle gradation l'homme a paſſé du premier état au ſecond, paſſage qui n'a pu ſe faire qu'à l'aide de la force ou de la ſéduction, puiſque le ſacrifice de la liberté n'a pu être volontaire.

Le premier homme iſolé ſur la terre n'eut d'autre plaiſir que celui de ſe

reproduire, ni d'autre besoin que celui de pourvoir à sa subsistance. La nature libérale a sagement pourvu à ce besoin : elle lui offre des racines, des fruits qui n'exigent ni travail ni culture ; il se désaltere au bord d'un ruisseau ; l'épais feuillage d'un bois le garantit des ardeurs brûlantes du soleil ; un lit de mousse est toujours préparé pour le délasser, & son sommeil est aussi doux que sa vie est paisible ; heureux jusques dans ses rêves, il ne se réveille que pour chercher une nourriture aussi simple, aussi facile que celle qu'il a trouvée la veille.

C'étoit ainsi qu'il passoit ses jours dans la paix & l'innocence, lorsque d'autres hommes en troublerent la douceur, en croyant la partager. Tous nos malheurs ont tiré leur source de cette malheureuse combinaison. Les hommes étoient nés pour vivre séparés. Des idées de plaisirs, d'intérêt, de sûreté, les ont réunis & corrom-

pus ; c'eſt une vérité démontrée par la comparaiſon des mœurs des Habitans de la Campagne avec celles des Habitans des Villes.

Ce n'eſt point, repris-je, une mauvaiſe combinaiſon qui a formé les ſociétés, mais un attrait invincible auquel ſe joint une cauſe phyſique. Tous les climats ne ſont pas également favoriſés de la nature : il en eſt peu qui conviennent à l'être dépourvu de tout. Les contrées fertiles, où les dons de la terre ſe renouvellent ſans ceſſe & ſans culture, furent les ſeules habitées dans l'enfance du monde ; les uſtenſiles propres à faire fructifier un terrein pareſſeux avoient beſoin du ſecours du temps & de l'expérience.

Voici donc, interrompt le Docteur, pluſieurs individus partageant la ſubſiſtance du premier ; auſſi-tôt elle devient plus difficile. Un arbre furtivement dépouillé eſt un attentat qui révolte & bleſſe l'équité naturelle ;

c'eſt alors qu'un amour exceſſif de la propriété commence à jetter de profondes racines dans les cœurs déchirés par la crainte & la défiance. L'intérêt devient le moteur & l'agent de tous les crimes.

L'eſpece ſe multiplie & ſe gêne ; elle eſt forcée de s'étendre ; on s'arme contre les bêtes féroces, qu'on ſurpaſſe en cruauté. Un arc, des flêches furent les premieres armes employées par la crainte où la néceſſité ; elles ſervirent bientôt à protéger l'injuſtice & la violence. Le foible chaſſé de ſon domaine va chercher un homme plus foible, qu'il dépouille & chaſſe à ſon tour. Telle eſt l'origine des conquêtes. On s'égorgeoit pour un champ comme on fait égorger aujourd'hui des milliers d'hommes pour un château, ou le vain honneur du pas.

Vous voyez, repliquai-je au Docteur, que le mal eſt bien ancien & bien invétéré, quoi qu'en diſent Platon dans

dans ſa République, l'Abbé de Saint-Pierre dans ſa Ligue Européenne, & Jean-Jacques dans ſon Contrat Social. Il faudroit qu'il n'y eût ſur la terre ni ambitieux, ni eſclaves. On peut douter des vertus du premier âge. On conçoit qu'il eſt aiſé d'être doux, quand rien ne contrarie; d'être humain, lorſqu'on n'a d'autre ennemi que ſoi-même; d'être pacifique, lorſqu'on vit ſeul : mais ces vertus deviennent illuſoires dans l'Etat ſocial. Le premier homme eut comme nous ſes paſſions, qui ſemblables aux matieres ſulfureuſes n'attendoient qu'un premier choc pour ſe développer.

Tous les abus dont on remarque les progreſſions, me répond Alpharabius, ne peuvent être regardés comme un vice originaire; l'art de ſubſiſter devenant chaque jour plus difficile, le fort obligea le foible à travailler pour lui. Où fuira ce dernier pour ne point ceſſer d'être libre? Par-

tout il rencontrera des hommes auſſi injuſtes, auſſi cruels que le premier; par-tout les fruits de la terre ſont refuſés avec dureté ou défendus avec courage : il revient triſte & confus au lieu de ſa naiſſance; il conſent à travailler pour ſon oppreſſeur, premier fondement de la ſervitude, encore éloignée de ce qu'elle eſt aujourd'hui; elle n'étoit point étayée de la ſanction publique, le dernier excès de foibleſſe & de lâcheté. Je vois les hommes qui s'aſſemblent pour ſe donner un Maître. Eh ! qui leur a dit que ce Maître ceſſera d'être homme, c'eſt-à-dire, auſſi méchant qu'eux, & qu'il n'abuſera point d'une puiſſance illimitée, tandis qu'ils abuſent eux-mêmes d'une puiſſance qu'ils tiennent de la nature ?

C'eſt, repris-je, le peu d'empire que nous avons ſur nos propres mouvemens, c'eſt le deſpotiſme de chaque particulier, l'amour de l'ordre,

& ſur-tout l'abus de la liberté, qui nous en a fait ſacrifier une partie pour conſerver l'autre portion. C'eſt cette portion abandonnée qui conſtitue le pouvoir du Souverain, dépoſitaire de la volonté générale, le défenſeur de nos poſſeſſions. Erreur groſſiere, replique le fulminant Docteur. Vous craignez la loi du plus fort : Eh ! comment appellez-vous celles que les Rois vous impoſent? Je n'aurois ſans eux que l'homme adroit & robuſte à combattre, & je me trouve maintenant pour ennemis le ſcélérat opulent, qui, pour me perdre, proſtitue ſon or & ſon crédit; le méchant en place qui ſe ſert de ſa force, le courtiſan adroit qui me prête ſes vices. Entre deux maux il faut faire un choix, & je préférerai toujours les abus qui naiſſent de la liberté à ceux qui naiſſent de la ſervitude.

Dans l'état de nature, les diſtinc-

tions attachées à la naiſſance n'avoient point égaré la raiſon. On étoit perſuadé que la nature ne faiſoit pas plus de dépenſe pour former un Sultan, que pour fabriquer un Eſclave. On ne rougiſſoit pas d'être deſcendu d'un Paſteur ou d'un Laboureur. La raiſon, plus épurée & moins aſſervie aux préjugés, aſſuroit la prééminence aux nourriciers des hommes, & l'on trouvoit plus de nobleſſe à aider la fécondité de la terre qu'à la ravager. Le ſentiment de la liberté dut s'éteindre lentement. Ce fut en ceſſant d'être maîtres d'eux-mêmes que les hommes éprouverent le faux beſoin d'être aſſervis; & comme les voluptueux ſont foibles & ſans courage, ils ſe rendirent les inſtrumens du plus adroit, pour n'être plus les victimes du plus méchant & du plus fort. C'eſt donc de la corruption du cœur qu'eſt né l'eſclavage. Les loix & l'autorité ont donc une origine honteuſe.

Les hommes, dit-on, ont appréhendé les ſuites de la liberté. Ne ſemble-t-il pas que ce ſoient des forcenés qui, dans un moment lucide, craignant de ſe déchirer, tendent les bras pour qu'on les enchaîne ? Ce ſont au contraire les forcenés, repris-je, qui briſent leurs chaînes. Le Sage ne ſe ſouleve jamais contre une autorité qui, loin d'attenter à ſon indépendance, lui en aſſure l'exercice. Il ſe trouve heureux d'avoir un tribunal qui, quoiqu'expoſé à l'erreur & à la ſéduction, eſt plus équitable que la multitude. Une femme ſe plaignit à Soliman II, que des Soldats avoient enlevé ſes meubles pendant qu'elle ſe livroit au ſommeil. « Tu dormois donc » bien profondément, lui demande le » Sultan ». — « Oui, répondit-elle ; » je ſavois que ta Hauteſſe veilloit » pour moi ». — Cette femme avoit une idée juſte des devoirs d'un Sou-

verain, & des avantages qu'on en doit attendre ».

Pauvres inſenſés ! s'écria Alpharabius, cette chimere valoit-elle le bien que vous avez perdu ? Heureux encore ſi le Prince qui regne eſt deſpote ! vous n'aurez que ſes vices à combattre. Mais ſi ſon autorité eſt limitée, vous aurez à vous défendre des attentats de tous ſes Favoris. Que je regrette ces temps où l'homme étranger à tout, uniquement occupé du ſoin de ſon être, n'influoit ni en bien ni en mal ſur le ſort de ſes voiſins ! La prudence humaine, fauſſement alarmée, a cru généraliſer ce qui n'étoit point fait pour l'être, & compoſer de tous les intérêts un intérêt public. Qu'eſt-il arrivé? l'intérêt particulier a prévalu. Comment un homme s'eſt-il accoutumé à voir ſon ſupérieur dans ſon ſemblable ? La réunion des premiers habitans de la terre,

pour combattre les animaux carnaſſiers, eſt l'image du gouvernement Républicain qui ſeul ne déroge point à la dignité de l'homme.

« Je vous réponds, Docteur, que cette égalité n'eſt pas plus dans la Nature que dans l'état de ſociété. Prenez au haſard deux hommes pour les faire vivre enſemble : obſervez exactement, & vous reſterez convaincu que l'un eſt fait pour commander à l'autre ; vous diſtinguerez dans celui-ci un corps plus agile & plus robuſte, une ame plus noble & plus élevée, un génie plus étendu, un caractere plus inſinuant : la force ou la ſéduction lui donneront, avec le temps, une ſupériorité qui ſera l'ouvrage de la Nature. Le moral, Docteur, s'oppoſe encore à cette égalité que vous voudriez établir. Peut-elle ſubſiſter dans une ſociété dont les membres ont un degré différent de beſoins & d'induſtrie, & qui tous ne peuvent vivre que du

fruit de leur travail? Le fainéant auroit droit, selon vos premiers principes, de dire à son voisin laborieux : « Travaille quand je sommeille; précede l'aurore pour tracer des sillons : je me réserve le privilege d'en recueillir les fruits ». Nul Tribunal n'auroit le droit de le tirer de sa langueur léthargique, puisque l'usage que ce Tribunal feroit du pouvoir coercitif dérogeroit au droit de pure nature qui, selon vous, n'admet ni Rois ni Magistats, & qui suppose une parfaite égalité.

Vous prétendez que le gouvernement Républicain est le plus conforme à la Nature : mais je ne vois pas qu'elle l'ait établi dans aucun lieu. Rome, Carthage, Athenes & Lacédemone dans leur origine ont été gouvernées par des Rois. Nous avons trouvé des Chefs de Caciques parmi les Sauvages : par-tout l'autorité, plus ou moins tempérée, fut le partage d'un

d'un ſeul. Si j'approche du berceau du monde, je vois le pere des humains, reſpecté de ſes enfans, nous donner l'exemple d'un Monarque : les Patriarches furent Rois dans leur famille. L'ordre n'impoſe-t-il pas la néceſſité de la ſubordination ? Qui terminera nos différends, ſi nous ne reconnoiſſons point d'arbitres ? Alpharabius, n'allez pas me croire une ame vile & ſervile ; je hais autant la tyrannie que je reſpecte l'autorité légitime : vous ne me verrez jamais ramper en eſclave chez les Grands & chez les enfans de la Fortune, ni m'élever en fanatique contre les loix de ma Patrie & les volontés de mes Maîtres : mais je prétends qu'il n'y a plus de ſociété où perſonne ne ſait obéir, où perſonne n'a le privilege de commander.

Je vois, dit Alpharabius, que vous êtes ingénieux à vous ſéduire par des comparaiſons. Je conviens avec vous que les Patriarches

étoient des eſpeces de Rois, & que la Police domeſtique eſt la premiere ſource dont l'autorité ſouveraine eſt émanée : mais pouvez-vous comparer un Patriarche qui ſourit à ſa famille, qui pourvoit à ſes beſoins, avec un Sultan ſans frein dans ſes volontés, qui envoie un cordon à ſes Viſirs, qui tranche la tête à ſon Eſclave, & qui penſe que tous les hommes ſont faits pour ſes menus plaiſirs ? Dans l'enfance du monde, l'autorité du Chef ne ſe fit ſentir que pour protéger ; cette autorité devoit être très-limitée : dans une ſociété dont les membres avoient une même origine, les peines durent être modérées. Une famille, dont le Chef étoit armé du glaive de la loi, n'en frappoit qu'à regret des enfans coupables ; la Nature réprimoit la ſévérité. Caïn ſouillé du ſang d'Abel, Lamech coupable de deux meurtres, n'eurent d'autres bourreaux que leurs remords. Tout a dégé-

néré : par-tout où j'ai voyagé, j'ai compté les Rois & les Magiſtrats parmi mes perſécuteurs.

Les hommes ſont des aveugles qui avoient des Souverains avant d'avoir ſongé à leur impoſer un frein contre l'abus du pouvoir. La Chine étoit ſans loix avant Cònfucius ; les Romains n'en connurent que ſous Numa. Quel ſecours peut-on en attendre ? S'il en eſt d'équitables, j'en porte le même jugement qu'Anacharſis : ce ſont des toiles d'araignées qui ne retiennent que les mouches ; les inſectes fripons & méchans paſſent à travers.

Vous reſpectez le Souverain comme le défenſeur de vos privileges, comme un Paſteur vigilant, ſans ceſſe occupé des ſoins de ſon troupeau. En vérité, ſi cet être chimérique exiſtoit, ſa deſtinée ſeroit bien à plaindre. Le métier de Roi ſeroit plus pénible que celui de ſon Cocher : il eſt plus facile de

pourvoir aux besoins des chevaux qu'à ceux des hommes.

J'ai bien une autre idée, dis-je, du glorieux emploi de Souverain. C'est un bon pere de famille, attentif à soulager ses enfans; il les aime, il en est aimé. Telle est la récompense de ses travaux; il partage avec eux la douceur des jours purs & sereins qu'il fait naître. On ne fatigue jamais à faire des heureux. Le scélérat est bien plutôt rebuté de son état que l'homme de bien. Un Bel-Esprit a dit que la femme honnête est bientôt lasse de son métier; & moi je dis que la prostituée est plutôt lasse du sien. Contribuer à la félicité du plus grand nombre, est le plus beau privilege du Trône : c'est un plaisir qui jamais n'est suivi de la satiété. Vivre sans Chef, rejetter le frein de l'obéissance, c'est renoncer à la qualité d'homme, pour se ranger dans la classe des bêtes dirigées par leur instinct.

L'animal, dites-vous, reprit le Docteur, n'eſt guidé que par un inſtinct groſſier. O reptiles orgueilleux ! quelle eſt celle de vos facultés dont vous n'avez pas abuſé ? Fiers de votre raiſon, vous affichez une ſupériorité chimérique. Vous avez été proclamés Monarques de la terre au moment de la création. Le ſceptre eſt bientôt tombé de vos mains. Rois dégradés, vous vous êtes ſoumis aux animaux ; vous ſemez, vous moiſſonnez pour vos prétendus Eſclaves : plus privilégiés que vous, ils ont la terre pour domaine ; les campagnes, les forêts, les prairies leur offrent le choix des alimens, qui, ſans être préparés, n'en ſont pas moins délicieux. Les rivieres, les fontaines leur fourniſſent, pour ſe déſaltérer, un breuvage auſſi ſain que les liqueurs aromatiſées ſont meurtrieres. Leur laine, leur poil, leurs plumes ſont leur parure, & ils ne ſont point dans la néceſſité de les

filer, de les ourdir & de les tailler : la Nature a tout fait pour eux, ils n'ont plus qu'à jouir.

De quel droit osez-vous taxer le lion de férocité, lorsqu'il suce le sang des animaux, & qu'il devore leur chair ? L'Auteur de tous les êtres ne l'a-t-il pas fait pour être carnivore ? N'en lisons-nous pas le témoignage dans la conformation de ses parties ? Ses pattes, ses griffes, ses dents, ses mâchoires sont l'armure offensive qui lui a été donnée par la Nature pour se procurer les moyens d'exister. Les animaux les plus féroces sont moins carnivores que l'homme. Les végétaux suffisent pour le nourrir ; il égorge sans pitié la poule, la génisse & la brebis. Tout doit le convaincre de sa foiblesse & de son infériorité, lorsqu'il réfléchit que la morsure d'un serpent ou d'un insecte, la dent du loup ou de l'ours peut lui ôter la vie ; qu'un vers peut ronger

ſes moiſſons, qu'un lapin peut détruire la racine d'un chêne : ces vérités atteſtent ſon indigence.

Cenſeur amer de l'eſpece humaine, vous lui conteſtez, lui dis-je, un empire qu'elle exerce journellement ſous vos yeux. La docilité des animaux domeſtiques aux volontés & aux ordres de l'homme prouve que les animaux domeſtiques ſont deſtinés à partager ſes fatigues. Le cheval ſe ſoumet ſans réſiſtance au fardeau qu'on lui impoſe, & reçoit le frein de la main d'un enfant; le taureau, armé de cornes, ſe courbe ſous le joug. Cette obéiſſance ne peut avoir ſon principe dans l'ignorance de leurs forces, puiſqu'ils en font ſouvent uſage contre leurs ennemis. La poule attachée par inſtinct aux toits domeſtiques ne s'en éloigne jamais; le chien, ſymbole de la fidélité, eſt la ſentinelle qui veille à la ſûreté du Maître & du troupeau : ſes aboiemens paſſionnés ſont l'ex-

preſſion pathétique du ſentiment; l'abſence de ſon Maître l'afflige; il s'enivre de joie à ſon retour ; il adopte ſes haines & ſes affections. Chaſſeur infatigable, c'eſt lui qui découvre la proie & qui prépare la victoire : ſatisfait d'être aſſocié à l'honneur de vaincre, il reçoit ſans murmurer la plus vile partie du butin. Voilà les titres & l'exercice de ſouveraineté de l'homme ſur les animaux; s'il ne l'étend point ſur les tigres & les lions, c'eſt que ces animaux ſont inutiles à ſes beſoins ; il ſe borne à les reléguer dans les forêts & les déſerts. Ce ſont des ſujets proſcrits & fugitifs, qui n'évitent les chaînes qu'en ſe tenant cachés.

Quand la terre eut été préparée à recevoir un maître, & que l'ordre en fut établi, l'homme en naiſſant en fut proclamé le Monarque univerſel. Si cet être, fait à l'image de ſon Créateur, n'eût jamais exiſté, la Nature

muette n'eût été qu'un aſſemblage de choſes inutiles ; ſa ſurface, embellie d'arbres, de fleurs & de moiſſons, n'auroit offert que des richeſſes ſuperflues : les animaux n'auroient été créés que pour brouter l'herbe ; les bêtes féroces, réprimées par ſon induſtrie, auroient abuſé de leurs forces pour dévorer & détruire les eſpeces les plus foibles, & il n'y auroit point eu de bras pour tailler les diamans & façonner les métaux ; les pierres, les marbres feroientr eſtés cachés ſous l'écorce de la terre ; l'éléphant & le rhinocéros, malgré leurs forces, n'auroient point eu l'adreſſe de les en tirer. Ces richeſſes d'ailleurs étoient inutiles pour eux : l'homme ſeul en avoit beſoin, puiſqu'il eſt le ſeul qui éleve des toits pour ſe loger.

Eh ! quel Monarque étoit plus digne d'occuper le Trône de la terre ? Son titre n'eſt point un privilege d'aîneſſe, puiſque ſa naiſſance fut précédée

de celle de tous les animaux. Son droit eſt fondé ſur la raiſon qui l'éclaire, ſur la ſubſtance ſpirituelle. Lui ſeul eſt un être penſant; lui ſeul a la prérogative de communiquer ſes idées par l'organe de la voix, par un coup-d'œil ou par un mouvement; lui ſeul met de la variété dans ſes ouvrages; lui ſeul met un enchaînement & une ſuite dans ſes actions. Cette intelligence, donnée à tous, reçoit différens degrés de perfection chez chaque individu; elle eſt plus lumineuſe chez l'homme civiliſé qui, pauvre au milieu de l'abondance, a beſoin de plus d'induſtrie; elle eſt moins développée chez le Sauvage riche au milieu de l'indigence : c'eſt par elle que, toujours ſédentaire, il franchit les eſpaces des lieux, des temps, & qu'il réunit ſous le même point le paſſé, le préſent & l'avenir; c'eſt elle qui, ſuſceptible de ſenſations délicieuſes ou pénibles, les irrite & les réprime.

C'eſt à ces traits qu'on reconnoît le caractere de grandeur diſtinctif & ineffaçable que Dieu a imprimé ſur le front de l'homme en le formant ; c'eſt par une ſuite de ſa dignité qu'il exerce un empire deſpotique ſur les autres animaux. Pourquoi ce Monarque ſi fier tremble-t-il à l'aſpect de ſes Eſclaves ? pourquoi lui cauſent-ils plus d'effroi qu'il ne leur en inſpire ? ne ſeroit-ce qu'un uſurpateur tremblant à la vue d'un Peuple armé pour réclamer ſon indépendance ? Cette crainte, cette puſillanimité de l'homme a ſa ſource dans ſa raiſon prévoyante, qui lui fait connoître tout le mal qu'il en peut recevoir ; mais ſa domination n'en eſt pas moins réelle. Le caſtor & le ſinge, qui de tous les animaux ſont les plus intelligens, ſont auſſi les plus obéiſſans. L'on n'a vu aucun homme ſe ranger ſous la diſcipline des habitans des forêts & des déſerts. Le tigre aime à ſe raſſaſier de la chair des

animaux plus foibles que lui; mais il n'en exige aucune obéissance. Le lion, décoré du vain titre de Roi, n'a ni Sentinelle pour veiller à la porte de son antre, ni Esclaves pour lui aller chercher sa pâture, ni de Garde pour le soigner dans ses maladies; il n'use de sa supériorité que quand il est excité par ses appétits & le besoin. L'homme, établi sur la terre pour y tenir la place d'un Dieu invisible, a donc un empire naturel sur tous les animaux.

Le pétulant Docteur arrangea ensuite le monde à sa maniere, le soulagea du fardeau des loix, renversa le Trône & l'Autel, établit une parfaite égalité, & nous ramena à l'état de pure nature, où les hommes sans frein & sans loix, errans dans les forêts, n'habitant que des antres, n'avoient de société qu'avec les tigres & les ours. « O mes amis! s'écria-t-il, qui » pourra vous mettre dans la position » du Sage? Heurté dans sa course par

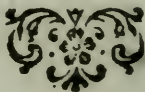
» les préjugés, ſcandaliſé du ſpectacle
» affligeant des vices, combien lui en
» coûtera-t-il pour apprendre aux
» hommes à ſe corriger ? On le per-
» ſécute, on le fuit comme un miroir
» qui ne préſente que des objets re-
» butans ; triſte & dangereux emploi
» de dire la vérité à ceux qui crai-
» gnent l'erreur, de briſer l'idole que
» l'ignorance révere, de rétablir tout
» dans l'ordre primitif, ſans égard
» aux intérets des Grands & aux ſyſ-
» têmes politiques des ames ambi-
» tieuſes ! J'ai parcouru différens Etats
» de l'Europe ; j'ai cherché des hom-
» mes faits pour entendre la vérité,
» & des Souverains prêts à me ſecon-
» der. Hélas ! qu'ai-je trouvé ? des
» tyrans & des eſclaves, des dupes &
» des fripons, des orgueilleux cher-
» chant à opprimer le Sage qui fait
» appercevoir leur petiteſſe : voyez ſi
» j'ai trouvé des ennemis & des per-
» ſécuteurs ».

C'étoit ainſi qu'Alpharabius ſe plaignoit des Particuliers & des Souverains qu'il alloit inſulter chez eux. Leur mépris pour ſa perſonne étoit une injuſtice, leur indifférence pour ſes opinions un aveuglement ; il réfléchiſſoit dans l'amertume de ſon cœur ſur cette perverſité générale, lorſque Rapin lui dit : « Docteur, vous me rendez mécontent de moi-même, & vous me forcez, pour me juſtifier, de faire le procès à une génération entiere. Pour moi, j'ai remarqué dans le monde beaucoup plus de fous que de méchans : abondance de ſots & de fripons dont on exagere toujours le nombre, quelques honnêtes gens dont on parle peu, voilà ce qui m'a paru compoſer l'eſpece humaine. Je me félicite de n'être pas Docteur : il en eſt qui ſont les plus intolérans des hommes, & qui ſans ceſſe exaltent la tolérance, qui font l'éloge de la modération, après avoir vomi les plus

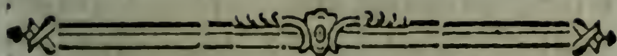
cruelles inveċtives. Y a-t-il rien de plus inconſéquent que de prendre un ton de ſupériorité dans un Livre où l'on ſe propoſe d'établir l'égalité primitive parmi les hommes? Cette mauvaiſe humeur a ſa ſource dans la réception qu'on leur a faite dans deux ou trois Cours de l'Europe, dont ils ont prétendu être Légiſlateurs. Souverains, comblez-les de bienfaits, il n'y aura plus de tyrans ſur la terre: Loix, reſpectez leurs paradoxes, on vantera votre pudeur & votre ſainteté: Magiſtrats, reconnoiſſez qu'il n'y a point d'autre droit que la force, ils reſpecteront vos fonctions; permettez-leur de prendre par diſtraction la montre & les effets de leur ami, dites comme eux, que l'amitié rend tous les biens communs, vous ſerez les protecteurs de l'innocence: accréditez, par votre ſilence & l'impunité, leurs libelles, vous ſerez révérés comme ces Divinités muettes qui veil-

lent dans le ſecret à la Police du monde : Orateurs , qui prêtez votre organe à la défenſe de l'opprimé , réchauffez dans votre ſein le ſerpent qui l'a déchiré ; il teindra en pourpre votre robe qu'il tâche de traîner dans la boue ».

Le ſombre Docteur nous fit part les jours ſuivans, des terribles combats qu'il avoit ſoutenus, comme Philoſophe, Bel-Eſprit & Légiſlateur. Apôtre & martyr de la raiſon , il eut des perſécuteurs, & n'eut jamais de proſélytes. Pendant qu'il diſſertoit , notre Vaiſſeau, dirigé par Vander & ſon Pilote, continua ſa route , paſſa le Tropique du Capricorne, & s'approcha des terres habitées par les Cafres.



CHAPITRE



## CHAPITRE II.

*Pieuſe invective contre les Perturbateurs de l'ordre.*

DEUX Alpharabius qu'on daigneroit encourager, bouleverſeroient le globe. « Cette effervefcence, dit Rapin, ſeroit très-préjudiable aux mœurs : il en réſulteroit un déſordre inſéparable des grands changemens ; le faſte de zele dont le Docteur ſe pare, un ſtyle animé par l'enthouſiaſme, quelques vérités noyées dans un déluge d'erreurs, l'image d'une liberté ſéduiſante, préſentée à des hommes remuans & avides de nouveautés, feroient éprouver une révolution funeſte à l'ordre ſocial. Toute loi, tout devoir perdent leur aſcendant, lorſqu'il eſt permis à chaque particulier de les diſcuter. Les ſéditions, la ſubverſion des mœurs

ſeront les ſuites néceſſaires de ces attentats politiques. O Monteſquieu, l'homme de tous les ſiecles, la gloire & le flambeau de l'humanité ; je t'écoute avec un religieux reſpect, lorſque tu dis aux hommes faits pour l'entendre, de ne toucher aux loix qu'avec une ſage défiance qui faſſe connoître combien elles ſont ſaintes & reſpectables !

Je ne découvre dans les déclamations du Docteur, que les entrepriſes d'un furieux qui veut tout renverſer, & jamais la conduite d'un Sage, ami de l'ordre. C'eſt un mauvais Politique qui ne ſait corriger les abus de l'Etat monarchique qu'en introduiſant les vices de l'Anarchie : ſi tous les hommes étoient capables d'applaudir à ſes ſyſtêmes, je les croirois auſſi méchans que lui. Je conçois que la rouille des ſiecles d'ignorance, l'empire de l'opinion, les vues bornées des Commentateurs ont dû introduire

des vices dans quelques branches de la Légiſlation : c'eſt aux Ecrivains éclairés à les appercevoir ; c'eſt aux perſonnes en place à les réformer.

La crainte de voir les loix de la Chine renverſées m'obligea de faire quelques remontrances au Docteur ſur ſon projet. « Permettez-moi, lui dis-je, reſpectable Alpharabius, de vous expoſer les obſtacles que vous aurez à vaincre, & de vous prévenir ſur les coups que les Chinois vont vous porter. La Nature, diront-ils, ayant mis dans le cœur des hommes des paſſions dont l'activité impatiente ne peut être balancée par la raiſon univerſelle, très-foible chez les uns & mal reçue chez les autres, nous deſirons conſerver nos Loix religieuſes, qui ordonnent de reſpecter l'Etre ſuprême, de regarder tous les hommes comme nos freres, d'être ſans attachement pour les biens temporels qui, dans l'état

de la Nature, portent les hommes à s'égorger.

» 2°. Ces Peuples n'aimeront-ils pas mieux tenir leurs loix de Dieu même que de ſon ſerviteur Alpharabius ? En les préſumant ſorties d'une ſource divine, elles auront bien plus de poids ſur les eſprits entraînés vers le mal, par une complexion vicieuſe qu'ils tiennent de la Nature.

» 3°. Si cette Religion reçue étoit controuvée, une telle impoſture produit trop de bien pour qu'un véritable Philoſophe entreprenne de la combattre. L'obſcurité des Myſteres fait le mérite de la ſoumiſſion. Qu'importe que l'orgueil ſoit révolté du voile dont Dieu couvre ſa majeſté, quand l'excellence de la morale qu'il nous preſcrit aſſure notre félicité ?

» 4°. Ne feront-ils pas en droit de vous dire que la raiſon univerſelle, renfermée dans une douzaine de

têtes philoſophiques, agira plus puiſſamment ſur nous, lorſqu'elle ſera ſoutenue des préceptes divins & des loix poſitives. Peut-on trop multiplier les liens qui attachent à la vertu ? En rompre un ſeul, c'eſt affoiblir tous les autres. Tel homme eſt retenu par les mouvemens d'un cœur droit, tel autre par la terreur des châtimens dont la Religion le menace; celui-ci par le glaive des loix civiles, celui-là par le concours de tous ces reſſorts agiſſant à la fois ſur ſon ame, & ſe prêtant un mutuel appui. La Religion produit ſur l'eſprit des Peuples les mêmes effets que l'honneur parmi les hommes d'une condition élevée.

» 5°. Répondez, ſublime Alpharabius, aux queſtions que ces Peuples groſſiers pourront vous faire. Ils vous demanderont : De quel droit vous venez renverſer les conſtitutions nationales ? ſi, quand on apperçoit dans

les Loix quelques vices, ou dans la Religion quelques abus, on doit prendre le ton d'un Rebelle ou celui d'un Sujet modeste & soumis auquel on accorde un asyle?

» 6°. Ils vous demanderont si l'honnêteté permet de s'introduire chez une Nation pour lui reprocher qu'elle est composée d'imbécilles, qui n'ont hérité que des erreurs de leurs ancêtres? Cette insulte aliénera les cœurs, & fermera les esprits à la lumiere que vous allez y porter.

» 7°. Si l'on vous proscrit, aurez-vous droit de vous plaindre d'une guerre où vous êtes l'agresseur? Le Souverain, dont la sagesse impose silence aux Raisonneurs téméraires, aura-t-il tort de punir l'insolent qui ose insulter aux Princes, aux Loix, aux Citoyens par de scandaleuses diatribes, qui traitent de Fanatiques des hommes zélés pour la paix & la vérité? Souffrez, vous diront les Chi-

nois, que nous laiſſions les choſes telles qu'elles ſont; que les bons Citoyens continuent à ſervir leur Souverain, à reſpecter nos Bonzes, tant qu'ils auront des mœurs : des erreurs utiles ſont préférables à des vérités ſtériles & dangereuſes. Nous ne croyons pas renoncer à la liberté de penſer, en proſcrivant la licence de blaſphêmer contre le Ciel, le Trône & la Patrie ». Cette apoſtrophe ne convertit pas le Docteur, qui d'un ton de dédain me dit : Vous parlez en homme vulgaire; je dois agir en ſage.

Rapin, pour faire changer la ſcene, ſe jetta ſur les diſcuſſions littéraires; autre genre de folie qu'on peut regarder comme la fievre des Auteurs. Le Docteur s'exprima à toute outrance contre les prétendans au bel-eſprit & tous les plus célebres Ecrivains de ſon ſiecle, qui n'étoient pas dignes d'être ſes Diſciples; il nous parla des coups terribles qu'il avoit portés, où

le ſel de l'Epigramme, les odieuſes perſonnalités, les traits envenimés de la Satyre étoient répandus ſans pudeur : mais le trait le plus noir étoit d'avoir attribué pluſieurs de ſes propres Ouvrages à ſes adverſaires, vengeance ingénieuſe que les ennemis de Voltaire devoient exercer pour aſſurer leur ſuccès : je compterois plus ſur ce ſecret que ſur leurs inſipides diatribes.

Ces Libelles, dit Rapin, qui ſemblent conſoler le vulgaire en le rapprochant des hommes ſupérieurs, ſont le triomphe des ſots, l'aliment des méchans & l'opprobre des Gens-de-Lettres : ſi tels ſont les Précepteurs de l'eſpece humaine, Alpharabius a raiſon de ſoutenir que leurs Diſciples doivent tous être méchans.

Quand je haſarde une production, c'eſt le Public que je choiſis pour juge, & non pas l'Abbé Desfontaines. Le Public ne les a point choiſis

pour

pour les interpretes de ſon goût : il rend lui-même ſes Arrêts ; il place Quinault au rang des grands Ecrivains, ſans conſulter Boileau ; il tient compte des efforts qu'on fait pour lui plaire, & l'Auteur qui a manqué ſon coup lui paroît aſſez puni. Juges infideles, ils déchirent en public Voltaire qu'ils admirent en ſecret ; ils voudroient arracher le ſceptre littéraire à ce grand Homme, pour le mettre dans des mains trop foibles pour le porter : mécontens de ramper au bas de l'Hélicon, ils décochent des fleches émouſſées contre ceux qui en occupent la cime ; & ne pouvant entrer dans le ſanctuaire des Lettres, ils vomiſſent des blaſphêmes contre les Pontifes. Ingénieux à découvrir des taches, ils reſſemblent à ces oiſeaux de proie qui préferent des viandes fétides aux plus délicieuſes productions de la terre. Je vois leur em-

blême dans les Titans, célebres par l'audace extravagante de vouloir détrôner Jupiter.

Infatigables Foliculaires, qui vous érigez en Législateurs de la République, répondez. De quel droit exercez-vous votre Apostolat ? de qui tenez-vous vos titres, votre mission ? Pour être admis dans les métiers les plus vils, la Police exige qu'on produise un chef-d'œuvre. Montrez vos titres avant de vous asseoir sur le Tribunal pour nous juger. Le chagrin de votre indigence est le motif qui vous fait décrier le luxe des enfans du Génie.

Parmi cet essain qui obscurcit le champ de la Littérature, il en est un qui marche la torche & le poignard à la main : c'est un Conquérant qui n'aspire qu'à s'asseoir sur des monceaux de cendres & de ruines. Cet Ecrivain, né avec les étincelles du génie, mais égaré par une imagination bondissante, eût pu se placer à

côté d'Ariſtarque : l'abus de ſes talens le range dans la claſſe des Zoïles. Sans patrie, ſans amis, il juſtifie par ſon délire furieux le Corps qui l'a rejetté de ſon ſein, & dont il eût pu étendre la gloire, s'il eût ſu profiter des dons de la Nature. Quel vuide dans ſes Annales, ſi l'on en ſupprime les injures ! Sans pudeur dans ſes aſſertions, il crée des faits, il ramaſſe la fange pour ſalir la robe d'un Sage recherché des Souverains, cher à ſes amis, cultivateur heureux des champs de la Littérature, Citoyen qui a ſacrifié à ſa Patrie les promeſſes de la Fortune, & qui eſt réellement dans ſa vie privée tel que les ennemis de ſa gloire veulent en vain paroître en public.

Cet Annaliſte célebre a trouvé un adverſaire qui, avec moins de génie, mais avec plus de goût, eſt deſcendu ſur l'arene, où il a trouvé les Spectateurs prévenus. Il n'a pas la même énergie que ſon antagoniſte ; il lance

ſes ſarcaſmes avec une froideur qui ne réveille point aſſez la malignité ; il n'eſt ni plaiſant ni enjoué. Au reſte, quoique M. de la H. . . laiſſe une grande diſtance entre les grands Maîtres & lui, on eſt forcé de convenir que ſes productions ſont ſemées de beautés qui lui aſſurent la prééminence ſur ceux dont il eſſuie tous les jours la cenſure. Le Public impartial reprend en lui ce ton déciſif, cette paſſion des combats polémiques, d'où il ſort quelquefois couvert de bleſſures, ce penchant à humilier des Ecrivains modeſtes qui aiment à jouir de leur obſcurité : c'eſt compromettre le titre dont il eſt décoré. Un Général ne doit point ſe battre avec des Gladiateurs : le cri importun des cigales ne doit point arrêter le Voyageur dans ſa marche. Un généreux ſilence eſt la réfutation la plus victorieuſe des détracteurs. Il faut imiter Scipion accuſé devant le Peuple. Au lieu de répondre

aux délateurs : Romains, dit-il, allons au Temple remercier les Dieux de ce qu'à pareil jour j'ai remporté une victoire.

Nous paſsâmes des diſſentions littéraires aux querelles théologiques, plus intéreſſantes par leur objet, plus funeſtes par leurs conſéquences. Nous convînmes qu'elles avoient plus fait naître d'erreurs qu'elles n'en avoient détruites; qu'elles ſembloient être l'ouvrage des indifférens, pour alarmer les Fideles & faire triompher les Impies. La Religion eſt le voile dont les diffamateurs ſe couvrent aujourd'hui pour perdre les hommes ſupérieurs. En voyant la dignité de la cauſe & la mauvaiſe foi de ſes défenſeurs, il eſt difficile de concevoir que la Sageſſe ſuprême ait confié ſes intérêts & le dépôt des vérités éternelles à des mains ſi profanes.

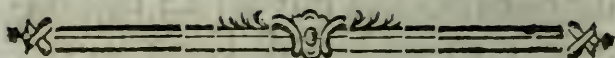
Les Docteurs Muſulmans agiterent

ſous le Califat de Mokavel, ſi l'Alcoran étoit créé & increé. Que vous importe, dit le Calife, pourvu que vous pratiquiez ce qu'il vous commande? Cette réponſe, quoique ſortie de la bouche d'un Infidele, eſt une leçon donnée à ces Athletes fougueux qui veulent tout ſoumettre à leurs opinions. Leur zele hypocrite leur fait des protecteurs de ces hommes ſimples & faciles dont ils ſéduiſent la candeur; & quiconque eſt protégé par des gens de bien, uſurpe trop ſouvent la réputation de l'être.

Je voudrois que nos Critiques de métier gravaſſent dans leur eſprit cette maxime d'un des plus judicieux Ecrivains de ce ſiecle : *La Critique peut être conſidérée comme une oſtentation de ſa ſupériorité ou comme l'effet d'un mauvais naturel.* En effet, comment ſe permettre d'écrire & de publier ce que la décence & l'honnêteté défendent de dire

dans une Société privée ? Le ſage Antonin, en chaſſant de Rome les Hiſtrions & les Bouffons, enveloppa dans leur proſcription tous ceux qui s'exerçoient dans la Critique.





## CHAPITRE III.

*Arrivée au Cap de Bonne-Eſpérance. Deſcription des mœurs des Hottentots.*

VOICI l'époque où l'époux d'Emilie & l'amant d'Amena, grands partiſans de la Terre-Ferme, vont oublier qu'ils ont été malheureux. Le navire d'un Automate Hollandois a peut-être été le lieu où les plus graves ſujets ont été diſcutés, depuis que la fureur de raiſonner a ſaiſi les hommes de tous les états. Je crains d'avoir ennuyé par des diſſertations ; mais il falloit ſuppléer au défaut d'aventures qu'on ne peut avoir ſur mer.

Enfin, nous découvrîmes les côtes de la Cafrerie. Les approches en ſont difficiles ; des roches à fleur d'eau, le choc impétueux des trois mers Atlantique, du Bréſil & des Indes ; en un

mot tous les obſtacles s'applaniſſoient devant le Capitaine Vander. Nous débarquâmes le plus heureuſement du monde. Les Habitans exprimerent par leurs hurlemens le délicieux plaiſir de revoir des figures Hollandoiſes.

A peine fut-on à terre, que chacun ſe diſperſa pour remplir les fonctions auxquelles il étoit deſtiné. Vander-Groſman fit des proviſions, Alpharabius des obſervations; Rapin & moi, qui n'étions chargés ni de faire ſubſiſter l'équipage, ni d'inſtruire le genre humain, qui ne prétendions point d'être Mathématiciens à la Chine, mais de ſimples particuliers à Ceylan, nous n'eûmes d'autre objet que de ſatisfaire notre curioſité.

Un navire arriva au Cap; on me dit qu'il étoit Hollandois, je n'en demandai pas davantage. Nous commençâmes par nous inſtruire des productions du climat & des mœurs des Habitans de cette terre nouvelle. Ce

Pays ſauvage, privé de monumens élevés par le goût, eſt intéreſſant par l'oppoſition des mœurs des Habitans avec les nôtres. Les poſſeſſions Hollandoiſes ſont diviſées en quatre Colonies ou diſtricts, dont le plus nombreux eſt compoſé de François refugiés. Ce fut d'eux que nous empruntâmes les connoiſſances qui piquoient notre curioſité.

La découverte du Cap de Bonne-Eſpérance cauſa une grande révolution dans le commerce de l'Europe, dont les Vénitiens & les Génois étoient poſſeſſeurs excluſifs. Les Portugais firent pendant long-temps d'inutiles tentatives pour s'ouvrir un paſſage aux Indes par l'Océan. Barthelemi Diar en 1493 reconnut que l'extrémité de l'Afrique ſe terminoit en un Cap, où les mers de l'Orient & du Nord formoient leur réunion. On le nomme d'abord *Cap des tourmentes* ou *Lion de mer*, à cauſe des vents qui

descendent des montagnes, & bouleversent sans cesse ces mers. Diar, sans y débarquer, en examina les baies & les ports. Rio d'Infante fut le premier qui y prit terre ; mais il n'y forma point d'établissement.

Le Roi Emmanuel, encouragé par ce premier succès, fit équiper quatre vaisseaux, dont il confia le commandement au célebre Gama. Ce Navigateur audacieux ne put communiquer son courage à ses Compagnons : dès qu'il fut à la vue du Cap, tout l'équipage pâlit en voyant ces deux mers mugissantes, dont les flots se livroient d'horribles combats ; cette frayeur fut encore augmentée par le bruit qui se répandit, que les Habitans étoient Anthropophages. Gama, pour relever leur courage, changea le nom effrayant de ce Cap en celui de Bonne-Epérance : mais lorsqu'il proposa de le doubler, les Pilotes formerent une conspiration contre sa

vie. Ce noir complot fut découvert. Gama fit mettre les plus coupables à la chaîne ; & faiſant lui-même les fonctions de Pilote, il doubla le Cap, & fraya à toute l'Europe une nouvelle route pour pénétrer aux Indes. Quelque temps après, les Portugais tenterent d'y faire des établiſſemens ; mais ils trouverent une vigoureuſe oppoſition de la part des Habitans, qui les obligerent à remonter ſur leurs vaiſſeaux.

Ce ne fut qu'en 1643 que la Compagnie des Indes Orientales de Hollande y établit un comptoir. Les Habitans, ſéduits par de petits préſens, accorderent aux Hollandois la liberté d'occuper les vaſtes pays qui n'étoient pas habités. Cette Colonie devint floriſſante par la douceur du gouvernement, par la liberté du culte, & par les avantages accordés à ceux qui voulurent s'y tranſplanter.

Le nom d'Hottentot eſt le nom gé-

néral & primitif de tous les Habitans du Pays. Ceux qui croient appercevoir l'origine des Peuples dans leurs uſages & coutumes, les font deſcendre des anciens Troglodytes, parce que comme eux ils donnent à leurs enfans le nom de leurs bêtes favorites ; comme eux ils excellent à la courſe, & l'on attribue cette légéreté à la coutume de couper aux enfans le teſticule gauche ; comme eux ils tuent les vieillards dès qu'ils ſont dans l'impuiſſance de ſe procurer les beſoins de la vie, perſuadés qu'il eſt plus doux de mourir que de vivre pour ſouffrir.

La conformité de leur vie avec celle des Patriarches a fait préſumer qu'ils deſcendent des Iſraélites, quoiqu'ils n'aient aucune idée de Moïſe & de ſa Loi. Chaque Nation forme une Tribu comme chez les Iſraélites ; chaque Village a un Chef particulier. Mais ces Tribus, indépendantes les unes

des autres, ne forment point de République fédérative comme chez les Juifs. Le commandement de l'armée est confié au Prince de la Nation, qui seul a le droit de convoquer les Assemblées générales, & d'y présider : lui seul décide de la paix ou de la guerre. Au retour du calme, son autorité est restreinte dans son Village ; & sa dignité, ainsi que celle des Chefs, quoiqu'héréditaire, s'exerce gratuitement. Une femme enlevée, un bœuf volé suffisent pour allumer une guerre : mais la querelle est bientôt décidée ; une seule bataille suffit. Les autres Villages s'érigent en médiateurs. Leurs armes sont la fleche, l'arc, la pique & le dard : quelquefois ils combattent avec des pierres qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, comme ils savent les parer. Cet exercice est un amusement de la jeunesse : ils ont encore des bœufs de guerre qui sont aussi redoutables à l'ennemi que les éléphans de Pyrrhus

& d'Annibal. Tous les Prisonniers de guerre sont condamnés à la mort : les Déserteurs & les Espions subissent la même peine.

Nulle Société ne subsiste sans Loix. Celles des Hottentots ne sont pas fort multipliées : chaque Village a un Tribunal, où le Chef qui préside est assisté de tous les hommes du Village. Une seule séance suffit pour instruire & juger le procès. Quand il y a peine de mort, l'Arrêt est exécuté sur-le-champ. Le Chef frappe le premier coup; les Conseillers, à son exemple, enfoncent leur poignard dans le corps du coupable. Si l'accusateur ne peut faire sa preuve, il subit la Loi du talion.

Les Hottentots, indifférens sur la Religion, n'en parlent jamais : quoiqu'ils reconnoissent un Dieu créateur & rémunérateur, ils ne lui rendent aucun culte; ils le croyent trop grand pour qu'il exige d'eux des prie-

res & des ſacrifices : mais les Démons, plus privilégiés, ſont l'objet de leurs adorations. Ils lui ſacrifient tous leurs priſonniers de guerre. La Lune reçoit tous leurs hommages ; & lorſqu'elle eſt nouvelle, ils paſſent la nuit en raſe campagne pour lui demander des pâturages & du lait. Ce culte n'a rien d'auſtere ; c'eſt en danſant, en battant des mains, en pouſſant des hurlemens, qu'ils ſollicitent les bienfaits de cette planete qu'ils regardent comme l'image vivante de la Divinité. Ils ſont paſſionnés pour les fêtes & pour les cérémonies publiques, qui ne ſemblent inſtituées que pour favoriſer la licence & la débauche. Ils immolent des bœufs & des moutons dont ils dévorent la chair, & réſervent aux femmes le bouillon : mais c'eſt tout le contraire, lorſque c'eſt la femme qui fait le ſacrifice. Ils ont en horreur la chair de pourceau, les poiſſons ſans écailles & les entrailles

entrailles des animaux, quoiqu'on ait avancé qu'ils s'en régalent avec leurs excrémens.

La danſe & la muſique égayent toutes leurs cérémonies. Ils n'ont que trois inſtrumens; leur muſique vocale a peu de tons variés: leurs danſes n'ont point de mouvemens réglés; ils s'agitent comme des furieux, & plaiſent par leur légéreté. Chaque Village a un Prêtre qui préſide gratuitement aux cérémonies religieuſes. Ils ſont ſi attachés à leurs ſuperſtitions, qu'on n'a point d'exemple qu'un d'eux ſoit mort Chrétien: pluſieurs en ont pris le maſque; mais à l'article de la mort ils ont tous apoſtaſié.

Ils ont des bocages ſacrés, où ils rendent des honneurs religieux à leurs anciens Héros. Ils adorent un mauvais Principe, ſous le nom de Touquda, qu'ils prétendent préſider à la ſorcellerie. Ils ont grande foi aux Revenans; c'eſt pourquoi ils honorent les

Magiciens, qui ont la vertu de conjurer les Esprits : c'est sur-tout dans les cérémonies du mariage que leur superstition est poussée jusqu'à l'extravagance. Le Prêtre qui bénit l'époux & l'épouse, pisse sur eux. Une fille qui par pure complaisance accepte un époux, peut s'en débarrasser en prouvant qu'étant couchée avec lui elle a été la plus forte. Il est une autre coutume aussi bizarre. Le jour des noces, le Fiancé se fait porter au logis de sa Maîtresse par un homme auquel il est défendu de s'arrêter en chemin. Si les forces viennent à lui manquer, la cérémonie est différée jusqu'au jour où l'on en trouve un assez vigoureux pour faire le trajet sans se reposer.

L'Hottentot, dévoré par les feux de l'amour, peut épouser jusqu'à trois femmes. Le divorce est permis par la Loi ; mais il n'y a que les hommes qui jouissent de ce privilege : leurs veuves qui veulent se remarier, sont

obligées de ſe couper une jointure du doigt à chaque engagement qu'elles contractent. Chez les Peuples voiſins, les Rois de Quitere ſe marient avec leurs ſœurs & leurs filles. Les Hottentots, plus retenus dans leurs deſirs, défendent les mariages entre les couſins germains & les iſſus de germains. La Loi décerne peine de mort contre l'adultere. Une paire de bœufs & quelques moutons forment la dot. La femme eſt chargée du détail du ménage, tandis que ſon mari chaſſe ou pêche pour ſes plaiſirs. Il faut que leur conſtitution phyſique ſoit bien différente de la nôtre, puiſqu'on y voit des hommes qui nourriſſent de leur lait des enfans.

Les fruits, le lait & les racines ſont la nourriture ordinaire des Hottentots : ce n'eſt que dans les jours de cérémonies qu'ils mangent la chair des ſacrifices. Leur boiſſon ordinaire eſt le lait ; & quand ils en manquent,

ils ſe déſalterent avec de l'eau pure. Les liqueurs les plus fortes ſont pour eux les plus délicieuſes. L'ivreſſe ne les provoque jamais à l'impureté & à l'adultere; mais elle eſt la ſource de querelles & de combats qui coûtent ſouvent la vie à quelqu'un des Athletes. La pareſſe eſt leur béatitude : ils aiment mieux manquer de tout que de ſortir de leur inertie pour ſe procurer le néceſſaire. La ſaleté eſt la ſuite de cette indolence; ils ſe frottent toutes les parties du corps de beurre ou de graiſſe de mouton, qu'ils mêlent avec de la ſuie pour ſe donner une couleur plus foncée. Le teint le plus noir eſt le plus ſûr de plaire; les plus riches ſe frottent de graiſſe fraîche : c'eſt par la quantité qu'ils en employent qu'on juge de leur opulence. On ne connoît pas d'autre luxe. Une coûtume ſi dégoûtante répand une odeur fétide qui défend d'en approcher. Ces onctions ont leur motif;

elles garantissent de l'importunité des insectes qui, sans cette précaution, feroient leur supplice. Cette graisse tient leur peau fraîche & fermant les pores; elle prévient la dissipation qui, dans ces climats brûlans, épuiseroit les tempéramens les plus robustes. Il est constant que les Hottentots conservent leur vigueur jusqu'à une extrême vieillesse; & malgré l'usage immodéré des liqueurs fortes, ils sont rarement frappés du fléau des maladies. Ils sont bien conformés, & il n'est pas rare d'y voir des hommes de six pieds. Les femmes en général sont petites, mais agiles & bien faites : ils ont les uns & les autres la tête fort grosse & des yeux extrêmement fendus.

Il croît au-dessus de l'os pubis des femmes une espece de peau large qui descend fort bas, & que la Nature semble avoir destinée pour voiler leur sexe. Quand elles mettent au monde un enfant, elles le lavent du jus de

figues, l'enveloppent dans une peau de mouton; & pour ne point interrompre leur travail, elles l'attachent ſur leurs épaules, & l'alaitent en lui jettant une de leurs mamelles, qui ſont toujours aſſez longues pour cet office. Les meres ſeules préſident à l'éducation de leurs enfans : mais quand ils ſont parvenus à l'adoleſcence, le plus âgé du Village les arroſe de ſon urine; & cette cérémonie les affranchit de la dépendance de leurs parens, qui ne ſont plus que des étrangers pour eux. Il n'eſt pas rare de voir un fils infliger à ſa mere les châtimens qu'il en a reçus.

Les diſtinctions militaires ſont fort ambitionnées parmi les Hottentots. Celui qui a tué une bête ſauvage en porte la veſſie attachée à ſes cheveux, comme un trophée qui perpétue le ſouvenir de ſa valeur : cette veſſie inſpire encore plus de vénération que ces cordons que la Politique Euro-

péenne distribue, moins comme une récompense que pour inviter à en mériter. Les hommes vont la tête nue pendant les grandes chaleurs; mais dans la saison du froid & des pluies, ils la couvrent d'une calote de peau d'agneau : ils sont nuds jusqu'à la ceinture, & jamais ils ne se mettent en route sans pendre à leur col un petit sac qui renferme un couteau, une pipe, du tabac, & sur-tout une amulette contre les sortileges : c'est en se couvrant de peaux de tigres, que les riches déployent leur magnificence & leur luxe. Les femmes portent un bonnet pointu, & sont nues pardevant jusqu'à la ceinture : elles couvrent leur nudité d'une peau de mouton dépouillée de son poil, pour se garantir de la piqure des insectes.

C'est calomnier les Hottentots que de les peindre stupides & incapables de culture : plusieurs ont appris les Langues Française & Portugaise;

ils excellent dans l'Agriculture, & c'eſt d'eux que les Européens en prennent des leçons : mais ils enfouiſſent ce talent, & ils préferent leur indigence à la fatigue de ſemer du bled. Comme ils ſont ſujets à peu de maladies, ils n'ont point de Médecins; ou peut-être ils n'ont point de maladies, parce qu'ils n'ont pas de Médecins. Tout l'art conſiſte à prendre le ſuc de quelque plante en poudre ou en infuſion : ſi le remede eſt impuiſſant, l'Eſculape aſſure que c'eſt l'effet d'un ſortilege, & fait des ſacrifices pour rompre le charme ; & quand cette charlatanerie n'opere rien, il abandonne ſon malade, qui meurt ſans ſon ſecours ou avec ſon ſecours : c'eſt ce qui ſe pratique en Europe.

Lorſque les maladies affligent leurs troupeaux, ils purifient leurs brebis en les faiſant paſſer pardeſſus le feu ſacré; & lorſque la maladie eſt rebelle, ils changent de demeures. Avant

de partir, ils chantent des cantiques d'allégresse en reconnoissance des douceurs dont ils ont joui dans le lieu d'où ils s'éloignent. Arrivés dans leur nouvelle habitation, ils construisent & meublent en deux heures leurs hutes. Chaque Village contient depuis cent jusqu'à six cents personnes. Dans le centre de ces Villages est placé le menu bétail : des chiens dressés comme ceux de nos Bouchers ramenent ceux qui s'écartent ; & par leurs aboiemens, ils avertissent de l'approche des voleurs ou des bêtes féroces.

Ces hommes, qui dédaignent les Arts, excellent à fabriquer des armes. Leurs Bouchers dissequent avec la plus grande dextérité. Leurs Forgerons travaillent le fer avec élégance : ils ont des Pelletiers, des Ouvriers en ivoire, des Cordiers, des Faiseurs de nattes avec du jonc. Voilà tous les Arts qu'ils cultivent, parce qu'ils sont les seuls nécessaires à leurs besoins.

Ce Pays, où languiſſent les Arts & la Nature, offre à la fois le ſpectacle des richeſſes & de l'indigence : c'eſt Janus au double viſage. La Cafrerie, habitée par les Hottentots aſſoupis dans l'indolence, ne peut être ni riante ni fertile : mais les lieux habités par les Hollandois étalent partout les délices de l'abondance ; les plaines ſont couvertes de moiſſons : du haut des montagnes, on découvre la mer & de riches prairies, où bondiſſent de nombreux troupeaux. On y nourrit par préférence des bœufs & des moutons : l'eſpece en eſt ſi fort multipliée, qu'un habitant qui n'a pas une centaine de bœufs & cinq ou ſix cents moutons, eſt rangé dans la claſſe des pauvres ; on en a vu qui nourriſſoient juſqu'à douze cents bœufs & vingt mille brebis. Les vaiſſeaux qui mouillent au Cap chaque année en font une abondante proviſion. La boſſe que certains Voyageurs placent ſur le dos des bœufs, eſt un ouvrage de

leur imagination : il eſt vrai qu'ils ſont farouches & dangereux ; on ne peut même traire les vaches , ſi l'on ne commence à les faire tirer par leurs veaux : le meilleur moyen de les rendre dociles eſt de leur ſouffler dans la matrice.

Les moutons ne different de ceux d'Europe que par la longueur & la groſſeur de leur queue , qui peſe ordinairement quinze & vingt livres : l'eſpece qu'on y a tranſportée de Perſe a des queues plus grandes , & leur poids ordinaire eſt de trente livres , & celles des cabris de dix ou douze.

Les chaleurs brûlantes devroient y cauſer de fréquentes épidemies ; mais les eaux qui découlent des montagnes forment des ruiſſeaux & des rivieres qui rafraîchiſſent l'air , fourniſſent des poiſſons excellens , & entretiennent la fertilité : les côteaux ſont ornés d'arbres & de fleurs d'un émail auſſi vif que varié. La douceur du Gouverne-

ment a favoriſé la population du Pays, qui n'étoit autrefois que le repaire des animaux ſauvages. Les dépenſes, que les Hollandois font pour y ſoutenir un établiſſement, excedent de beaucoup les revenus qu'ils en perçoivent : mais ils trouvent un ample dédommagement dans les avantages qu'en retire le commerce. Heureux les Peuples qui ſont gouvernés par une Politique auſſi bienfaiſante !

La félicité des terres ne ſe borne pas à donner d'excellens pâturages. C'eſt de-là qu'on tire ces vins précieux qui réveillent le palais des Rois, & qui ornent la table du Républicain : les vignes qu'on y a tranſportées de Perſe & des bords du Rhin, y ont pris de ſi heureux accroiſſemens, que le Colon le plus indigent en retire aſſez de vin pour l'uſage de ſa famille. Le ſol y eſt rebelle à la culture des lentilles & des avoines; mais il rend avec uſure les autres ſemences. Un boiſſeau de froment en produit

jusqu'à quarante, un de seigle jusqu'à cinquante-cinq, &c. Ces productions sont d'autant plus précieuses, que le débit en est assuré. C'est la Compagnie qui en fixe le prix : ses vaisseaux vont les chercher, & les transportent à Batavia.

Chaque Habitant a son jardin fait sur le modele de ceux d'Europe : tous sont embellis d'arbres fruitiers qu'on y a transportés de toutes les contrées de l'Europe ; & comme aucun n'y a dégénéré, on doit se former une idée favorable de la bénignité & des dispositions du sol pour toutes sortes de végétaux. Les fruits y ont une qualité supérieure à celle des autres climats. Le jardin de la Compagnie Hollandoise, plus délicieux & plus riche que celui des Hespérides, n'est point gardé par des dragons qui en défendent l'entrée. Tous les Citoyens, & même les malades de l'Hôpital dans leur convalescence, ont le privilege d'y entrer.

Ce lieu enchanteur renferme dans ſon ſein les fleurs & les fruits qui ſe trouvent épars ſur la ſurface du globe. L'Aloës y a été porté de l'Amérique, & fleurit une fois en ſix, huit ou dix ans. C'eſt à tort que quelques Naturaliſtes ont avancé qu'il ne fleuriſſoit que tous les cinquante ans. L'Ananas, fruit délicieux, s'y produit ſous trois eſpeces différentes: mais il a une propriété qui exige beaucoup de précaution de la part des femmes enceintes. Celles qui en mangent la pomme avant qu'elle ſoit parvenue à ſon degré de maturité, s'expoſent au péril d'avorter.

Chaque Pays a ſes avantages & ſes fléaux. La petite-vérole y eſt commune; mais elle eſt ſans malignité: ceux qui en ſont attaqués ſe promenent & rempliſſent leurs fonctions ordinaires. Le flux-de-ſang n'y cauſe aucuns ravages. Le remede qui arrête ce mal au Cap eſt celui qui le produit en Europe;

c'eſt en mangeant avec intempérance des raiſins, que le malade ſe guérit. Quelques-uns infuſent du thé dans du lait de vache ou de chevre; d'autres prennent des lavemens, où ils ſont entrer ſix onces d'*opium* crud : l'uſage immodéré du vin ſemble y devoir multiplier les goutteux. A la honte de la tempérance, on n'y éprouve point ce tourment; mais les rhumes y ſont fréquens & dangereux, ſur-tout ceux qui changent d'habits dans les différentes ſaiſons. Les Européennes, familiariſées avec le climat, enfantent ſans douleur; mais la Nature compenſe toujours ſes bienfaits. La femme, après l'enfantement, eſt ſujette à des maux de ſein, auxquels l'Art n'oppoſe aucuns remedes. Un Maréchal avoit compoſé un emplâtre qui les guériſſoit radicalement; il mourut ſans avoir révélé ſon ſecret. On appella des Médecins de l'Europe, qui furent largement payés : ces Eſculapes diſſerterent

ſavamment ſur la cauſe de cette maladie ; mais ils ne purent trouver de remede. Ils firent admirer l'éloquence des Docteurs ; mais on regretta le Maréchal.

Un des plus grands avantages de cette terre privilégiée eſt la qualité de ſes eaux douces, légeres & ſalubres. Tous les Navigateurs en rempliſſent leurs tonneaux, parce que dans les plus longs voyages elles conſervent leur pureté & leur douceur : celles des montagnes de la Table ſont les plus eſtimées. A trente lieues du Cap, on trouve des eaux ſi brûlantes, qu'on ne peut prendre le bain qu'à quelques lieues de leur ſource. On leur attribue des qualités merveilleuſes, comme de rendre l'ouie aux ſourds, le mouvement aux paralytiques & la ſanté aux femmes atteintes des fleches empoiſonnées de l'Amour.

Le ſel, dont on uſe au Cap, eſt produit par l'action du Soleil ſur les eaux

de pluie qui tombent constamment en Juin & en Juillet. Ces eaux, en descendant des montagnes, entraînent un limon gras dans des bassins d'un quart de lieue de circonférence qu'on a préparés pour les recevoir. Les vents du Sud, en agitant cette eau, enlevent les parties qui pourroient nuire à la formation du sel; & lorsque ce sel est venu à sa perfection, chacun a le privilege d'en prendre gratuitement la quantité proportionnée à son usage. Le Gouvernement ne se réserve que deux bassins pour sa provision.

Le sol n'est pas par-tout également fécond. Il est des terreins arides, sablonneux, que la plus industrieuse culture ne pourroit fertiliser : mais ce sont ces superficies ingrates qui dérobent aux yeux les mines de fer, de cuivre & d'argent. Tout indique qu'on en pourroit trouver d'étain, de plomb & d'or : mais la disette des bois qui s'oppose à l'exploitation, oblige de

laiſſer ces tréſors enſevelis dans les entrailles de la terre où la Nature les a cachés. Le bois eſt ſi rare au Cap, qu'on fait venir d'Europe celui dont on ſe ſert pour les charpentes. Les Habitans envoient en échange une pierre auſſi belle & mieux nuancée que le marbre, dont elle a le poli.

Les vents principaux regnent au Cap. Le Sud-Eſt commence en Septembre; il eſt ſi impétueux, qu'il interdit l'entrée de la Baie à tous les vaiſſeaux; & quelquefois la Nature ſemble ébranlée juſques dans ſes fondemens. Mais cette rigueur eſt compenſée par bien des avantages : l'air alors eſt ſi pur qu'on ne voit qu'un ſeul petit nuage ſuſpendu ſur les montagnes de la Table & du Diable. Tant que ce vent ſouffle, on eſt délivré de l'importunité des inſectes; l'air eſt rafraîchi & les chaleurs ſont ſupportables. Le vent Nord-Oueſt commence en Mars, & amene les pluies. Ces deux

vents rivaux ſe cedent ſucceſſivement l'empire du continent & de la mer; leur ambition jalouſe en exclut tous les autres.

Les déſerts ſont habités par des animaux ſauvages : le lion en ſeroit le Monarque, ſi le rhinoceros, plus féroce & plus vigoureux, ne lui faiſoit éprouver ſa ſupériorité. Cet animal, également ennemi de l'éléphant, a la peau d'un brun foncé; il eſt couvert de cicatrices, qui ont donné lieu de croire qu'il étoit armé d'écailles. La corne qui s'éleve ſur ſon front n'excede jamais plus de deux pieds : c'eſt avec cette arme meurtriere qu'il combat & détruit toutes les eſpeces qui ſe rencontrent à ſon paſſage. Sa corne ſe fend quand on y verſe du poiſon; c'eſt pourquoi ces êtres vils, qui uſurpent le titre de Rois dans ces régions, en font des coupes qu'ils regardent comme l'antidote du poiſon.

Le tigre & le léopard qu'on voit

dans les environs du Cap, ne different que par les taches dont leur peau eſt marquetée. Les animaux ſans frein dans leurs appétits ſont moins affamés de chair qu'altérés de ſang : ce n'eſt qu'après avoir étanché leur ſoif brûlante qu'ils ſuſpendent leur carnage. Leur chair eſt blanche & délicate : on la préfere au meilleur veau; celle de leurs petits eſt encore plus délicieuſe : celle du lion eſt moins recherchée ; mais elle paſſe pour être fort ſalubre. Le vuide des os de ce Roi des déſerts eſt auſſi petit que celui d'un tuyau de pipe. Lorſque la chaleur du Soleil en a fait évaporer la graiſſe, ils deviennent auſſi durs que des cailloux : on les frotte l'un contre l'autre pour en tirer du feu.

Les éléphans du Cap ſont les plus grands du monde. Leurs énormes dents peſent depuis ſoixante juſqu'à cent vingt livres : ils ſont ſi forts & ſi vigoureux, qu'un ſeul ſuffit pour

traîner un vaiſſeau d'une grandeur ordinaire. Les Cafres & les Hottentots, au défaut de tabac, fument la fiente de ces animaux. Ceux qui en ont fait l'expérience atteſtent qu'elle a l'odeur & le goût de cette plante.

Les chevaux ſauvages, épars dans les bois, ſont de race Perſane : ils ont ſi fort multiplié, que pour un baſſin de cuivre on peut s'en procurer un ou deux des plus beaux. Les ânes qu'on y tranſporte d'Europe pour en tirer des mulets, ne reſſemblent aux ânes ordinaires que par les oreilles. Ils ſont auſſi bien moulés que les plus beaux chevaux de l'Arabie : nulle eſpece ne dégénere dans ces climats, ſi l'on n'en excepte les hommes.

Les loups du Cap reſſemblent à ceux d'Europe; mais il y a une eſpece particuliere, appellée *loup-tigre*, qui ſe cache le jour dans les cavernes, & qui la nuit va chercher ſa proie. Le lion, le tigre & le léopard lui font

une éternelle guerre. Sa chair, dédaignée des hommes, eſt le mets dont ces animaux ſont le plus friands.

L'hippopotame a une chair ſi délicate & ſi recherchée, qu'on ne peut s'en procurer qu'à grands frais : on n'en ſert que ſur la table des riches. On y voit auſſi beaucoup de blaireaux puans : on le nomme ainſi, parce que toutes les fois qu'il eſt pourſuivi par un chaſſeur ou un animal, & qu'il ſe ſent preſſé, il lâche de ſon derriere une puanteur ſi offenſante, que ſon ennemi eſt obligé de s'écarter & d'abandonner ſa proie. Enfin, les animaux de toutes les contrées de la terre ſe trouvent réunis au Cap, & tous s'y produiſent ſous différentes eſpeces ; & cette fécondité, que nous regardons comme un fléau, eſt la ſource des richeſſes des Habitans, qui en dévorent la chair & en trafiquent la peau, ou la font ſervir à leur uſage.

Le Cap eſt environné de petites Iſles habitées par des Sauvages extrêmement ſales & noirs, qui ne vivent que de coquillages : ils ſe regardent eux-mêmes comme une eſpece dégradée ; ils n'ont aucun ſentiment de leurs forces. La préſence d'un Blanc leur en impoſe ; il ſemble né pour leur commander, & ſans l'aimer, ils n'oſent lui nuire. Les mers nourriſſent toutes les eſpeces de poiſſons : on y pêche ſur-tout beaucoup de torpilles. Ce poiſſon par une vertu électrique engourdit le membre de celui qui le touche, même avec un bâton. Cet engourdiſſement eſt ſuivi de grandes douleurs dans toutes les parties du corps ; mais une minute ou deux après l'attouchement, la douleur diminue & eſt entiérement diſſipée au bout d'une demi-heure.

C'eſt dans ces Iſles qu'on pêche beaucoup de loups-marins, dont on tire une huile excellente pour faire du

ſavon : les Diépois en fourniſſoient autrefois à toute l'Europe. Ces animaux, longs de quatre pieds, bêlent comme des agneaux; ils prennent leur nourriture dans la mer. Le commerce de ces Iſles conſiſte en ivoire, en tortues & en œufs d'autruches, qui contiennent trente fois plus de matiere qu'un œuf de poule : un ſeul ſuffit pour raſſaſſier quatre perſonnes. On a prétendu que cet oiſeau abandonne ſes œufs après les avoir dépoſés ſur le ſable, & que la chaleur ſeule les fait éclore : c'eſt une vieille erreur ; il eſt conſtant que le mâle & la femelle les couvent tour-à-tour.

Les ſerpens du Cap lancent un venin fort dangereux ; mais le Pays produit une pierre, appellée *pierre de ſerpent*, qui en prévient les ravages. On l'applique ſur la morſure de l'animal ; elle s'y attache, & n'en tombe qu'après que tous ſes pores ſont imbibés de poiſon. Cette pierre, qu'on tire des

Indes,

Indes, eſt une compoſition des Brames, qui ont conſtamment refuſé de révéler leur ſecret. Quelques Chymiſtes d'Europe prétendent l'avoir dévoilé.

Les rivieres ſont infectées de crocodiles ; mais il croît ſur leurs bords une herbe qui préſerve de leur morſure. Si ce monſtre aquatique entreprenoit de mordre quelqu'un qui s'en ſeroit frotté, ſes dents deviendroient auſſi molles que de la cire. Les Cafres reconnoiſſent la vertu de cette herbe, lorſqu'en la mettant ſur leur tête ils ſentent leurs dents s'amollir : ſon action eſt plus forte ſur le crocodile que ſur l'homme.

Ces Pays ſauvages ſont infectés d'oiſeaux de proie, dont les aîles ſont ſi larges, qu'en les déployant elles obſcurciſſent l'air. On prétend qu'un de ces oiſeaux a enlevé un ſinge qui peſoit quinze livres, qu'on avoit attaché au tronc d'un arbre avec une chaîne de fer. Ce fait peut être exagéré ; mais il eſt

moins ſurprenant que celui donc Marc-Paul fait mention. Il rapporte que dans l'Iſle de Madagaſcar on voit des oiſeaux qui enlevent des éléphans dans les airs.

J'eus la curioſité de connoître l'intérieur du Pays. Je propoſai au petit Normand de parcourir quelque canton un peu éloigné, & de rendre viſite aux Hottentots. Rapin y conſentit nous nous fîmes accompagner d'un homme du Pays qui ſavoit les Langues Européennes. Nous partîmes armés à la légere, & munis de quelques proviſions. Nous ne trouvâmes que des huttes dont l'architecture étoit aſſez ſemblable à celle que nos Charbonniers conſtruiſent dans nos forêts. Quelques troupeaux erroient çà & là, & la vie de leurs conducteurs paroiſſoit aſſez conforme à celle des Arabes & des anciens Patriarches.

Des champs vaſtes ſans culture, nous firent ſoupçonner que le Pays

manquoit d'Habitans, ou qu'ils étoient ennemis du travail. Je ſerois d'avis, dit Rapin, qu'on envoyât dans cette contrée quelques Membres oiſifs de nos Académies d'Agriculture pour défricher les champs, comme on envoie des Miſſionnaires à la Guiane, au Bréſil, pour arracher les ames aux ténebres de l'idolâtrie. Mais je choiſirois ceux qui ſeroient aſſez bien conſtitués pour joindre l'exemple aux conſeils : cette expédition ſeroit bien d'une auſſi grande utilité que celle où Maupertuis & ſes compagnons furent ſe morfondre en Laponie pour déterminer ſi les poles de la terre étoient applatis ou alongés.

Qu'appellez-vous, lui dis-je? il ne s'agiſſoit pas moins que de vérifier cette grande Loi apperçue par Newton, où toutes les parties de la Nature attirées vers un centre commun. . . . La premiere Loi de la Nature, interrompt

Rapin, eſt que tout le monde vive, & la plus glorieuſe des entrepriſes eſt d'y pourvoir. Les Hottentots vivent de la chaſſe & de la pêche; & ſi le travail aidoit la fécondité naturelle de leur ſol, le terrein, à peine ſuffiſant à la ſubſiſtance de trois familles, la fourniroit à cent.

Nous nous trouvâmes au milieu d'un Krull ou Village en agitant cette queſtion. Un vieux Hottentot, d'une très-hideuſe & très-dégoûtante figure, ſortit d'une des cabanes. Il avoit demeuré quelque temps au Cap, & ſavoit un peu d'Hollandois. Nous liâmes converſation avec lui, & il nous donna de ſes connoiſſances morales une idée que nous n'avions pas conçue : on en jugera par le dialogue ſuivant :

RAPIN.

Comment conciliez-vous l'oiſiveté nationale avec le peu de reſſources que la terre fournit dans ces climats ?

L'HOTTENTOT.

Nos desirs sont très-bornés. Nous n'étendons point la prévoyance au-delà du présent : le lendemain est une incertitude ; le travail une peine réelle qui ne doit point le précéder, sans quoi l'homme seroit de tous les animaux le plus miserable.

RAPIN.

Quels sont les moyens que vous employez pour cette subsistance journaliere qui, n'étant point prévue, doit être quelquefois difficile à trouver ?

L'HOTTENTOT.

La pêche & la chasse sont nos ressources ; d'autres trouvent dans les troupeaux qu'ils conduisent leur nourriture & leur vêtement. Le fruit des arbres, l'eau d'une fontaine suffisent aux premiers besoins de la Nature ; nous n'en connoissons point d'autres.

RAPIN.

Le faste imposant des Hollandois, les commodités de la vie qu'ils savent se procurer n'ont-elles point eu d'attrait pour vous ?

L'HOTTENTOT.

Je les ai plaints en voyant que les commodités de la vie étoient si loin d'eux. Il faut qu'ils soient d'une espece bien inférieure à la nôtre, ou que l'Europe soit infiniment plus stérile que la Cafrerie, puisqu'ils s'expatrient pour venir à travers mille dangers s'établir parmi nous. On n'a jamais vu les Hottentots aller chercher en Europe les moyens de subsister ; ils renonceroient plutôt à la vie. La Nature, mere libérale & bienfaisante pour nous, est la marâtre des Européens.

RAPIN.

Ce que vous attribuez au besoin est

le plus bel eſſort de l'induſtrie humaine : les Hollandois cultivent les Arts utiles.

L' HOTTENTOT.

Je trouve encore plus beau de s'en paſſer. Comment les Hollandois ont-ils pu ſe réſoudre à courir les mers dans l'eſpoir de trouver une vie plus douce & plus commode ? Le flux les jetta ſur nos bords, comme il y jette aſſez ſouvent des bonites & des loups-marins.

RAPIN.

Votre vie eſt dénuée d'agrémens ; elle eſt douce, mais triſte par ſon uniformité : votre félicité ſeroit le tourment d'un Européen.

L' HOTTENTOT.

N'eſt-on heureux qu'en ſe faiſant des beſoins d'opinion ? Nous exiſtons pour nous-mêmes, & vous n'exiſtez que pour autrui : vos devoirs, vos

bienſéances feroient notre ſupplice ; & quand votre corps eſt ſain, votre eſprit s'afflige, & votre contentement dépend de l'opinion d'autrui. Sans ceſſe occupés du ſoin de jouir, vous reſſemblez à celui qui laborieuſement entaſſe les proviſions d'une année dans le lieu qu'il eſt sûr de n'habiter qu'un jour.

RAPIN.

Quel eſt votre Souverain ?

L'HOTTENTOT.

Ma volonté. Quelques-unes de nos Peuplades ont des Rois : mais l'autorité des Chefs qui commandent à des hommes pauvres & ſans ambition, eſt bien bornée ; elle ne s'étend que ſur les malfaiteurs. Le Citoyen juſte & modéré ne doit être ſoumis à perſonne : tout pouvoir arbitraire & illimité eſt un attentat contre la Nature. Nos ancêtres n'ont point eu le droit de forger des chaînes pour leurs

deſcendans,

defcendans. On ne peut difpofer que de foi-même ; & nous ferions injuftes de vouloir impofer un joug aux générations fuivantes, fans reconnoître qu'elles auroient droit de le brifer.

RAPIN.

Avez-vous des Loix qui fuppléent à l'autorité d'un Chef, & des principes certains qui vous apprennent à diftinguer le fcélérat de l'homme jufte ?

L'HOTTENTOT.

Le pouvoir qu'exerce parmi nous chaque pere de famille, doit produire l'effet qu'en Europe produifent les Loix. Nous apprenons à connoître les malfaiteurs comme l'agneau apprend à fuir les loups. Le foin de pourvoir chaque jour à fa fubfiftance, ne laiffe gueres le loifir de nuire. Tranquilles fur l'avenir, nous jouiffons du préfent, & nous avons de moins les

vices que l'intérêt fait germer parmi vous.

RAPIN.

N'avez-vous point d'ennemis contre lesquels vous soyiez obligés de réunir vos forces ? des voisins moins désintéressés, & par conséquent plus dangereux ?

L'HOTTENTOT.

Nous sommes trop pauvres pour qu'on soit tenté de nous subjuguer. Nos campagnes, nos vallons incultes sont les remparts de notre liberté : nous serions bientôt asservis, si, renonçant aux charmes de l'oisiveté, nous rendions nos plaines fertiles. Assurés de notre indépendance, nous n'entretenons point chez nous une troupe d'assassins qui pour un modique salaire vendent leur sang ou répandent celui de leurs voisins. Cette espece de brigands que vous comblez de gloire, seroit en exécration parmi

nous. Il eſt vrai qu'un Peuple voiſin, appellé *Sonquas*, fait quelquefois des courſes ſur nos terres, pille nos cabanes, enleve nos troupeaux : mais nous le regardons comme un fléau paſſager dont Flumma ſe ſert pour nous punir.

RAPIN.

Vous le priez ſans doute de vous venger des Sonquas ?

L'HOTTENTOT.

Nous nous bornons à lui rendre grace de n'être pas auſſi méchans qu'eux. Hélas ! ce ſont les Hollandois qui les attirent par leurs arts dangereux.

L'Hottentot, aſſez Philoſophe lorſqu'il traitoit de l'emploi du temps, des effets du luxe & des moyens de vivre à peu de frais, ceſſa de l'être lorſque je lui parlai des uſages de ſon Pays, & fortifia en moi le ſentiment qu'une ſottiſe une fois adoptée par

une Nation, cesse de paroître ridicule. Un autre Cafre vint nous joindre, & le premier lui servit d'interprete. Il tenoit une montre assez grossiérement travaillée, qu'il regardoit d'un œil triste. Il me dit, en soupirant : Hélas ! la machine est morte. Je la pris, & bientôt je lui rendis la vie. Le Cafre, frappé d'étonnement, appelle ses compagnons, retirés dans des cabanes, pour leur annoncer le miracle que je venois d'opérer.

Je remarquai que leur jargon avoit quelque chose de plus rauque & de plus dur que le Bas-Breton. Quelques Voyageurs ont avancé qu'ils avoient moins une voix humaine que le cri importun d'une poule-d'Inde; d'autres, mieux instruits, leur ont restitué le don de la parole, & ont certifié que plusieurs Etrangers avoient réussi à entendre & à parler la langue de ces Peuples que l'ignorance maligne aime à confondre avec la brute. C'est par

une ſuite de cette erreur que des Voyageurs ont avancé que les Habitans du Groenland & des bords de la mer glaciale hurloient plutôt qu'ils ne parloient, & qu'ils formoient des ſons abſolument ſemblables au cri des ſinges. Il eſt vrai que les Negres voiſins de la Baie d'Angra de Sancta Helena, ont un ſon de voix ſi plaintif, qu'on les prendroit pour des Amans dédaignés qui comptent leur douloureux martyre. L'accent des Bas-Bretons & des Habitans de la Cafrerie, imite aſſez bien le croaſſement des corbeaux.

Quoi qu'il en ſoit, le don de la parole eſt une ſuite naturelle de la faculté de penſer. Toute langue n'a pu devenir riche & féconde que par le ſecours du temps, à meſure que les Sciences & les Arts ſe ſont perfectionnés & que le luxe multiplia ſes beſoins. Si l'on ſupprimoit du langage les mots ſortis de cette ſource,

la langue de l'homme policé deviendroit aussi pauvre que celle de l'homme sauvage. Si nous voulons perfectionner les langues, observons la prononciation des enfans qui commencent à parler. Ils seront nos Maîtres; ils nous apprendront quelles sont les consonnes dont l'articulation est plus ou moins difficile. Chaque Peuple éprouve des difficultés dans la prononciation de certaines consonnes. Les Ephroimites ne pouvoient prononcer l'*s*; les Chinois ne peuvent prononcer l'*r*, ni les Arabes le *p*. Les Hurons en voulant articuler les lettres labiales qu'ils n'ont point dans leur langue, font des contorsions & des grimaces comme des énergumenes. Ainsi cette difficulté vient plutôt d'un vice d'habitude que d'un vice d'organisation ou de climat.

Il faut être bien désœuvré pour voyager en Cafrerie; la simple Nature est toujours belle, disent les Philoso-

phes : qu'ils aillent chez les Hottentots, ils ſeront bientôt tirés d'erreur. Pour bien juger une Nation, il faut approfondir quelle eſt ſa paſſion dominante. L'intérêt ſemble la plus générale ; mais chez le Cafre, toutes les paſſions ſont ſubordonnées à l'indolence & à l'oiſiveté. Dans un cœur républicain, l'amour de la Patrie ; dans l'Anglois, l'amour de l'indépendance ; dans le Hollandois, le deſir d'accumuler ; dans le François, l'honneur eſt le ſentiment le plus impérieux. Si l'on compare le Peuple policé au Peuple ſauvage, on trouve que le premier a plus de beſoins & de reſſources, plus de peines & de plaiſirs, plus de lumieres & plus d'égarements. Tout eſt compenſé ; le ſéjour du luxe & des Arts peut être celui des plaiſirs, mais jamais du bonheur : l'un eſt un ſentiment fugitif & momentané, l'autre eſt une jouiſſance continue. Le Lapon enſeveli ſous la neige,

& long-temps privé de la clarté du jour, eſt attaché à ſon Pays : le petit Roi de Mina ſe croit le plus puiſſant Monarque de la terre.

Mon Compagnon ſe préparoit à joindre ſes réflexions aux miennes, lorſque des cris perçans & redoublés mirent notre philoſophie en déſordre. Je me rappellai ce que l'Hottentot avoit dit des Sonquas, qui pouvoient bien être les auteurs de cette violence. Nous nous portâmes avec célérité ſur un tertre, & j'apperçus le premier une femme dans l'ajuſtement Européen, qui faiſoit les plus grands efforts pour s'arracher des mains de deux Hottentots ou Sonquas, & qui réclamoit à grands cris la pitié de ces barbares ou la protection des Voyageurs que le haſard auroit conduits dans ces affreux déſerts. Nous ne balançâmes point à la ſecourir ; la pitié nous donna des aîles, & les Sauvages nous voyanr armés prirent la fuite en

tirant plusieurs fleches contre nous. Rapin reçoit une blessure qui, quoique légere, lui cause de vives douleurs. Il ralentit sa course ; il s'arrête un instant, & me force d'aller joindre l'infortunée que nous venions de délivrer. Je m'avance . . . . . Ciel ! que vois-je ? Amena éperdue, sans mouvement, & comme ensevelie dans sa douleur. Cet épuisement la rendit incapable de partager ma surprise & ma joie. Enfin, revenue à elle-même, une nouvelle frayeur s'empare de son ame; elle croit voir en moi quelqu'un de ses persécuteurs, & mes tendres embrassemens à la consoler la rassurent à peine. Quelle douceur, quelle sérénité succede à sa crainte, lorsqu'elle reconnoît dans son libérateur celui qui avoit déja voulu l'être !

Nos voix, nos soupirs se confondent. Je me précipite à ses pieds ; je sens renaître mon amour : c'est un fleuve qui brise ses digues. Ses regards

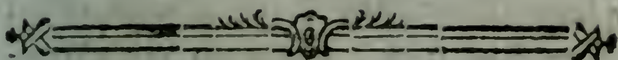
attendriſſans, les expreſſions animées de la reconnoiſſance ne laiſſent à mon ame que le pouvoir de la plaindre. Eh ! quoi ? m'écriai-je, une beauté formée pour commander dans le Palais des Rois, erre ſans guide & ſans appui dans une contrée ſauvage ! Qui déſormais oſera ſe plaindre, ſi tant d'aventures bizarres ſont le partage de la vertu ? Belle Amena, vous vous êtes précipitée dans cet abyme : vous avez préféré des doutes injurieux à la juſtice de croire que votre honneur eût été en ſûreté ſous la garde du mien. Le Deſtin, plus équitable, a choiſi pour votre libérateur celui qui étoit digne de ce titre ; il offre à mon cœur la douce ſatisfaction de vous être utile, & de juſtifier la pureté de mes ſentimens.

Ah ! qu'oſez-vous dire, s'écrie Amena ? Ne joignez pas à mes malheurs celui de me croire injuſte. Non, généreux Etranger, j'aime mieux juger

de vos intentions. Le ſort cruel a juſqu'ici renverſé mes projets ſans altérer mon courage, toujours ſupérieur aux événemens. Entraînée par une force inconnue, j'ai perdu la liberté de diſpoſer de moi-même, & de régler mes propres mouvemens : je n'ai conſervé d'empire que ſur ceux de mon cœur; & je puis dire qu'ils ont été les ſeuls qui m'aient affermi dans un projet que j'appellerois téméraire, s'il ne m'étoit inſpiré par le devoir & par le deſir de réparer des maux dont je ſuis la cauſe involontaire. Juſqu'ici l'eſpérance a ſoutenu mes pas & préſervé mon ame des attentats du déſeſpoir. Si j'en crois un récit, . . . . ſi la mort de . . . . . Ciel ! éloigne de moi cette idée ! ſoutiens une infortunée qui n'oſe enviſager ſon état, dans la crainte de ſuccomber ſous ſa rigueur. Je la conjurai de ne point ſe livrer au déſeſpoir : elle parut m'entendre avec

plaiſir. Je profitai de cette révolution pour l'engager à me découvrir la cauſe de ſes maux. Le beſoin qu'elle pouvoit avoir de mes ſervices exigeoit une juſtification qu'elle voulut bien entreprendre.





## CHAPITRE IV.

*Histoire d'Amena.*

Je ne dois point rappeller les premiers jours de ma vie, dit Amena d'une voix basse, & entrecoupée de sanglots. Le parallele des jours qui les ont suivis deviendroit trop accablant. Que n'ai-je pu rester confondue avec ces personnes qui n'ont jamais attiré sur elles les regards du monde, toujours plus avide des aventures singulieres qu'attentif à en prévenir les suites! Je ne rapporterai point celles d'un hymen où j'avois mis toute ma félicité, où j'ose dire que j'avois apporté des sentimens qui me promettoient des jours agréables. Obligée par état & par condescendance de me livrer à la société, j'en connus bientôt tous les dangers; mais les attentions les

plus recherchées à fuir l'abus d'une liberté permiſe, n'ont pu me garantir. Lorſque je vous connus, mes malheurs étoient récens. Mon ame, accoutumée aux douceurs d'un commerce où l'on jouiſſoit paiſiblement de ſes amis & de ſoi-même, n'étoit point armée contre les coups de l'infortune, & je ne leur oppoſois qu'une foible réſiſtance. La réflexion me fit trouver des reſſources dans la pureté de mes intentions.

J'entrepris le voyage du Port-Louis, flattée par l'eſpoir d'y trouver celui que j'aimois, & qu'une funeſte erreur entraînoit à ſa perte. Différentes informations me firent ſoupçonner ſon départ. J'allois ſouvent méditer en ſilence ſur les bords de la mer, comme ſi je me fuſſe rapprochée de celui qui rempliſſoit mon ame. La vue du terrible élément ſur lequel il étoit expoſé, ſembloit me le rendre préſent. Les tempêtes de la mer me paroiſſoient

préférables au calme de la terre. J'envioi le ſort de ces contrées que la préſence de mon époux alloit embellir. Mes yeux, dirigés par le trouble de mon eſprit, cherchoient à découvrir le vaiſſeau qui le portoit ſous un nouvel hémiſphere. Quelquefois, abuſée par une chimere agréable, je me repréſentois cet époux chéri que les vents obligeoient à rentrer dans le Port, ſa ſurpriſe d'y recevoir les tendres embraſſemens d'une femme qu'il avoit cru coupable, & qu'il retrouvoit digne de lui. Je me peignois les tranſports d'une famille indignement trahie, & la confuſion de mes perſécuteurs. Ah ! que la réalité eût été conſolante !

J'entrois un ſoir dans la Ville, également occupée de ma douleur & des moyens d'en tarir la ſource. Je formois mille réſolutions ſans me fixer à aucune, quand j'apperçus auprès de moi un homme dont la figure étoit

aussi hideuse que l'habillement étoit grotesque. Il s'attache à mes pas, & me demande la liberté de me parler en secret. La crainte d'être privée de connoissances qui pouvoient changer mon sort, me fit hasarder l'entretien. L'aspect de ce monstre dans mon appartement me fit reculer d'horreur. L'air sombre avec lequel il débuta, le désordre de ses idées, l'obscurité affectée de ses expressions augmenterent la défiance que l'ensemble de sa figure avoit fait naître. J'ai été touché, dit-il, de voir les signes de la douleur sur un si beau visage; & je viens vous offrir des secours que vous auriez tort de refuser dans une Ville où les hommes sont plus occupés de leur commerce que des intérêts d'autrui. Je dispose d'un navire prêt à mettre à la voile, & je puis vous transporter dans telle partie du monde que vous choisirez pour asyle.

Le peu d'attention que je fis à ce

discours me perſuada que l'Orateur n'étoit pas un ſéducteur bien dangereux. Chaque fois qu'il renouvella ſes offres, je l'aſſurai de ma réſolution à n'en point profiter. Enfin, il conclut par l'éloge de ſes bonnes qualités; mais avec le ton d'un coupable qui exigeoit de lui plus d'adreſſe, & de moi plus de crédulité. Sa retraite, que j'accélérai, me fit faire des réflexions ſur le danger de ces ſortes de viſites. J'en ſentis mieux la conſéquence, lorſque j'appris que le ſcélérat avoit tenté de ſéduire mes Hôtes pour les rendre complices de ſes abominables deſſeins. Au reſte, il ne faut qu'une foible connoiſſance du monde pour ſe garantir de la ſéduction; & je ſuis très-convaincue que le ſuborneur a toujours un complice.

Je ſortis le lendemain, & fus ſur le rivage chercher une tranquillité que je croyois trouver par-tout où je n'étois pas. Je formai la réſolution de

partir à la premiere occaſion favorable : j'étois moins effrayée des périls du voyage que de l'idée cruelle d'être inſultée par un forcené, ou de vivre ſans conſidération dans ma Patrie. Je ſuis attachée, diſois-je, par mes ſermens, mes principes & mon penchant, à celui que le ſort perſécute. Nos intérêts, notre honneur ſont communs : ne balançons pas à ſuivre ſes pas; ſon exemple me montre le chemin que je dois tenir : le fruit que j'en attends eſt de voir nos liens mutuels fortifiés.

Je m'entretenois de ces idées, lorſque le haſard nous conduiſit au même lieu. J'apperçus dans vous cette aimable ingénuité, cette candeur qui inſpire la confiance : mais je dois être auſſi ſincere que vous me paroiſſez généreux; & je vous avoue que votre extérieur, garant équivoque des qualités de l'ame, n'eût point ſuffi pour me raſſurer, ſi ma ſituation m'eût

permis de faire un autre choix. La nécessité détermina le jugement avantageux que je portai de vous. Les malheureux ont toujours le cœur ouvert à l'espérance. Le cri du besoin, plus puissant que la voix de la raison, leur fait craindre de perdre des avantages éblouissans par trop de circonspection. Notre destination commune pour Ceylan fut un nouveau motif d'accepter vos offres : je pris, de concert avec vous, des mesures pour le trajet que vos soins généreux me faisoient paroître moins redoutable. Je quittois sans regret un Pays dont étoit éloigné l'objet qui pouvoit m'y attacher ; & Ceylan à mes yeux avoit tout le mérite de la Patrie. Je m'embarquai dans une chaloupe pour joindre le vaisseau qui devoit nous transporter. Mais, ô Ciel ! puis-je vous exprimer toute l'horreur dont je fus saisie, lorsque j'apperçus sur le même vaisseau l'odieux brigand qui avoit tenté de m'en-

lever au Port-Louis ! Je ne pus réprimer les tranſports de ma douleur ; je ne vis que des objets effrayans dans tout ce qui s'offrit à ma vue. Mes cris annoncerent le trouble de mes ſens. La perſpective cruelle de ne pouvoir trouver un aſyle contre de nouveaux attentats, m'auroit porté à quelque acte de déſeſpoir, ſi quelqu'un de la Troupe infernale n'eût propoſé de me remettre dans une chaloupe qui retournoit au Port-Louis.

Cet homme, capable d'éprouver la pitié, me parut avoir quelque aſcendant ſur les eſprits ; enfin, j'obtins la liberté de retourner à terre, perſuadée que mon voile & l'agitation où j'étois avoient empêché mon infame brutal de me reconnoître. Je vous apperçus un inſtant après avoir quitté le vaiſſeau : je vous criai que je fuyois un monſtre, un ſéducteur abhorré ; je vous fis des adieux que l'éloignement ſans doute vous empêcha d'entendre,

Le Pilote qui conduisoit la barque me fit plusieurs questions sur mon retour précipité, & sur le dessein que j'avois formé de quitter la France. Je l'assurai que j'étois dans la résolution d'aller aux Indes. Vous ne pouvez, dit-il, mieux vous adresser qu'au Capitaine Vanvouk, dont je suis le premier Pilote : c'est un honnête homme qui se fera un devoir de vous obliger. Il ne doit point passer au-delà du Cap; mais vous y trouverez des moyens faciles de continuer votre route.

Je suivis son conseil. Je partis avec le Capitaine Vanvouk, qui étoit grossiérement honnête homme, & dont je n'aurois point eu à me plaindre, si je n'avois point eu le malheur de lui inspirer de l'amour. Quel spectacle pour une femme vertueuse & delicate, d'appercevoir à ses pieds ces masses informes & pesantes défigurant l'amour par les accès d'une passion brutale, & de recevoir l'encens de ceux dont elle pré-

féreroit l'indifférence, & même le mépris !

Jamais paſſion ne fut plus violente ni moins autoriſée que celle de Vanvouk. J'ai conſtamment dédaigné ſes déclarations plus brutales que galantes. J'ai trouvé dans moi tant de diſpoſition à le haïr, que ma réſiſtance n'a point été une vertu. Arrivée au Cap, je formai le projet d'éviter ſa préſence. Je pris un logement près du Fort, réſolue de m'y tenir cachée juſqu'à ce qu'un vaiſſeau fìt voile pour Ceylan : mais je fus bientôt informée des perquiſitions qu'il faiſoit, comme s'il eût eu droit ſur ma perſonne. J'en redoutai les ſuites ; & je crus devoir m'éloigner juſqu'au moment qu'il devoit retourner en Europe. Je ſentis l'inſuffiſance de recourir aux Loix dans un Pays où j'étois étrangere, où les yeux ſe réuniroient en faveur de mon tyran, ſi j'étois jugée par des hommes de ſa Nation.

Je ſerois tentée de me comparer au fils d'Alcmene. En quelques lieux que j'aie porté mes pas, j'ai trouvé, comme lui, des monſtres à combattre : dans ma Patrie, c'eſt un ami infidele; au Port-Louis, c'eſt un infame ſéducteur ; au Cap de Bonne-Eſpérance, c'eſt Vanvouk qui vient empoiſonner les reſtes d'une vie languiſſante. Hortenſe, chez laquelle j'étois logée, me dit qu'un François nouvellement débarqué cherchoit à s'inſtruire de mon nom, de ma Patrie & du lieu où je comptois fixer mes pas. Cette Dame reſpectable étoit la dépoſitaire de tous mes ſecrets, & cette confiance méritée l'attachoit à mes intérêts. Les informations réitérées du François me firent une illuſion bien chere. Je crus que c'étoit un ami de mon époux fugitif, ou peut-être lui-même, qui portant un jugement honorable des mouvemens de mon cœur, auroit ſoupçonné que j'avois ſuivi ſes traces. Je

pressai vivement Hortense de me faire une peinture exacte de l'Etranger. J'appris que c'étoit un grand homme sec, & de figure sinistre, aussi différent de celui que l'Amour avoit peint dans mon cœur, que semblable à mon vil adorateur du Port-Louis. Le résultat de mes délibérations auroit été de ne le voir ni de l'entendre, si mon Hôtesse n'eût jugé plus favorablement du mérite de ses intentions.

Le François fut introduit sous le nom de Belfort. Je le pris pour un Espagnol, tant il mit de sentences & de laconisme dans ses propos, & de gravité dans son extérieur; mes conjectures se vérifierent en partie. Je lui trouvai une grande ressemblance avec le brutal Amant du Port-Louis, quoiqu'il n'eût pas le même ajustement. Je rejettai toutes les idées d'un parallele offensant qui pouvoit nuire à notre entretien. Il fut d'abord assez vague, & se seroit terminé de même, si Belfort,

qui

qui n'avoit ceſſé de m'examiner, ne ſe fût jetté bruſquement à mes pieds avec la frénéſie d'un convulſionnaire. Ah ! Madame, s'écria-t-il dans ſon extaſe, quel enchaînement d'infortunes ! quelle perſévérance à les ſupporter ! Trop tendre époux, que n'es-tu préſentement à ma place ! la vertu malheureuſe eût ſans doute triomphé. Pardonnez à la force du ſentiment un enthouſiaſme qui l'emporte ſur ma raiſon. Cet époux que vous chériſſez ne peut vous être rendu : le Ciel en a diſpoſé ; mais il vous en dédommage en vous faiſant trouver un autre lui-même, un homme qu'il a trouvé digne de vous remplacer. Dépoſitaire de ſes dernieres volontés, je puis ſeul vous les communiquer... Quoi ! Monſieur, vous connoiſſiez mon époux ? ... & vous avez été choiſi ? ... achevez de m'inſtruire : ... mais non, je ne me trouve pas aſſez de force pour vous entendre. Les ſoupirs étoufferent ma

voix ; je gardai un morne ſilence qui me donna le loiſir de rappeller ma raiſon. Je décidai que la ſéduction employoit ſouvent de telles armes contre un cœur trop affecté de ſon objet. Je vous diſpenſe, lui dis-je, d'entrer dans de plus grands détails, ſi vous n'avez des preuves plus convaincantes de votre miſſion.

Vos doutes, Madame, reprit Belfort, ne ſont point une injure pour moi : je ne ſuis point aſſez téméraire pour m'être embarqué dans une affaire auſſi délicate, ſans être en état de lever tous les ſcrupules que ma qualité d'étranger doit faire naître. Tout eſt prévu ; n'en croyez que vos yeux, & daignez reconnoître ce précieux dépôt confié à l'amitié la plus tendre. En achevant ces mots, il tira de ſa poche une petite boîte qu'il me remit, en s'écriant pathétiquement : Voilà le gage reſpectable de votre tendre affection pour celui que nous

regrettons. Il ne pouvoit ſe laſſer de le contempler à chaque heure du jour; il le ſerroit avec tranſport contre ſon cœur; il le portoit ſur ſes levres, & l'arroſoit de ſes pleurs en proférant votre nom : il vous croyoit préſente; il vous prioit de lui pardonner ſes injurieux ſoupçons.

Je n'écoutai point la ſuite de ſon diſcours. Je me hâtai d'ouvrir la boîte, où je trouvai mon portrait; je ne pouvois en croire mes yeux : je l'examinai comme ſi j'avois craint d'être abuſée par quelque preſtige; j'y reconnus des traits formés dans des jours plus ſereins. Ma main tremblante le ſoutenoit à peine; une frayeur mortelle ſaiſit mon ame; il ſembla qu'un ſombre nuage déroboit le Ciel à mes yeux. Je voulus ſortir; mais mon extrême foibleſſe m'en ôta le pouvoir. Je tombai ſans connoiſſance entre les bras d'Hortenſe, qui ne m'avoit point quittée. Paſſons aux circonſtances qui m'ont conduite ici.

Le Capitaine Vanvouk avoit découvert ma demeure, qu'Hortenſe lui avoit interdite. Il employoit la violence pour s'y faire recevoir. Belfort me repréſenta la néceſſité de fuir. Je compris que ce parti étoit ma derniere reſſource pour faire échouer les audacieuſes prétentions de ce vil Capitaine. Belfort m'étoit trop indifférent pour m'inſpirer de la défiance : il fut mon conducteur. La chere Hortenſe ne pouvoit retenir ſes larmes; je m'éloignois d'elle avec une ſenſibilité qui excitoit la ſienne.

Il n'eſt point de médiocres amis dans l'infortune : il faut être malheureux pour en ſentir le prix. Je fuyois, & mes yeux ſe fixoient encore ſur la paiſible demeure de cette reſpectable Amie. Notre marche incertaine & précipitée fut triſte & ſilencieuſe : mon ame toute entiere à ſa douleur ne pouvoit ſe remplir de Belfort. J'eſſayois de prendre quelque repos, lorſque

trois Sauvages ſe ſont trouvés près de nous. J'ai jetté un grand cri qui a paru effrayer Belſort plus que les Sauvages : il a pris la fuite, & les trois Barbares l'ont ſuivi comme s'ils avoient prévu l'impuiſſance où j'étois de leur échapper.

Deux de ces brigands ſont revenus un inſtant après : leur abſence m'avoit donné le temps & le courage de rappeller mes eſprits ; & lorſqu'ils ont voulu m'entraîner dans leurs affreux déſerts, je me ſuis trouvée capable de réſiſter avec toutes les forces que donne le déſeſpoir. J'ai tenté de les fléchir par le langage des ſoupirs, le ſeul que je pouvois leur faire entendre : mais, peu ſatisfaite du ſuccès de mes larmes, je n'eus plus de reſſources que dans la compaſſion de quelque Voyageur amené dans ce lieu par le haſard ou la curioſité.

Le Ciel a ſecondé mes efforts ; il n'a point permis qu'une victime innocente

fût ſouillée par la honte & l'infamie du crime, & que le dernier inſtant où elle devoit habiter ce ſéjour de douleur, fût le ſeul dont elle eût à rougir.

La ſenſible Amena acheve avec peine ces derniers mots. Une ſombre pâleur ſe répand ſur ſon viſage; elle tombe évanouie à mes pieds. J'eſſayai les moyens les plus prompts de rappeller en elle le ſentiment, & je fus aſſez heureux d'y réuſſir. Ses yeux preſque éteints ſe tournerent vers moi; elle vit couler mes pleurs, & eut la généroſité d'y être ſenſible, & de s'intéreſſer à ma conſolation quand elle en refuſoit pour elle. Eloignez-vous, me diſoit-elle; les jours d'un être bienfaiſant ſont précieux au monde, il ne doit point le quitter. Vous m'avez rendu le ſeul ſervice qui fût en votre puiſſance en me délivrant de mes raviſſeurs. La mort achevera le reſte; elle va me rejoindre à la moitié de moi-même, à un époux qui va jouir

de mon innocence. C'eſt dans cette douce confiance que je m'approche du ſéjour délicieux où l'ame pure & dégagée de ſes liens, jouit d'un calme inaltérable.

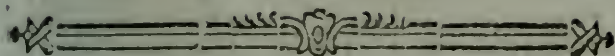
Ses yeux ſe fermoient au jour, & mon cœur à l'eſpérance; mais, peu de temps après, elle ſembla avoir acquis une exiſtence nouvelle. Je me ſuis ſentie ſi foible, dit-elle, que j'ai cru toucher à ma derniere heure; & je tire de la rigueur de mon ſort l'avantage de ne la point redouter. Je tâchai d'affermir ſa conſtance; je lui remontrai que la réſolution où elle étoit de mourir, étoit moins un effort ſublime de vertu, qu'une foibleſſe criminelle, injurieuſe à l'Etre ſuprême, aviliſſante à la dignité de ſon ame, & qui démentoit tout l'héroïſme de ſa vie.

Je fus tranſporté de joie lorſqu'après une méditation profonde, elle m'aſſura qu'elle avoit encore aſſez d'em-

pire ſur ſa raiſon pour conſentir à vivre; je lui offris la perſpective flatteuſe de n'avoir plus de dangers à courir, ni d'ennemis à craindre. Rapprochons-nous, lui dis-je, par une marche meſurée à vos forces; d'un ami qui a partagé avec moi l'honneur de vous délivrer. Nous nous rendrons enſuite aux habitations Hollandoiſes, près du Cap.

Que d'hommes lâches & pervers, s'écria Amena, contre un ſeul qui connoît l'attendriſſement de l'humanité & les douceurs de la commiſération!





## CHAPITRE V.

*Retour au Cap de Bonne-Espérance.*

Dès que j'apperçus Rapin, qui paroissoit se soutenir avec difficulté, je dis à Amena : Vous voyez un de vos libérateurs ; mais, plus heureux que moi, le desir de vous être utile lui a fait recevoir une blessure que j'envie, & qui seroit un nouveau sacrifice offert à la plus vertueuse des femmes. J'allois commencer un discours assez tendre; mais Rapin étoit déja près de moi. Je lis dans ses yeux la surprise; il pâlit, & s'écrie, en reculant avec précipitation : Oui, c'est elle ! c'est l'indigne & perfide Emilie !... Que vois-je ! ô Ciel ! Rapin ! n'est-ce point un songe qui me séduit & m'abuse ? . . . Belfort, imposteur,

que m'as-tu dit ? Leurs exclamations précipitées se croisent, & peignent le trouble de leurs idées & l'excès de leur émotion. Elle a franchi les mers, continua Rapin, sur les aîles du démon qui me persécute, ombre funeste attachée à mes pas; elle a sans doute juré de me poursuivre jusqu'aux enfers, & d'y venir tourmenter mon ame.

Amena, maintenant Emilie, semble être rappellée au jour après un long sommeil. Dans son agitation, elle tend une main bienfaisante à celui qui l'outrage. Ses regards sont l'expression de l'innocence & de la joie la plus pure. Etre suprême, dit-elle, je t'adore en silence; comment exprimer ce que tu fais aujourd'hui pour moi? Je tiens une seconde fois de toi l'existence & la vie; tu me rends mon ami, mon époux, mon amant : je ne me souviens plus de mes infortunes; &

mon ame, autrefois la proie des chagrins, ne va plus être occupée qu'à jouir de tes bienfaits.

Rapin étoit cruellement affligé d'avoir retrouvé au Cap sa femme, qui l'avoit déterminé à quitter la France; & moi je ne trouvois pas mon compte à contempler dans cette Belle l'épouse de mon Ami. Emilie avoit quelque chose de si tendre, de si majestueux, que j'eusse donné tout au monde pour être le mari retrouvé. On remarquoit dans les yeux de Rapin un mélange d'attendrissement & d'indignation, sans pouvoir juger lequel de ces deux sentimens avoit le plus d'empire. Le dernier parut enfin l'emporter. Viens-tu, dit-il, couronner ton crime par tes extravagantes poursuites, ou le cacher aux extrémités de l'Univers? Ton odieux complice est-il ici pour te défendre? Viens-tu cacher ta honte & renouveller la mienne? Puis se tournant vers moi: Qui eût deviné,

Profper, que ma femme, oui, ma femme, m'attendoit dans la Cafrerie ? Eh ! comment aurois-je pu la reconnoître en lui voyant tantôt faire une fi belle défenfe contre trois hommes ? Je te jure que je n'aurois cru de ma vie recevoir une bleffure en pareille circonftance. C'eft être bien malheureux d'être bleffé pour celle qui m'a couvert d'ulceres. J'avoue maintenant que rien n'eft fait en vain, puifque la difformité des Hottentots opere des miracles en faifant d'une femme foible une femme forte.

Cette froide plaifanterie ne déconcerta point Emilie. Elle plaignit l'erreur de fon époux, & fe fervit, pour la diffiper, de termes mefurés. Que fon difcours fut majeftueux & touchant ! c'étoit l'innocence en pleurs qui combattoit l'injufte prévention, & qui craignoit de trop faire appercevoir fes avantages. Jamais on n'ufa de la victoire avec plus de modération.

Notre malheur commun, dit-elle, est l'ouvrage du perfide Macé, qui n'ayant pu mériter ma confiance, a indignement abusé de la vôtre. Il est vrai que le jour de votre arrivée, dont lui seul étoit informé, il m'engagea dans une partie de campagne, malgré toute ma répugnance & les conseils de ma mere, qui commençoit à le connoître. Nous nous rendîmes dans une maison près de la Ville, où je fus surprise de trouver Brutalberg à qui j'avois interdit la mienne. Sa présence odieuse fut le présage de nos malheurs. On affecta de nous rapprocher & de nous laisser seuls ensemble, malgré tous mes soins à l'éviter. On prolongea mon départ bien avant dans la nuit. Mille obstacles, qui sembloient produits par le hasard, & que le traître avoit préparés, firent échouer mes résolutions. La partie fut assez triste. La joie & le plaisir étoient toujours loin de moi, quand Brutalberg en

étoit proche. Macé diſparut avant la fin du jour, & retourna ſecrettement à la Ville. Que ne pouvois-je ſoupçonner les déteſtables ruſes qu'il méditoit ? J'aurois précipité mes pas vers vous ; notre bonheur n'eût point été altéré : mais, hélas ! je n'eus aucun preſſentiment du piege ; il étoit trop au-delà des vraiſemblances.

J'arrivai chez moi dans l'inſtant où vous veniez d'en ſortir avec une précipitation qui me cauſa de vives alarmes. J'en appris bientôt la raiſon. Macé publia votre aventure avec cet air de myſtere plus propre à exciter la curioſité qu'à prévenir l'éclat. Des amis qui abuſoient de ſa confiance, me découvrirent la route que vous aviez tenue, & votre projet de paſſer à Ceylan.

Le perfide Macé, acharné à me perdre, ſans ceſſer de m'eſtimer, cachoit ces détails à ma pénétration. Il connoiſſoit mon courage ainſi que mon

innocence. Il ſavoit ce que j'étois capable d'entreprendre, ſans égard à la foibleſſe de mon ſexe, aux dangers du voyage & à la rigueur de la ſaiſon. Je pouvois vous rejoindre au Port-Louis, m'y juſtifier, & faire retomber ſur lui l'indignation publique. Quel homme que ce Macé ! celui qui ſait voiler les penchans vicieux qui défigurent ſon ame, eſt mille fois plus à craindre qu'un ſcélérat ſans pudeur qui ne ſe donne pas la peine de déguiſer ſa difformité. Vous ignorez, cher époux, quelles ont été ſes prétentions ; il étoit ſecrettement votre rival. La fidélité que je vous ai vouée m'a rendue criminelle à ſes yeux : mais je bénis le Ciel qu'il ne ſoit que mon ennemi. O mon ami ! ô cher époux ! nous ſommes les victimes d'une ruſe groſſiere ; la prétendue mort de Brutalberg vous force d'abandonner une Patrie qui vous eſt encore chere ; une trame

infernale vous oblige à mener une vie errante, & laisse sur mes pas une impression éternelle d'infamie. Toute femme qui est dans la nécessité de faire son apologie, est rarement écoutée; & le soupçon est une conviction au tribunal de la malignité. C'est à notre union raffermie, c'est aux dangers que j'ai courus, c'est aux témoignages des Citoyens sans prévention qu'est attaché le retour de l'estime publique. Retournons dans notre Patrie jouir de nous-mêmes, & dissiper les soupçons qu'un ami parjure a fait naître.

Rapin, surpris & confondu, n'avoit pas la force de répondre. Mais, forcé enfin de s'expliquer, il lui dit : Emilie, pourrai-je m'accoutumer à croire ce que vous venez de m'apprendre ? Quoi ! Brutalberg n'étoit point votre amant ? Eh ! quel est donc celui que j'ai fait tomber sous mes

coups ? Ah ! je crains que vous ne vouliez encore abuſer de ma crédulité.

O fatal aveuglement ! interrompit vivement Emilie, ſi j'avois renfermé dans mon cœur les foibleſſes que tu ſuppoſes, ta fuite précipitée eût été le comble de mes deſirs, & non pas une diſgrace ; j'aurois joui ſans crainte & ſans témoin du fruit de mon crime : tu m'en laiſſois la liberté ; & je n'aurois point riſqué de la perdre avec la vie pour venir te chercher aux extrémités de l'Univers, ſi la Religion, l'amour de mes devoirs & mes ſermens n'euſſent parlé pour toi dans mon cœur.

Un argument auſſi preſſant fut victorieux. Rapin, combattu par le doute, la honte & les remords, réfléchit ſur les dernieres paroles qu'il vient d'entendre. Enfin, convaincu de ſon erreur & de l'innocence d'Emilie, il ſe jette à ſes pieds, qu'il arroſe de ſes

larmes. Emilie, touchée de ſon repentir, le ſerre entre ſes bras. Leurs voix, long-temps étouffées, ne peuvent rendre la force de leurs penſées. Leurs regards, plus éloquens, expriment mieux leur paſſion. C'eſt un époux qui s'eſt cru outragé, & qui retrouve une femme digne de toute ſa tendreſſe : quelle jouiſſance pour un cœur tendre & délicat ! c'eſt une épouſe qui pardonne une offenſe dont la ſource eſt dans l'ivreſſe de l'amour qu'elle a inſpiré. Le cœur eſt un juge indulgent quand il prononce ſur une faute dont il eſt complice.

Dans leur ſaiſiſſement ils ſemblent affligés de ne pouvoir manifeſter toute leur ame ; ils ſe prodiguent les noms les plus tendres. Douce effuſion des cœurs vertueux ! félicité pure lorſque des liens ſacrés la rendent légitime ! Les attraits de la volupté n'ont point cette conſiſtance, cette ivreſſe délicieuſe inconnue des hommes vulgaires.

Eh ! comment des principes différens produiroient - ils les mêmes effets ?

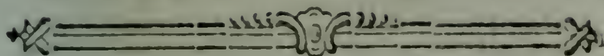
Cette entrevue me fit naître une foule d'idées : leur exemple m'apprit à connoître les douceurs de l'hymen lorsque la vertu en a formé les nœuds. Quel ami plus sûr, quel consolateur plus tendre, quelle société plus agréable que celle d'un époux sensible & vertueux, qui trouve dans une épouse chérie le retour d'une tendresse qu'on peut avouer en public ! Je n'avois été que l'amant passionné d'Emilie; je devins son respectueux admirateur. Mon attachement fut exempt de foiblesse.

Je m'étois dit : Amena est jeune & belle ; elle doit être sensible : son voyage doit être l'effet d'une passion violente ou d'une tendresse mal récompensée. Il est naturel qu'elle s'afflige & feigne de chercher un mari qui, peut-être, n'exista jamais. Il est démontré que jamais femme ne fut chercher si loin son mari : c'est au

contraire ce que la plupart entreprendroient pour s'en éloigner.

Ces ſoupçons furent remplacés par de plus nobles ſentimens. Je m'applaudis d'être le témoin d'une ſi tendre réconciliation; & dans mon attendriſſement je ſurpris pluſieurs fois mes yeux baignés de larmes. Toute la joie des deux époux ſe communiqua par degrés à mon ame. J'admirai comment une rencontre inopinée avoit pu faire le bonheur de nous trois. Ce fut l'ouvrage de l'amour conjugal, & de la ſenſible humanité.





# CHAPITRE VI.

*Séparation imprévue des deux Epoux.*

O fatale ſociété, s'écrioit Emilie, dont les liens trop étendus uniſſent l'homme juſte au ſcélérat, l'ami fidele à l'ami parjure ! c'eſt dans les détours obſcurs de ton labyrinthe, qu'une jeune femme s'égare, ſi, dénuée de prévoyance & d'activité, elle néglige d'obſerver tout ce qui l'environne. Mais toi, mon cher Rapin ; & vous, Monſieur, qui avez tant de droit à ma reconnoiſſance, quelle ſagacité ſcrupuleuſe ne devez-vous pas apporter dans le choix de vos amis !

Tandis que ces deux époux, ou plutôt ces deux amans, s'épuiſent en épanchemens réciproques & en réflexions inutiles à rapporter, nous approchions du Fort. La nuit com-

mençoit à dérober les objets & à rendre la route incertaine. Emilie, foible & chancelante, avoit besoin de repos. Nous apperçûmes une maison, où une femme, qui me parut de la figure la plus agréable, s'avança pour nous recevoir. Nous entrâmes dans un sallon plus propre que magnifique, où Emilie fut accueillie avec tant de tendresse, que je crus que c'étoit une mere qui, après une longue absence, retrouvoit sa fille. Ces deux excellentes femmes se tinrent long-temps serrées entre leurs bras sans pouvoir parler. Emilie se fit entendre la premiere. Vous m'avez vu ce matin la plus infortunée de toutes les femmes, & vous me retrouvez la plus heureuse. Je vous ai quittée en versant des larmes de douleur. Tout est changé dans un jour : les larmes que je répands sur votre sein, ne sont plus que des larmes de joie. Je vous présente celui qui causoit mes peines, & qui les fait cesser au moment qu'il

m'eſt rendu. C'eſt lui-même, c'eſt mon époux. Que je m'applaudis, reprit Hortenſe, que le haſard vous ramene pour calmer mes inquiétudes, & pour vous voir heureuſe! Et vous, Monſieur, que vous devez l'être, ſi vous connoiſſez le prix du tréſor qui vous eſt rendu!

Cet autre François, reprit Emilie, eſt un de mes bienfaiteurs & l'ami de mon époux. Jugez combien j'aime à trouver ces deux titres réunis, & quels ſoins je ſerois capable de prendre, ſi jamais il reſſentoit les atteintes de la douleur ou du beſoin! Votre maiſon eſt l'aſyle de l'humanité. C'eſt par l'attrait invincible des vertus que je m'y ſentois retenue, & que, loin de vous, je croyois avoir ceſſé d'exiſter.

Emilie, épuiſée de fatigue, demanda la permiſſion de ſe retirer. Il eſt aiſé de ſe repréſenter l'ivreſſe de deux époux qui s'abreuvent d'un tor-

rent de voluptés que le devoir rend plus pures, qu'une longue privation rend plus vives. Quelle émulation de tendresse ! un doux ravissement porte dans leur cœur l'oubli du passé. Pour moi, j'emportai dans mon lit une impression des charmes d'Emilie, d'autant plus délicieuse, que je n'avois vu depuis neuf jours que des figures d'Hottentots, & de leurs affreuses moitiés. Tout cela me promettoit des songes agréables sur un bien dont mon ami étoit propriétaire & possesseur.

Mes espérances furent bientôt évanouies. Le sommeil le plus délicieux fut troublé par l'apparition de quatre satellites en moustaches cirées, le fusil sur l'épaule, qui nous signifierent, à Rapin & à moi, de nous rendre sur-le-champ chez le Commandant du Fort. Cet ordre étoit moins rigoureux pour moi; je ne renonçois qu'aux plaisirs des songes : mais il étoit cruel à

mon

mon ami, qui avoit des torts à réparer, & qui n'avoit encore fait qu'imparfaitement ſon apologie.

Je fis différentes queſtions à nos Fuſiliers; &, pour toute réponſe, ils nous dirent : Suivez-nous, Coquins, ou nous ſaurons vous y contraindre. La réſiſtance de notre part eût été vaine. Rapin, qui avoit ſans doute quelque affaire à terminer, demanda modeſtement la liberté de voir Emilie; & moi celle de remercier Hortenſe. Cette grace nous fut refuſée avec une arrogance que nous feignîmes de ne pas appercevoir, par l'impuiſſance de la réprimer. Nos Conducteurs incivils nous pouſſerent rudement hors de la maiſon, & nous obligerent de marcher plus vîte que nous ne voulions vers le Fort, ſans daigner nous apprendre la cauſe de nos diſgraces & le ſort qu'on nous préparoit.

Quoi! s'écrioit Rapin, le Ciel permet qu'en voyageant chez les Hot-

tentots, je retrouve ma femme, & que je la retrouve digne de toute ma tendresse; & l'on me sépare d'elle avant d'avoir usé du privilege d'époux. Je ne vois rien dans mon aventure qui puisse alarmer leurs Hautes-Puissances ni chagriner leur Gouverneur. On viole ici cruellement le droit des Gens. Les Républicains se vantent à tort d'avoir chez eux le trône de la liberté. Encore, si nous avions Alpharabius pour défendre nos droits & confondre l'injustice armée du pouvoir! Il y a dans tout ceci quelque chose qui annonce du mystere : n'aurions-nous point donné dans quelque piege ? & cette Hortense n'auroit-elle pas eu des raisons pour nous séparer d'elle & d'Emilie ?

De conjectures en conjectures, nous arrivons à la porte du Fort. Un des hommes de notre escorte demanda celui qui commandoit la garde ; & lui dit : Je vous remets les Ravisseurs de

la femme du Capitaine Vanvouk. Aussitôt une troupe plus nombreuse que la premiere, nous conduisit en prison.

Le fonds de cette histoire, qui n'étoit pas énigmatique pour moi, étoit un mystere pour Rapin, qui ignoroit l'extravagante passion de Vanvouk pour Emilie. Il dut bien être étonné de se trouver le Ravisseur de la femme d'un Capitaine Hollandois, en croyant simplement avoir retrouvé la sienne sans avoir eu le temps d'être son mari. Pour surcroît, on nous avoit mis dans une prison séparée, & je n'avois la liberté ni de le voir ni de lui écrire. Notre captivité ne pouvoit être longue. Vander-Grosman devoit bientôt mettre à la voile, & l'intérêt de Vanvouk étoit de nous faire partir avec lui.

Je craignois que le faux mari ne l'emportât sur le véritable, qui n'avoit pour lui que le courage & la vertu d'Emilie, que le témoignage d'Hortense & les remords du scélérat : mais

on lui refuſoit la liberté d'établir ſes droits, liberté qui devroit être un privilege reſpecté chez toutes les Nations, & qu'on trouve moins à Veniſe & au Cap de Bonne-Eſpérance, que dans les Pays monarchiques.

Oh ! que ma liberté eût apporté de changement ſur la ſcene ! J'aurois perdu la vie, ou Vanvouk le fruit de ſes attentats. Mais le petit nombre d'hommes capables de former des réſolutions généreuſes, manque preſque toujours de moyens propres à les exécuter. Occupé des chagrins d'Emilie & des rigueurs de ma captivité, je tentai d'adoucir le vieux Cerbere, à qui la garde de mon antre étoit confiée ; je voulus acheter de lui la liberté de me juſtifier, ou du moins la permiſſion d'écrire à mon Ami. Le croira-t-on ? mon hideux gardien étoit Hollandois, & il ne ſuccomba point à mes promeſſes.

Enfin, le départ approchoit : on me

ſit conduire avec une eſcorte juſqu'au vaiſſeau, où je trouvai Rapin plus ſatisfait de me revoir, qu'affligé de ce qu'il avoit perdu. Nous ſommes libres, s'écria-t-il en m'embraſſant : cher Ami, pardonnez au malheureux Rapin le choix qu'il a fait de la plus dangereuſe d's femmes ; elle nous avoit ſéduit l'un & l'autre par l'extérieur d'un héroïſme conjugal dont je devois la croire incapable. Mais le voile qui nous la cachoit eſt déchiré ; & le petit déſagrément qu'elle t'a fait eſſuyer, doit te donner une idée aſſez juſte de ſon caractere. C'eſt une de ces femmes pour qui un homme eſt un homme. Nous faiſons, toi & moi, cauſe commune. Les injuſtes reproches dont tu m'as accablé en ſa préſence, méritoient bien quelques jours de priſon. Ne diroit-on pas qu'elle choiſit ſes Galans moins pour ſatisfaire ſon goût que pour me faire enrager ? Elle peut bien m'aimer ; mais elle épouſeroit plutôt

l'Antechriſt, que de ſe voir réduite à n'avoir qu'un ſeul mari. La charmante perſonne ! elle m'a fait abandonner ma Patrie ; elle m'a fait empriſonner au Cap de Bonne-Eſpérance ; elle me fera pendre à Ceylan pour ſes menus plaiſirs.

Il alloit s'exhaler ſur les vices prétendus d'Emilie, ſi je ne l'euſſe arrêté dans ſa courſe rapide. Je me hâtai de l'inſtruire des violens tranſports de Vanvouk, de la conſtance d'Hortenſe à lui interdire ſa maiſon, & de l'antipathie d'Emilie pour lui. Il écoutoit attentivement, pâliſſoit, levoit les yeux au Ciel ; s'écrioit de temps en temps : Eſt-il poſſible ! ... Cher Proſper, es-tu bien inſtruit ? ... ſuis-je aſſez malheureux ! ... Il me faiſoit répéter les circonſtances du délit, & finiſſoit par n'en rien croire.

L'obligation de répondre à toutes ſes queſtions, nous faiſoit perdre un temps précieux. Le vaiſſeau n'étoit pas

encore ſorti de la rade, où la quantité de rochers exige les précautions du plus habile Navigateur. Les chaloupes, qui prennent moins d'eau, ne courent pas le même danger. Je ſollicitai le petit incrédule d'en prendre une, & de retourner à terre pour s'éclaircir ſur le fait diſcuté entre lui & moi. Il ne pouvoit ſe refuſer à une démarche qu'il devoit à l'honneur d'Emilie & à ſon propre repos.

Je n'ai garde, repliqua-t il; j'ai fait ſur cette aventure un calcul aſſez ſimple. Si la conduite d'Emilie eſt ſans tache, elle a un motif de conſolation; elle jouira de ſa propre vertu, tandis que je jouirai un peu plus tard de la ſatisfaction de m'en convaincre. Si elle eſt coupable, comme j'ai de fortes raiſons pour le croire, les faveurs accordées ou promiſes au galant Capitaine, n'exigent point ma préſence. Ami, je ſuis libre; & je craindrois, par une ſeconde démarche, de terminer

mes jours en prison. Le petit séjour que je viens d'y faire, m'avertit que le voisinage d'une femme infidelle est dangereux à un mari. Il est plus flatteur de rester dans l'incertitude : c'est la seule ressource qui reste à bien des époux.

Cet endurcissement & cette indifférence me surprirent & m'irriterent. Je n'y retrouvois plus ce bon sens, cette disposition à saisir le vrai : c'est qu'il raisonnoit de sang-froid, & qu'il agissoit par passion. Je le traitai de barbare, & lui déclarai l'intention où j'étois d'aller, en qualité d'ami, lui offrir des sentimens qu'elle étoit en droit d'attendre d'un époux.

Pars, j'y consens, me dit-il, avec une indifférence qui redoubla mon indignation : je desire que ta présence ne soit pas un reproche. Permets-moi cependant une observation que ton ardeur obligeante pourroit bien te faire négliger. Souviens-toi que ta chere,

ta respectable, ta merveilleuse Amena est ma femme, quoi qu'en dise Vanvouk ; & je ne me consolerois pas d'avoir été supplanté la même année par un Suisse, un Hollandois & un Bas-Breton.

Tu mériterois de l'être par un Hottentot, un Caraïbe, lui dis-je, si Emilie n'avoit à considérer que la justice qui t'est due, & se trouvoit autant de facilité au crime que tu en as à l'en soupçonner. Mais, loin de réaliser tes craintes, son ame incorruptible repousse un tyran qui emploie la ruse, parce qu'il n'attend rien de ses foiblesses, & qu'il ignore qu'il t'a pour complice des outrages faits à une Infortunée que tu abandonnes au bord du précipice où ta légéreté & tes caprices l'ont entraînée. Elle n'a d'autre défense que sa vertu, dont tu lui fais un crime. Je vole à son secours, qui ne sera point le fruit d'une passion criminelle ; & fût-elle aussi violente que

tu parois le craindre, je l'oublierois pour ne ſonger qu'à ſes malheurs. Au reſte, ſois convaincu que tes ſoupçons ſont tes ſeuls bourreaux.

Je le quitte bruſquement, & me rends chez Vander-Groſman pour obtenir la liberté de retourner au Cap. Mon deſſein étoit d'engager Emilie à nous ſuivre, & de la ſouſtraire à ſon perſécuteur. Mais le lourd Vander reçut ma requête d'une maniere fort incivile. Prévenu par ſon compatriote, il me traita de ſuborneur, vomit des imprécations contre Rapin, qui réclamoit pour ſa femme celle que Vanvouk honoroit de ce titre, & qui n'étoit point faite pour un Vagabond. Notre Capitaine n'étoit pas plus délicat ſur les loix de la ſociété, que ſur celles du commerce. J'allois le mettre au fait des principales circonſtances; il refuſa de m'entendre, & proteſta qu'il préféreroit toujours le témoignage d'un homme auſſi reſpectable

que Vanvouk, aux allégations d'un Etranger ſans aveu.

C'eſt ainſi que la plupart des hommes reglent leurs jugemens, & c'eſt aſſez ſouvent ſur de tels principes que les réputations ſont établies. Que d'actes de vertus ſont néceſſaires pour détruire une premiere impreſſion !

Forcé de renoncer à mon voyage, je tentai la converſion de ſon crédule mari, que je ne trouvai pas auſſi difficile que je me l'étois figuré. Il avoit toutes les qualités qui conſtituent l'honnête homme : mais ſon extrême vivacité dérangeoit l'ordre de ſes perceptions, & l'attachoit à une idée ſans avoir égard aux circonſtances. La réflexion commençoit à produire ſon effet à meſure que les emportemens de la jalouſie ſe calmoient. Cette malheureuſe paſſion étoit combattue en lui par un retour tardif à la raiſon. Je ſus profiter d'un de ces momens favorables pour lui remontrer

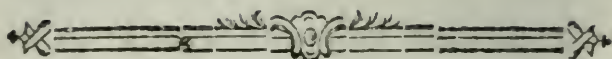
qu'Emilie, entreprenant le voyage périlleux du Cap de Bonne-Eſpérance, ne pouvoit avoir que lui ſeul pour objet; que Vanvouk, qu'elle ne connoiſſoit pas, & dont il étoit difficile de prévoir la paſſion, & encore plus de l'autoriſer, étoit un fourbe qui lui avoit caché la violence commiſe ſur nous, dans l'eſpoir que cette ſéparation forcée irriteroit l'un & mettroit l'autre en ſa puiſſance.

Je le raſſurai ſur les ſuites de l'attentat, en lui repréſentant qu'on ne pouvoit exercer ſur Emilie & Hortenſe les mêmes actes d'hoſtilité, parce qu'elles étoient ſous la protection des loix, & nous malheureuſement ſous celle du Capitaine Vander, qui regnoit en tyran ſur ſon bord.

Rapin avoua ſes torts, promettant de les réparer. Il confondit ſes ſoupirs avec les miens : nous maudiſſions le Capitaine Vander, le perſécuteur d'Emilie, & les vents qui nous éloi-

gnoient d'elle. Nous commençâmes à reprendre nos entretiens avec le Docteur par excellence. Il nous parla d'une de ſes productions ſublimes, intitulée : *L'Arc-en-Ciel philoſophique*, qui, ſelon lui, contenoit le germe des grandes vérités, comme l'Arc-en-Ciel phyſique préſente les ſept couleurs primitives. C'eſt de ce merveilleux Ouvrage que ſont extraites les hypotheſes qui vont être diſcutées, qui pourroient bien étouffer les grandes vérités dans leur germe.





## CHAPITRE VII.

*Alpharabius démasqué. Examen de quelques hypotheses.*

Les hommes bien nés qui s'intéressent à la gloire de leur espece & des Lettres, seront sans doute scandalisés de trouver dans le Réformateur des loix & des notions reçues, dans le sublime Alpharabius, un insigne fripon qui vole son Hôtesse & Rapin dans une Ville de Bretagne, un lâche suborneur qui tente d'enlever Emilie, & ourdit une imposture, à l'aide d'un nouveau déguisement, du portrait qu'il a dérobé, & des éclaircissemens que donne Rapin en racontant ses aventures. Ah ! misérable ! qu'un ignorant honnête homme est supérieur à un savant fripon. Les plus belles productions de l'esprit sont flétries par un

ſeul vice du cœur. Meſſieurs les Auteurs, ne vous affligez pas de voir un de vos Confreres démaſqué ; il n'eſt point de corps ſans tache. Le Tribunal des Loix a des interpretes corrompus, le Cloître a des hypocrites, & le camp, des Sybarites efféminés. Je n'eſtime parmi les Ecrivains que ceux dont le cœur ennoblit l'eſprit ; que ceux qui conſacrent leurs veilles à la félicité publique ; & je diſtingue un d'Alembert, un Buffon, de cette foule de mercenaires qui font craindre leur art & déshonorent leur talent.

Fatigué des paradoxes révoltans du Docteur, j'élevai la voix pour les confondre. Apprends, ô Alpharabius ! ſi jamais la vérité peut entrer dans une tête à ſyſtême ; apprends que la raiſon eſt inſuffiſante dans la réformation des mœurs. Le projet le plus inſenſé qu'ait jamais enfanté l'imagination en délire, eſt de vouloir faire de tous les ſentimens humains un ſentiment

unique; de toutes les facultés de raisonner, une raiſon univerſelle; ou, ſi l'on veut, de toutes les contradictions poſſibles, une loi ſimple, poſitive & fondamentale. Tu te plains avec quelque juſtice des maux répandus ſur la terre, de l'abus continuel que les hommes font de leur raiſon; & par une contradiction biſarre, tu veux qu'elle ſoit la ſeule autorité qui les ſoumette, la ſeule lumiere qui les dirige. Une telle prétention ceſſera d'être abſurde lorſque la terre n'aura pour habitans que des Monteſquieu & des Socrate. Mais en attendant, je deſire que la raiſon de ceux-ci influe ſur les loix, & les loix ſur la deſtinée & les mœurs des Citoyens. Je veux, comme toi, être gouverné par la raiſon: mais je conteſte à chaque Citoyen le droit de n'agir qu'après la ſienne.

Ouvre les Annales des Nations pour mieux ſentir les conſéquences de ton ſyſtême. Jette les yeux ſur les ſiecles

de

de barbarie qui, ſelon toi, n'auroient jamais dû exiſter, puiſque l'action de la loi naturelle, toujours la même, n'admet aucune diſtinction de temps, de lieux & de perſonnes.

Conſidere les premiers Philoſophes cherchant laborieuſement la ſageſſe dans l'Egypte & dans la Chaldée, tranſmiſe enſuite aux Grecs & aux Romains, preſque inconnue aux autres Nations. On prétend que nous avons été ſix cents ans réunis en corps, & formant un état aſſez conſidérable, avant d'avoir le ſens commun. N'eſt-on pas en droit d'en conclure que la ſaine raiſon eſt la derniere découverte faite par des êtres raiſonnables?

Il en eſt de la ſageſſe, priſe pour un effet naturel de l'entendement humain, comme des idées innées; ce que nous trouvons établi, & ce dont nous jouiſſons ſans effort, paroît tiré de notre propre fonds. Il n'y a que le

Philoſophe qui obſerve & diſcute, qui réprime cet amour-propre & cette erreur.

Qu'eſt-ce que la vertu ? c'eſt, répond un Sage, un ſacrifice de ſoi-même. Qu'eſt-ce que la loi naturelle ? c'eſt l'amour plus ou moins éclairé de l'ordre, uniquement fondé ſur l'amour de ſoi. Ou ces définitions ſont fauſſes, ce que je ne crois pas ; ou Alpharabius eſt un mauvais raiſonneur, ce qui eſt aſſez vraiſemblable.

Dans le premier cas, c'eſt l'intérêt d'autrui qui prévaut ; dans le ſecond, c'eſt toujours le nôtre : le Brigand qui me vole, le Juge qui me dépouille de mes poſſeſſions, l'homme en place qui m'écraſe ſous le poids de ſon crédit, le ſcélérat qui m'aſſaſſine, ſont plus ſenſibles aux avantages préſens qu'à la crainte d'éprouver un jour les mêmes maux dont ils m'affligent.

Ces hommes, dis-tu, n'ont point aſſez conſulté la loi naturelle, ou ils

ont mal interprété ce qu'elle prescrit. J'entends ; ma destinée & ma vie dépendent des bonnes ou mauvaises combinaisons de mes semblables. Apprends que c'est exalter cette raison universelle, c'est la rendre palpable aux esprits les plus grossiers, que de l'associer aux loix & aux préceptes de la Religion, qui pénetrent où les loix n'ont plus de force. C'est une vérité reconnue par les Sages. Quelques-uns ont avancé que les inventeurs des cultes les plus insensés avoient forgé un lien nécessaire qui peut-être a contribué plus que la Politique à réprimer la violence & à former la société : ainsi tu divises ce qui doit rester uni, & réunis ce qui n'est point fait pour l'être, c'est-à-dire l'opinion des hommes, qui tous ont leur maniere de voir & de sentir.

Tu parois ignorer que la sagesse est l'ouvrage du temps, & les passions celui de la Nature. Il est ridicule de

nous ramener à cette licence effrénée & barbare des premiers âges dont nous avons eu tant de peine à sortir. Ton hypothese une fois adoptée, le genre humain rentre dans l'état d'avilissement où croupit le Sauvage. Le scélérat n'aura plus d'entraves ; son penchant sera sa loi, l'amour-propre son juge, & ses caprices la raison universelle. Essayons de rassembler ici tes paradoxes pour les combattre ; je dois ce tribut à la raison universelle que tu confonds avec la tienne, & que chaque individu croit avoir seul en partage en publiant qu'elle est gravée dans tous les cœurs.

Tu préferes les loix de la Chine à celles de la France. Cette haine pour ta Patrie a sa source dans sa sévérité à punir la bassesse des inclinations, & à réprimer les accès d'un caractere dur & farouche. Quelle terre ne vomira pas de son sein le calomniateur qui l'abreuve de son fiel ? En quel lieu

jouira-t-il d'une paix durable, ſi les principes d'effervefcence & de corruption ſont dans ſon cœur ? Un prétendu Réformateur a t-il droit de réclamer la liberté de penſer quand il en veut priver les autres ? La tolérance, qui eſt le premier tribut qu'on doit à l'humanité, ne doit point s'étendre ſur les corrupteurs publics.

Tu exaltes avec enthouſiaſme le Livre de Confuſius, qui ne t'oblige à rien, pour avoir le droit d'en décrier un qui t'oblige d'être honnête homme. Ce Confuſius, même au jugement de ceux qui ont lu Plutarque, eſt le plus froid des Moraliſtes; ſes ſentences ſont au deſſous des quatrains de Pibrac, & ce n'eſt que de ſon obſcurité myſtérieuſe qu'il emprunte ſon mérite.

Pyrrhonien outré, tu ceſſes de l'être en faveur des Chinois; tu veux bien admettre l'antiquité de leur chronologie pour uſurper le droit de combattre la nôtre. Mais que cette antiquité

eſt peu de choſe comparée à celle du Royaume de Mandinga en Afrique ! Conſulte les Peuples qui l'habitent ; ils t'affirmeront que le Prince qui les gouvernoit à la fin du quinzieme ſiecle, lors des découvertes du Prince Henri, deſcendoit de quatre cents quarante-quatre Monarques, & les Chinois en comptent à peine deux cents trente huit depuis Fo-hi, qu'on regarde comme le Fondateur de leur Empire.

Puiſque tu te fais un devoir de rejetter les Fables, quel motif te fait reſpecter celles des Chinois ? Leurs Annales, dis-tu, ſont appuyées ſur des obſervations céleſtes ?

Je ſuis bien fâché pour toi qu'un habile Mathématicien ait trouvé deux de ces éclipſes évidemment fauſſes. Tu ſais, comme moi, qu'il eſt auſſi facile de conſtater les éclipſes anciennes par un calcul rétrograde, que d'annoncer celles qui doivent arriver. Oh ! que les

grandes vérités reçues en Europe trouveroient de partiſans, ſi elles nous étoient tranſmiſes par la voie de la Chine ! Je ne réfuterai point les fauſſes obſervations des Aſtronomes Orientaux. Je me contenterai de remarquer que les Philoſophes Grecs ne voyagerent point chez cette Nation célebre, qui paroît n'avoir pas été mieux connue des Indiens & des Perſes.

Quels Artiſtes la Chine a-t-elle produits ? Ils avoient encore au dix-ſeptieme ſiecle de la peinture ſans ombre, de la muſique ſans parties, des édifices ſans architecture. Si leur antiquité étoit réelle, ils auroient appris, avec le temps, à parler autrement que par monoſyllabes, à retrancher quelque choſe de leur alphabet composé de ſoixante mille lettres. Peut-on concevoir qu'une Nation civiliſée, induſtrieuſe, gouvernée par ſes propres loix, au ſein même des révolutions, n'ait pu trouver en quatre mille ans

une maniere plus ſimple de caractériſer les objets, & de peindre ſes penſées. Tant d'imperfections atteſtent la jeuneſſe de ces Peuples.

Dis-nous, Alpharabius, quel bien reviendroit-il au monde, ſi tout ce que tu dis de la Chine étoit vrai ? Quel rapport y a-t-il entre leurs archives & la regle de nos actions, entre les préceptes de Confuſius & ta conduite en Bretagne & au Cap de Bonne-Eſpérance ? Mon ami, ne ſois ni ſuperſtitieux ni impie. Ne mépriſe point les hommes moins éclairés que toi. Ne cherche point à leur en impoſer par de ſavans menſonges ; ſois réglé dans tes mœurs, Citoyen utile à l'Etat, complaiſant dans la ſociété, honnête dans les querelles littéraires ; & crois qu'il eſt plus honteux d'ignorer ſes devoirs, que ce qui ſe paſſoit autrefois à la Chine.

Eſſaie d'être homme de bien, & les loix te ſembleront plus douces, la

Religion

Religion plus respectable, l'autorité des Rois moins odieuse. Seroit-il sage de supprimer les premieres parce qu'elles gênent tes penchans ? la seconde, parce qu'elle blesse ton orgueil par la soumission qu'elle exige ? la troisieme, parce qu'elle réprime ton amour pour une liberté qui dégénere en licence ?

Tu t'égares souvent, Docteur, & tu cherches bien loin des armes pour défendre tes sophismes. Tu nous enseignes que les Américains, séparés du reste de la terre, sont une espece d'hommes différente de la nôtre. Je dois une réponse à tes assertions sans preuves. Je ne puis leur opposer que le vraisemblable, jusqu'à ce que de nouvelles courses & de nouvelles observations nous aient conduits à la certitude. Un savant Académicien (1) a déja dissipé une partie de ténebres ; & les Cartes d'un célebre Géographe (2),

(1) M. de Guignes.

(2) M. Buache.

publiées en 1733, rendent ſuſpects tes paradoxes.

Il réſulte du travail de ces deux reſpectables Littérateurs, que le Nord-Oueſt de l'Amérique ſeptentrionale n'eſt ſéparé du Nord-Oueſt de l'Aſie que par un détroit que les Navigateurs Ruſſes traverſerent en une demi-journée vers l'an 1731; que ce détroit, aſſez long ſans largeur, reſte quelquefois glacé des années entieres; ce qui a donné aux Habitans de l'Aſie la facilité de ſe répandre en Amérique & de la peupler. Le Czar Pierre-le-Grand étoit dans cette perſuaſion. Jean Perri, Ingénieur, étoit convaincu que les Etats de ce Prince étoient contigus à l'Amérique. Alpharabius le conteſte; il s'agit de calculer les probabilités au défaut de l'évidence.

Joſeph Acoſta atteſte que les Peuples qui s'établirent au Pérou au neuvieme ſiecle, venoient du Nord de l'Amérique. Des pins, tranſportés ſur

les côtes de la Tartarie où l'on n'en voit point, firent ſoupçonner qu'il y avoit des terres, & engagerent des Navigateurs à les chercher. Une conformité de mœurs entre les Tangouſes, les Samoyedes & les Peuples de la baie de Hudſon, du Miſſiſſipi, de la Louiſiane, dépoſe de leur commune origine. Des Miſſionnaires aſſurent qu'ils ont retrouvé en Tartarie des hommes qu'ils avoient catéchiſés au Canada. Ces Américains du Nord, auſſi dépourvus de barbe que les Tartares Nagayens & Czeremiſſes, que les Calmouks Chinois & Sybériens, ne donnent-ils pas une nouvelle force aux inductions de nos Géographes?

Tu affectes d'être ſurpris que les Nations Américaines, ſituées ſous la Zone torride, ne ſont point de la couleur des Negres. Don Antonio Ulloa le fut auſſi de trouver les Eſpagnols établis à Guayaquil, plus blancs que ceux de Madrid, d'appercevoir une

exacte conformité entre l'Eſpagne & le Chily, quoiqu'ils aient différentes latitudes. La France & le Canada ſe trouvent au même degré, ſans jouir de la même température; & j'ai vécu long-temps ſous un Ciel doux & ſerein au milieu des vallons & des campagnes toujours fleuries dans une Iſle voiſine de l'équateur.

Il ne me convient point de donner des leçons à un Docteur; mais je puis lui dire qu'il eſt eſſentiel, dans tout ſyſtême un peu compliqué, que les recherches phyſiques précedent les raiſonnemens, ſans quoi l'on eſt expoſé à tirer de fauſſes conſéquences.

Le nombre de lacs, de rivieres qui partagent & fertiliſent les terres du Pérou; les brouillards qui, répandus ſur l'horiſon, rendent les nuits d'un froid rigoureux; la neige & les glaces entaſſées ſur la longue chaîne des Cordilleres, doivent néceſſairement concourir à tempérer le climat. L'atmoſ-

phere chargé du ſalpêtre, du nitre des montagnes, des exhalaiſons humides des vallées, affoiblit l'action des rayons ſolaires, rafraîchit l'air. Ces cauſes, réunies à d'autres qui nous ſont inconnues, produiſent un effet aſſez ſenſible pour éclaircir le teint des Eſpagnols.

Je te laiſſe maintenant errer dans l'Afrique à travers les ſables qui couvrent une partie de ſes terres, & donnent une nouvelle activité aux rayons du ſoleil qu'ils réfléchiſſent de tous les points de leur ſurface; je te laiſſe parcourir un terrein de cent cinquante lieues ſans eau, ſous un Ciel ſans nuages, ſans brouillards & ſans roſée. Le vent du Nord qui a paſſé ſur les déſerts de Barca, ſur la Nubie; les vents d'Oueſt & du Levant qui ont traverſé les Pays des Negres & de Baſara, & la contrée aride d'Abex, ne peuvent gueres être chargés que d'exhalaiſons

brûlantes, peu propres à blanchir & à rafraichir les Abyssins.

Les déserts de Zaara ont environ neuf cents lieues de long, & en quelques endroits plus de deux cents de large. Une partie du terrein est inculte & sablonneux. Les Grecs appelloient les Habitans de Tripoli *Mesamons*, Habitans des sablonnieres. Docteur, un peu de bonne foi, & tu conviendras que le Pays où l'on achete un verre d'eau dix mille ducats, ressemble encore moins au Mexique & au Brésil, que la peau d'un Mexicain ne ressemble à celle d'un Negre. Il falloit demander pourquoi la chaleur est si modérée à la Guiane, au Brésil, & pourquoi le climat du Mexique est aussi tempéré que celui d'Europe; & non pourquoi les Mexicains sont assez blancs & les Abyssins fort noirs. La premiere question eût été d'un Sage qui veut s'instruire; la seconde décele

l'ignorance ou l'artifice d'un Sophiſte qui veut tromper.

En arrivant au Cap, je liai connoiſſance avec un ſavant Anglois, auquel je communiquai tes objections ſur la différence des Noirs & des Blancs; je lui aſſurai, ſur ta périlleuſe parole, que les Noirs avoient la membrane muſculeuſe noire, de la laine au lieu de cheveux, les levres groſſes & le nez applati; je lui parlai auſſi des Albanos. Voici ſa réponſe :

Je m'embarquai en 1757, & me rendis dans l'Iſle de San-Thomé, où je fus retenu long-temps par des affaires de commerce. J'avois amené deux chiens à long poil & à longues oreilles. Après un ſéjour de ſept ou huit mois dans l'Iſle, je fus étonné de retrouver ces deux animaux ſans poil; leurs oreilles s'étoient inſenſiblement elevées & placées comme celles d'un renard, tandis que leur voix éprouvoit une révolution auſſi ſinguliere. Ils

n'aboyoient plus comme en Europe ; leur poil devint ras. Je jugeai que ſi le climat avoit une telle influence ſur le phyſique des animaux, il devoit auſſi opérer des changemens ſur l'homme. Cette membrane muſculeuſe, plus ou moins relâchée que la nôtre, peut abſorber les rayons de lumiere au lieu de les réfléchir ; ce qui n'exige pas dans cette partie un changement de forme aſſez diſtinct pour être apperçu. L'infuſion de vitriol & celle de la noix de gale ſont claires & tranſparentes : mêlées enſemble, elles deviennent noires ; un peu d'eau-forte les remet dans leur premier état.

Il ſe peut encore que le changement produit par la qualité de l'air & des alimens dans l'organiſation des Africains, ſe conſerve & ſe perpétue longtemps ſous les Zones tempérées. On voit ſouvent des vices & des ſingularités de conformation paſſer du pere au fils, & déſoler une race entiere.

On ſait que les Négreſſes applatiſſent le nez de leurs enfans, comme on abaiſſe avec une petite planche la partie ſupérieure du front d'un Caraïbe : nous défigurons en tous lieux la Nature; nous l'aſſujettiſſons à nos caprices : il eſt donc bien extravagant d'exiger qu'elle ſoit par-tout la même.

J'ai vérifié que la blancheur des Negres, dont il a plu à nos Sophiſtes de faire une eſpece particuliere, eſt l'effet d'une maladie de la peau, ſoupçonnée de Maupertuis, & qui lui fut atteſtée par M. du Mas, long-temps employé dans nos Colonies.

Il regne auſſi parmi les Hottentots une autre eſpece de maladie ou difformité accidentelle, qui n'eſt que le partage du petit nombre, & dont les Voyageurs rarement s'appercoivent, quoique ces Peuples, pour la plupart, ne ſoient point vêtus.

Leur uſage eſt de ſe frotter le corps avec de la graiſſe & l'excrément des

animaux dont ils ſe nourriſſent. Il réſulte de ces frictions émolientes, & ſouvent répétées, que les fibres de la membrane réticulaire n'ont plus le même reſſort : ils s'affoibliſſent & ſe relâchent; & de l'extenſion de la peau ſe forme une eſpece de tablier qui ne ſe trouve que chez les Cafres d'une conſtitution délicate, par la raiſon que leurs uſages dégoûtans n'ont point encore ſéduit nos François, jaloux du mérite d'inventer des modes, & de mépriſer celles de leurs voiſins.

Rappellons-nous, en faveur des Hottentots & des Negres, qu'un individu formé de deux eſpeces eſſentiellement différentes, eſt privé de la faculté de reproduire ſon ſemblable, & nous ſerons forcés de reconnoître ces êtres difformes pour nos freres.

Ce fut ainſi que l'Anglois obſervateur réfuta par des raiſons des erreurs qui n'ont pas même l'éclat du paradoxe. Convenez, Docteur, que des

hommes ſans préjugés, qui ſuivent les opérations de la Nature, qui en ſondent les profondeurs, ſont des adverſaires bien redoutables pour ceux qui, n'en voyant que la ſuperficie, ſe croient dépoſitaires de ſes ſecrets. Je bénis le Ciel que la légiſlation n'ait d'ordinaire pour ennemis que des ſcélérats qui n'eſperent l'impunité que de ſa foibleſſe. Les cris d'un furieux ſervent à faire valoir la modération du ſage. Ils avertiſſent le Prince & les Magiſtrats de veiller à la ſûreté du Citoyen.

Quelle démence, ami Docteur, de vouloir inſtruire les races futures qu'Alpharabius ne penſoit pas comme ſon ſiecle! que les principes qui avoient ſoumis Deſcartes, Newton, Paſcal & Boſſuet, avoient révolté ſa raiſon; & qu'orgueilleux Titan, il préféra la célébrité d'avoir oſé eſcalader le Ciel, aux devoirs d'un bon Citoyen triſtement ignoré. C'eſt une nouvelle extravagance d'exiger que le monde entre

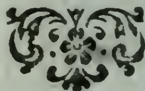
dans cette guerre, ou du moins fixe les yeux ſur ces petits combats. J'ai lu quelque part que les Galibis, aſſez mauvais Danſeurs & déteſtables Muſiciens, ne font la guerre à leurs voiſins que lorſque ceux-ci refuſent d'exécuter leur danſe & leur muſique. Docteurs contentieux, ne reſſemblez-vous pas à ces Sauvages ? Souvenez-vous de l'axiome employé par un Auteur illuſtre : ... *Qui ne veut point remuer eſt rarement perſécuté.*

Sois tolérant, vertueux ; reſpecte les loix & les préjugés utiles aux mœürs dans l'Etat où tu fixeras ton ſéjour : ſois ſûr qu'on s'inquiétera peu comment tu penſes. Il eſt vrai que le ſage Veſpaſien, l'ami des Belles-Lettres, & plus encore du bon ordre, fit battre de verges en plein théâtre Diogene le jeune, & couper la tête au Sophiſte Héras. Cette ſévérité, à laquelle je n'applaudis pas, tomba ſur deux perturbateurs qui dans les accès de leur

mélancolie avoient ſcandaliſé la Nation que le Prince eſt chargé de venger, puiſque c'eſt à lui de punir les délits publics. Parmi cet eſſain de ſéditieux qui combattent pour détruire les Loix & les Autels, dis-moi, Alpharabius, quel eſt le Diogene ou le Héras qu'on ait envoyé aux galeres ? Monteſquieu, ſans être ſuperſtitieux, n'a point armé contre lui la ſévérité de la Loi. Honoré des Sages, & reſpecté même de ces ames timides qui marchent courbées ſous le joug de la plus humble ſoumiſſion, il s'eſt immortaliſé par des vérités neuves & brillantes, par des penſées lumineuſes & hardies qu'il nous laiſſe entrevoir, perſuadé que nous lui ſaurons gré de nous avoir cru capables de les dévoiler. Quelle différence entre ſa modération & la fureur de ces incendiaires qui, la torche à la main, vont mettre le feu au Tribunal des Loix qu'ils redoutent, à la couche nuptiale qu'ils

n'ont pu profaner, aux moiſſons qu'ils n'ont pu envahir !

Pendant cette converſation, le malheureux Rapin gémiſſoit en ſilence ; ſes regards ſombres , inquiets, décéloient les cruelles agitations de ſon cœur. Les vents propices ne l'étoient plus ni pour lui ni pour moi ; ils nous éloignoient d'Emilie. Nous enviſagions notre retour au Cap dans un lointain effrayant ; il fallut s'armer d'une généreuſe conſtance. L'amitié adoucit des maux qu'elle nous faiſoit partager. Heureuſement que nous avions un Docteur ſur lequel nous pouvions exercer notre mauvaiſe humeur ; tant il eſt vrai qu'on peut tirer parti de tout !





## CHAPITRE VIII.

*Précis de la route depuis le Cap jusqu'à Ceylan.*

Le navire & ſes habitans s'avancent rapidement dans le golfe Aſiatique, tandis que mon eſprit, toujours au Cap, s'entretient d'Emilie, ou s'occupe avec Rapin. Le 21 Juin, on avoit perdu de vue les montagnes de la Cafrerie. Treize jours de marche avoient conduit le navire par le travers de l'Iſle Madagaſcar, la plus grande que l'on connoiſſe après celle de Borneo. Les vents d'Oueſt ne nous avoient point quittés depuis le départ du Cap de Bonne-Eſpérance. Ils firent place à celui d'Eſt vers les premiers jours de Juillet. Les mouſons, ou vents du midi, regnent auſſi ſur cette mer une partie de l'année; & leur retour, aſſez

conſtant, entre pour beaucoup dans le calcul des Voyageurs.

Le 25 Juillet, on ſupputa que nous étions à la hauteur de l'Iſle d'Amſterdam au quatre-vingt-deuxieme degré de longitude, & au trente-ſixieme degré trente minutes de latitude méridionale; que le trajet compris dans cette Iſle & le Cap pouvoit s'évaluer à ſept cents ſoixante-quatre lieues. On comprend aiſément que nous n'avions pas décrit une ligne droite : la mer reſſerrée entre l'Iſle Madagaſcar & les côtes d'Afrique, forme un courant que le prudent Pilote eut ſoin d'éviter; & ce pour cauſe.

En quatre jours, on joignit le cent troiſieme degré de longitude & le vingt-ſeptieme degré de latitude. Une marche ſi rapide ceſſera de paroître ſurprenante, ſi l'on ſe rappelle que le navire portoit Vander-Groſman & ſa fortune. Nous étions alors à quatre cents lieues des terres auſtrales. Le 2 Août, nous

paſsâmes

paſsâmes pour la ſeconde fois le tropique du Capricorne. Le 19, nous étions à la hauteur du détroit de la ſonde au ſeptieme degré de latitude, ſans avoir eſſuyé de temps contraires dans ces mers où la lame eſt courte & dangereuſe, où ſouvent on apperçoit des requins ſe jouant ſur les eaux. Il paſſe pour conſtant qu'ils préſagent le calme, & les marſouins la tempête.

Ces interpretes muets des variations de l'atmoſphere, me paroiſſoient moins affreux que mes mauſſades Compagnons de voyage. Ma conſolation étoit dans mes converſations avec Rapin. Il étoit inſtruit de mes démarches auprès de Vander en faveur d'Emilie, & de l'exceſſive rigueur de ſes refus. Dans ſon reſſentiment, il l'appelloit toujours le Capitaine Courbari, nom d'un arbre de l'Amérique, dont l'extrême peſanteur étoit l'emblême dudit Capitaine; la dureté du bois, celle de ſon ame; la couleur d'un rouge obſcur,

celle de ſon teint bourgeonné; le vert obſcur des feuilles, celle de ſa figure triſte & lugubre ; l'amertume de ſa ſeve, celle de ſon caractere. Quiconque connoîtra l'arbre & Vander-Groſman, ſera frappé de l'exactitude de tous ces rapports & de l'eſpece d'affinité, rarement apperçue, qui ſe rencontre entre les différentes productions de la Nature.

Vander depuis le Cap de Bonne-Eſpérance s'étoit ſenti quelque penchant pour Alpharabius. Ils s'étoient fait mutuellement des proteſtations d'amitié. Je n'étois pas ſurpris qu'il ſe trouvât entr'eux quelque vertu magnétique propre à les réunir. Rapin, dès ce moment, préſagea que leur union ſeroit funeſte au genre humain. Il ſavoit, il eſt vrai, que Vander-Groſman avoit agi, de concert avec Vanvouk, pour nous faire arrêter & nous éloigner d'Emilie : mais il ignoroit alors les mauvais tours que lui

avoit joué Alpharabius; il ne le ſoupçonnoit pas de lui avoir enlevé cinquante piſtoles & le portrait de ſa femme, de l'avoir expoſée dans les déſerts de la Cafrerie, en lui faiſant redouter les pourſuites du Capitaine Vanvouk, moins dangereuſes que les ſiennes. Voici ſur quoi il fondoit ſes preſſentimens.

Je ne ſais, me diſoit-il quelques jours avant d'arriver à Ceylan; mais Alpharabius doit être un bel-Eſprit errant, ſemblable à ces empyriques qui débitent leur recette avec un air d'aſſurance, & diſparoiſſent auſſi-tôt qu'ils ſont connus. Il a beaucoup vu, parce qu'il a été chaſſé de tous les Etats; il inſulte les Rois, parce qu'aucun n'a voulu le prendre à ſes gages. Eſt-il naturel qu'un Homme-de-Lettres, jouiſſant dans ſa Patrie de l'eſtime publique, s'en éloigne pour aller faire le rôle d'Aventurier à la Chine? Il fuit, nous dit-il, les traits de l'envie: Eh!

ſeroit-elle aſſez puiſſante pour armer contre lui toutes les Puiſſances de l'Europe ? Oh ! mon Ami, le dangereux talent de ſubſtituer par-tout ſes idées aux choſes, les ſophiſmes aux raiſons, les conjectures aux vérités, le tableau riant de la volupté aux traits ſombres de la morale !

Il eſt d'expérience que le Sage qui raiſonne n'a pas beau jeu avec le bel-Eſprit qui plaiſante. Un bon mot anéantit trente argumens. On n'a pas toujours le loiſir de diſcuter : on eſt toujours diſpoſé à rire. Malheur à l'Ecrivain qui, ne connoiſſant point le ton plaiſant de ſon ſiecle, s'amuſe à faire des diſtinctions entre l'axiome & l'hypotheſe. Veut-on uſurper le titre de grand Homme ? il faut quitter le ton modeſte & devenir ſon propre admirateur; il faut reſſembler à ces fanfarons qui étourdiſſent les Sociétés de leurs brillans exploits, & qui ſe ſauvent les premiers dans une affaire.

J'aime qu'on faſſe le bien & qu'on ſe taiſe. J'ai ſouvent remarqué que le Citoyen le plus reſpectable eſt celui dont on parle le moins. Il ſe contente d'agir : la vertu, ennemie du faſte, s'expoſe rarement aux yeux du vulgaire; & pour la connoître, il faut la chercher, ſoin dont les hommes ordinaires ſont incapables.

Beau Docteur, moins de leçons & plus d'exemples. La morale que pratiquoient Socrate & Platon, a-t-elle aujourd'hui beſoin de réforme ? Eſt-il honteux d'être honnête homme à leur maniere ?

Lorſque vous appercevez des révolutions fréquentes dans un Gouvernement, ajouta Rapin, des projets détruits auſſi-tôt que formés, ſoyez aſſuré que c'eſt un vice de l'adminiſtration, c'eſt un malade qui s'agite & cherche une poſition avantageuſe; ſi nos Provinces deviennent incultes, la foule des Ecrivains oiſifs nous donne

aussi-tôt des plans économiques, des recettes infaillibles pour améliorer nos terres, tandis qu'on manque de bras pour les cultiver. Les campagnes sont dépeuplées, les Cultivateurs languissent dans le besoin : ces maux peuvent-ils être réparés par des semoirs & des charrues artificielles ? Il en est de même des nouveautés qu'on s'efforce d'introduire dans les mœurs ; elles annoncent leur perversion. Sais-tu, cher Prosper, pourquoi il se trouve tant de Législateurs, de Politiques, de Moralistes & de Docteurs en agriculture dans les instans de dépérissement ? c'est que le nombre des Charlatans s'augmente à mesure que les maladies épidémiques font des progrès ; accident aussi funeste que le mal même.

Restons chacun à la place qui nous est assignée dans la chaîne des êtres ; c'est le plus bel effort de la raison. Le particulier qui n'est point admis dans le secret des affaires publiques, n'en

ſaiſit jamais tous les rapports ; il s'attache à quelques parties iſolées qu'il connoît, & s'érige en cenſeur amer de certains vices dont découlent ſouvent d'utiles effets. Je reſpecte Monteſquieu ; je ſuis ravi qu'il commence à faire autorité chez les Anglois, parmi leſquels il ſemble né ; j'eſtime Mirabeau, & ſupplie les Agriculteurs de cabinet, dont l'eſprit n'eſt pas mieux cultivé que nos terres, de vouloir bien nous aider de leurs bras : nous en avons plus beſoin que de leurs ſtériles ſpéculations.

La diſpoſition d'eſprit du petit bas-Normand & ma fureur de toujours diſſerter avec lui n'étoient pas favorables au projet de continuer nos entretiens avec Alpharabius. Sa liaiſon myſtérieuſe avec Vander-Groſman étoit encore un obſtacle que nous n'eſſayâmes point de vaincre.

Nous avions paſſé l'équateur le 25 Août, ſans eſſuyer ni calmes ni chaleurs

brûlantes, quoique le ſoleil en fût peu éloigné. Neuf jours après, la délicieuſe Iſle de Ceylan s'offrit à notre vue, & répandit la ſérénité ſur les figures les plus ſombres de l'équipage. Le grand Demiurgos, qui nourrit le tigre & l'agneau, qui répand la roſée ſur l'aconit & le froment, permit que le Capitaine Courbari fît en moins de ſix mois, preſque ſans danger, une route de quatre mille trois cents lieues ; & le jeune Frédéric, l'honneur & l'eſpérance de ſa Nation, périt en traverſant une riviere. O Providence ! tes ſecrets ſont impénétrables !

L'Iſle de Ceylan, qu'on croit avoir été jointe autrefois au Cap de Commorin, a ſoixante & ſept lieues de long & quarante-ſept de largeur. Quoique ſituée ſous la Zone torride, on y reſpire un air pur & tempéré qui en fait le plus délicieux ſéjour de la terre. L'Iſle eſt partagée par une haute montagne entourée d'étangs :

on

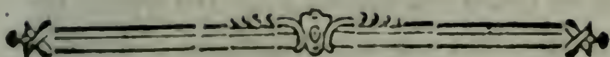
on trouve ſur le ſommet un lac d'eau douce ; on le dit formé des larmes qu'Adam & Eve répandirent à la mort d'Abel. On y a conſtruit une Chapelle où deux ſépulcres attirent une multitude de Dévots, qui croyent que les corps de nos premiers parens y ſont dépoſés. Ce fut du ſommet de cette montagne qu'on dit qu'Adam s'enleva. On en a conſervé la figure ſur une pierre qu'on montre avec un religieux reſpect.

L'Iſle, riche de toutes les productions de la Nature, fournit aux Habitans tout ce qui peut ſatisfaire leurs beſoins & leur luxe. Les fruits y ſont d'un goût délicieux ; les aromates, les épiceries, le clou de géroſle parfument l'air qu'on y reſpire : c'eſt de-là que les Peuples de l'Inde & de l'Europe tirent la cannelle qui croît au milieu des forêts. L'arbre qui reſſemble aſſez au laurier eſt creux, & il produit des graines qui lui ſervent

de ſemences. Lorſque dans les premiers jours du printemps la pluie amollit les productions de la terre, on fend l'écorce de cet arbre de haut en bas. Les rayons du Soleil, pénétrant enſuite dans la fente, détachent l'écorce du tronc. Les Inſulaires la ramaſſent & l'expoſent au Soleil : mais l'arbre ne peut ſouffrir que trois opérations ; après trois ans, il eſt ſans vigueur.

Les éléphans de cette Iſle ont une intelligence ſupérieure à ceux des autres climats. Leur docilité les rend plus propres au ſervice de l'homme.





## CHAPITRE IX.

*Rapin & Kerfandeck volés.*

HONORÉ de la protection de Vander-Grosman, soutenu de l'amitié de Rapin, je me promettois un avenir délicieux. Le navire étoit à l'ancre, & le Capitaine à terre, lorsque des Commissaires, conduits par un Pilote, vinrent faire un rigoureux examen de la cargaison, qu'ils confisquerent au profit de la Compagnie. Il s'y trouvoit, selon leur rapport, plusieurs effets réputés de contrebande à Ceylan ; ce qui devoit être une erreur particuliere à Vander-Grosman, & dont on ne devoit pas punir l'équipage. Les marchandises furent transportées à terre, ainsi que le mobilier des Voyageurs. Je perdois, à la vérité, peu de chose : mais les deux

cents louis de Rapin, qu'on avoit réputés effets de contrebande, étoient une perte que je partageois avec lui. Notre unique eſpoir étoit dans l'indulgence des Commiſſaires & dans les bons offices de Vander.

Nous ne perdîmes point de vue le projet de retourner au Cap de Bonne-Eſpérance; & pour mieux y réuſſir, nous convînmes de nous établir dans les deux Ports les plus fréquentés, remettant au haſard plus qu'à notre induſtrie le choix des moyens propres à nous y faire ſubſiſter. J'eus Colombo en partage; & mon ami, Ponto de Gallé éloigné de vingt lieues.

Le lendemain de notre ſéparation, je me trouvai agité de mille inquiétudes cauſées par l'impuiſſance de trouver des reſſources, lorſqu'un heureux haſard offrit à mes yeux l'honnête Libraire Achille Merlot, qui s'étant ruiné en France à imprimer les Hiſtoires ſomniferes de D., étoit venu

aux Indes rétablir ſa fortune en vendant des Almanachs. Qu'on juge de ma ſurpriſe, lorſque ce Libraire m'apprit que la confiſcation des effets du navire n'étoit qu'une fraude tramée entre Alpharabius & le Capitaine Vander-Groſman, pour s'emparer de l'argent de Rapin ! Les prétendus Commiſſaires étoient des fripons payés & endoctrinés par le Docteur. La cargaiſon avoit été dépoſée chez un des ſcélérats, & les bleds tranſportés enſuite dans les magaſins de la Compagnie. Voilà le fruit qu'Alpharabius retira de l'indiſcrette franchiſe de Rapin; voilà le réſultat des conférences ſecrettes du Docteur & de ſon Complice.

Tandis qu'un Imprimeur, ruiné par un Auteur, tendoit une main ſecourable à un Etranger ruiné par un faux Philoſophe, je cherchois à me diſtraire de mes chagrins. Un jour que je me promenois aux environs de Colombo,

j'entendis deux hommes qui exprimoient par de longs ſoupirs la maniere cruelle dont ils venoient d'être traités. Je m'approche, & j'apperçois deux Chingulais étendus ſur la terre, & nageant dans leur ſang. L'un étoit un Vieillard d'une figure reſpectable; l'autre, plus jeune & plus dangereuſement bleſſé, ne paroiſſoit touché que de l'état affreux du Vieillard que je reconnus aiſément pour ſon pere. Vivement ému d'un tel ſpectacle, je cherche autour de moi, & je découvre les auteurs du crime aſſis entre deux cinnamomes, partageant la dépouille des infortunés Chingulais. Je fonds ſur eux, les écarte, & reprends leur proie. Je reconnois dans ces malfaiteurs Vander-Groſman & deux hommes de ſon équipage. Le trouble inſéparable d'une mauvaiſe action, leur fuite précipitée ne leur permirent pas de diſtinguer dans le vengeur des Chingulais leur Compagnon de voyage. Je

m'approche du Vieillard, j'eſſaye d'arrêter le ſang qui coule de ſes plaies, je les arroſe de mes larmes. Suivez-moi, lui dis-je; & vous, jeune homme, aidez-moi à ſoutenir ſes pas chancelans: puiſſent mes foibles ſoins vous faire oublier les coupables! Reprenez les biens dont ils vous ont inhumainement dépouillés.

Le Vieillard me regarde avec une admiration mêlée d'attendriſſement & de joie; il éleve ſes mains enſanglantées vers le Ciel, qu'il implore en faveur de ſon libérateur. Nous marchons lentement vers la Ville, où nous fûmes reçus par le compatiſſant Merlot, qui nous donna tous les ſecours néceſſaires. Au bout de douze jours, les Chingulais furent, graces à nos ſoins, en état de retourner à leur habitation, pénétrés de reſpect & de reconnoiſſance pour leur bienfaiteur. Les ſervices rendus à l'humanité ſont des trophées qu'on s'érige dans les cœurs;

c'eſt par eux que nous nous rapprochons de la Divinité.

Le joug que la cupidité des Hollandois avoit impoſé aux Inſulaires, commençoit à s'appeſantir ſur leurs têtes : la confiance étoit bannie; les eſprits s'aigriſſoient. Le Roi de Candy ſembloit vouloir profiter de la fermentation générale pour rendre à ſes Sujets la liberté du commerce, & chaſſer des Hôtes incommodes qui, devenus puiſſans, traitoient de rebelles un Peuple armé contre leur tyrannie. On s'attendoit chaque jour à voir éclater quelque révolution.

Un ſoir où j'étois occupé à répondre à la Lettre que Rapin venoit de m'écrire pour me prévenir ſur les malheurs dont les Hollandois étoient menacés, trois inconnus, qui refuſerent d'entrer chez Merlot, demanderent à m'entretenir. Perſuadés qu'ils étoient envoyés par Rapin, je deſcends dans la rue; & à peine je les eus abordés,

qu'un d'eux me dit assez brusquement : Sauvons-nous, ne perdons pas un instant ; &, sans attendre ma réponse, ils m'entraînent hors la Ville avec précipitation. Je fus saisi d'effroi, ne présageant rien que de sinistre d'un pareil événement. Je ne me soupçonnois point d'ennemis à Ceylan. Je pouvois bien exciter la pitié, mais non pas l'envie ; & dans mon humble retraite j'avois droit de présumer que Rapin étoit le seul dans le monde qui pût songer à moi.

Ma surprise fut bien plus grande quand un des inconnus m'ôta mes habits, me frotta le corps d'une liqueur brune, tandis qu'un autre détache mes cheveux, & me donne ensuite pour tout vêtement une espece de jupon de toile : Gardez un profond silence, me dit-on ; votre vie en dépend. La loi qu'on m'imposoit étoit fidellement observée par ceux qui m'accompagnoient. Me voilà donc en cheveux

longs ; courte jupe, enduit par tout le corps, ſuivant en ſilence trois hommes que je ne connois pas, à travers des bois de cinnamomes. J'entendois par intervalles d'autres hommes marchant très-vîte, & dirigeant leur route vers le lieu que nous abandonnions. La perſpective de l'avenir n'étoit point agréable ; je ne ſavois ſi l'on vouloit faire un feſtin de mon individu : la nuit redoubloit l'horreur de mes idées ; je voulois & je n'oſois m'éloigner de mes guides. Que faire ? que devenir ? Un Bas-Breton à Ceylan peut bien trouver des fripons qui le volent ; mais a-t-il droit d'eſpérer des protecteurs ?

Enfin, le jour qui parut me tira de ma douloureuſe incertitude ; je reconnus parmi mes Conducteurs le jeune Chingulais dont j'avois été le défenſeur. J'allois lui demander l'éclairciſſement de mon aventure ; mais l'Inſulaire prévoyant mon intention, me

ſit entendre par un ſigne, que l'inſtant de parler n'étoit point encore arrivé.

La troupe ſilencieuſe continue ſa marche ; & ſoit qu'elle traverſe des rivieres, des vallons, des forêts odorantes de cannelliers, ou qu'elle franchiſſe le ſommet des montagnes, elle évite les lieux qui paroiſſent fréquentés & découverts. Les ſentiers étroits, les routes détournées & preſque inacceſſibles, ſont choiſis de préférence. Tant de précautions redoublerent mes alarmes. On fortifie mes ſoupçons par le ſoin même qu'on prend de les diſſiper : c'étoit pour moi un funeſte préſage des malheurs dont la Nation Hollandoiſe & les Européens étoient menacés. Après avoir réfléchi ſur moi-même, je tournois mes réflexions ſur Rapin. Attendri ſur le ſort de mon Ami, j'oublie la loi qui m'eſt impoſée; & je m'écrie : Hommes généreux & bienfaiſans, laiſſez-moi dans ce déſert; courez à Galé, volez au ſecours

d'un mortel plus digne de vos bontés : je lui cede tous mes droits à votre reconnoiſſance. C'eſt en le ſauvant que vous pouvez vous acquitter envers moi : ſouffrez que je rappelle en ſa faveur le ſecours qui a ſauvé la vie de votre pere & la vôtre. Cet Ami eſt pour moi un pere, un bienfaiteur que je ne puis abandonner ſans crime.

J'offris de les accompagner & de leur faire connoître Rapin. Le Chingulais s'efforça de me calmer en me remontrant avec douceur l'impoſſibilité d'arriver à Ponto-Gallé avant les troupes deſtinées à s'en emparer. Ce ſeroit me perdre, me dit-il, ſans ſauver votre Ami : ne me faites point repentir d'avoir préféré le ſentiment intérieur de la reconnoiſſance aux intérêts de ma Patrie, & les ordres d'un pere à ceux de mon Souverain.

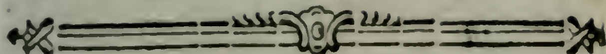
Je fus également frappé de la ſituation critique de Rapin & des raiſons de l'Inſulaire. Agité de mille ſoucis,

j'arrive dans une cabane ſans m'en appercevoir, & je ne ſortis de mon engourdiſſement léthargique que par l'aſpect imprévu & les tendres embraſſemens du Vieillard que j'avois ſecouru près de Colombo. Ce vertueux pere de famille goûtoit toutes les douceurs de la joie la plus pure. Il ſe voyoit environné de ſon bienfaiteur & de ſes enfans. Rendons graces à Budu, s'écrie-t-il, qui vous a garanti des dangers du voyage. Kerfandeck, je vous revois ; je ſuis heureux de pouvoir m'acquitter envers vous des devoirs que la reconnoiſſance, l'humanité & le reſpect qu'on doit à la vertu, m'ont impoſés. Je vous ai compté parmi mes enfans dès l'inſtant où vous m'avez tendu une main ſecourable, & mes jours ne pouvoient être paiſibles quand je ſongeois que les vôtres étoient en danger.

Tel étoit dans le reſpectable Vieillard Abu - Singa le langage de l'affection

paternelle ; tel eſt celui du Sage qui connoît le prix des bienfaits. Je ne pus me défendre d'y être ſenſible. Malgré l'accueil que j'y recevois, j'étois abſorbé par l'idée terrible de Rapin expirant. C'étoit pour la diſſiper que je me diſois : L'homme vertueux qui m'a ſauvé n'eſt pas ſans doute le ſeul doué de cette délicateſſe de ſentiment qui intéreſſe le cœur aux diſgraces d'autrui. Pourvu qu'il s'en trouve un ſecond, & qu'il ait connu Rapin, je ne dois plus craindre pour ſa vie.





## CHAPITRE X.

*Retour de Kerſandeck à Colombo.*

Les ſoins de Singa, la complaiſance de ſes enfans, la beauté du ſéjour, la douceur du climat enrichi de tous les dons de la Nature, les agrémens d'une vie paiſible au ſein du carnage & de la déſolation, rien ne pouvoit me conſoler. Chaque jour faiſoit couler mes larmes pour Rapin. Le cruel état d'Emilie étoit ſans ceſſe préſent à mes yeux. L'ombre ſanglante & défigurée de mon bienfaiteur Merlot, ſembloit me reprocher ma fuite précipitée.

Abu-Singa, témoin d'une douleur que je tâchois de lui cacher, crut entrevoir un deſir ſecret de retourner dans ma Patrie Il m'aimoit par le ſouvenir de mes bienfaits, & plus encore par l'aſcendant que la noble ſimplicité

& la vertu modeſte exercent ſur les ames élevées : mais ſes inclinations étoient ſubordonnées à la prudence. Loin de s'oppoſer à mon départ, il en hâta l'exécution. Ses trois enfans, qui m'avoient contraint d'abandonner Colombo deux jours avant qu'il fût inveſti, ſe chargerent encore de me conduire ſur le rivage, & de pourvoir à la ſûreté de mon embarquement.

Nous apprenons en route que le Roi de Candy s'étoit rendu maître de la place où il exerçoit de terribles vengeances ſur tous les Européens. Alarmé ſur le ſort de Merlot, je lui écrivis de me venir joindre au plutôt. Ma Lettre fut interceptée, & le lendemain je fus appréhendé au corps par des Satellites, qui me ſommerent de comparoître au Tribunal du Roi.

Le premier objet qui frappa mes yeux fut le divin Alpharabius armé d'un Crucifix, lié & garrotté, & tout

prêt

prêt à quitter ce monde pervers & corrompu. J'apperçois à ſes côtés Vander-Groſman, qui n'aimoit pas aſſez les hommes pour regretter la vie. Il ſe conſoloit avec ſa pipe du moment terrible qui alloit expier trente ans de crimes. Dès qu'il m'apperçut enchaîné comme lui, il ſe mit à ſourire. Les ſcélérats prêts à périr voudroient que l'Univers fût anéanti avec eux.

Je comparus devant le Monarque, qui d'un ton ſort incivil me dit : Perfide Etranger, tes deux Compagnons de voyage t'ont déclaré le complice de leurs larcins, & ſur-tout de l'aſſaſſinat de deux de mes Sujets; & je prononce contre toi l'arrêt de mort que je viens de prononcer contr'eux. Je voulus me juſtifier ; mais j'avois tort : les Rois d'Aſie veulent toujours avoir raiſon.

Le bruit & le motif de ma condamnation parvinrent juſqu'aux oreilles des enfans de Singa. Ces amis gé-

néreux, qui avoient ſuivi mes traces, viennent ſe jetter aux pieds du Monarque, & lui déclarent que, loin d'avoir été leur aſſaſſin, j'avois été leur libérateur. Quoi ! dit ce Prince, vous me citez-là un trait bien ſingulier ! Comment croire que des Européens, qui font plus de quatre mille lieues pour nous duper, aient aſſez d'humanité pour reſpecter nos vies ? Vîte, vîte, qu'on le débarraſſe de ſes chaînes ; je veux qu'il vive heureux par mes bienfaits. Généreux Etranger, ajouta-t-il, ne crois pas que nous ſoyons aſſez barbares pour punir par haine & par prévention. Le glaive ici ne frappe que les ſcélérats ; & je t'eſtime aſſez pour me juſtifier devant toi du coup qui va tomber ſur tes Compagnons.





# CHAPITRE XI.

*Nouvel Interrogatoire ſubi par Alpharabius.*

Le ſublime & très-ſubtil Docteur comparut devant le Tribunal pour ſubir un dernier interrogatoire. Il paroiſſoit fort touché de quitter le monde ſans avoir eu le temps de le corriger.

LE ROI.

Maître Vaurien, je veux être inſtruit de tous les détails de ta vie. Quel eſt ton Pays? quels ſont tes parens?

ALPHARABIUS.

Sire, vous êtes comme tous les Rois; vous voulez être inſtruit de tout, & l'on vous cache tout ce que vous devriez ſavoir.

Pour moi, je ſuis dans un état à ne

vous rien déguiſer. Tous mes deſirs ſont éteints, & je n'ai pas même l'ambition de mourir avec courage.

Je ſuis né dans une Province de France plus célebre par l'induſtrie de ſes Habitans que par leur probité : on y parle ſans ceſſe de point d'honneur, ſans s'occuper de pratiquer les vertus. Je fus le fruit de l'incontinence d'une femme plus foible que vicieuſe, plus jolie que ſpirituelle, & faite enfin pour plaire à tous les hommes qui eſperent plus des foibleſſes du ſexe que de ſa raiſon. Elle ne m'a laiſſé que ſes penchans pour héritage. Jamais on n'a pu deviner quel étoit mon pere ; & je ne crois pas même que ma mere eût eu la témérité de le déſigner. Un honnête Eccléſiaſtique, qui étoit fort compatiſſant pour les veuves & les orphelins, ſe chargea de mon éducation. On n'eſt point impunément vertueux. Tout le canton jaſa du bien que l'homme de Dieu faiſoit à ma chaſte

mere. A l'âge de ſeize ans, je perdis mon bienfaiteur, qui, pour tout héritage, me promit en mourant de ſe ſouvenir de moi dans ſes prieres. Ce legs étoit bon ; mais j'étois ſi mondain, que j'aurois mieux aimé qu'il m'eût légué ſes Bénéfices.

LE ROI.

Ton bienfaiteur te laiſſa du moins dans un âge où tu pouvois par ta vigueur pourvoir aux beſoins de ta mere & aux tiens.

ALPHARABIUS.

J'étois né avec des inclinations trop élevées pour m'abaiſſer à vivre du travail de mes mains. Entraîné par la nobleſſe de mes penchans, j'embraſſai la vie Monaſtique, & j'eus la prudence de renoncer à tout pour ne manquer de rien.

LE ROI.

Jouiſſois tu du néceſſaire ?

ALPHARABIUS.

L'entrée de la carriere Monaſtique ſeroit bien pénible, ſi l'on n'étoit ſoutenu par une premiere ferveur. Du poiſſon ſalé, des légumes mal aſſaiſonnés, des dietes rigoureuſes, des macérations, un ſommeil interrompu, étoient les remedes indiqués pour ralentir l'activité des paſſions ſéditieuſes.

LE ROI.

Je ne crois pas cette recette bien infaillible. Les paſſions ſe révoltent & s'irritent par trop d'attention à les réprimer. Un corps farci de gibier n'eſt pas plus combuſtible qu'un autre enduit de beurre & d'huile. C'eſt très-bien fait de régler les appétits de la Nature; c'eſt un attentat que de vouloir les éteindre. Nous nous repréſentons ici Dieu comme un bon pere, & nous ſaurions mauvais gré à nos enfans de s'abſtenir de manger pour nous plaire. Etois-tu marié ?

ALPHARABIUS.

Non pas tout-à-fait : mais c'étoit tout comme. L'acte conjugal est si impur, qu'on ne le croit point compatible avec la sainteté de cet état. Mais la Nature, toujours victorieuse, ne perd jamais ses droits. Les Célibataires sont dans la société ce qu'un corps de réserve est dans une armée ; ils sont les vengeurs des délits domestiques. Combien de femmes dédaignées usent de cette ressource pour se consoler de l'indifférence de leurs maris !

LE ROI.

Je ne comprends pas comment un Peuple civilisé peut trouver de l'impureté dans un acte qui donne des Magistrats, des Guerriers & des Cultivateurs. Si tout le monde chez toi visoit à la perfection, on verroit bientôt finir l'espece. Je ne voyagerai jamais dans ton Pays. Je vois que

quand on eſt ſurchargé de pituites ; on vous interdit la permiſſion de cracher. Eh ! comment t'accoutumois-tu de ce train de vie ?

ALPHARABIUS.

Mes penchans étoient trop gênés pour ne pas rompre mes chaînes : je me fis Docteur.

LE ROI.

Eh ! de quelle eſpece eſt cet animal ? un Docteur !

ALPHARABIUS.

C'eſt un être qui porte la livrée de la ſcience ; c'eſt un Comédien qui repréſente un Héros ; c'eſt un Charlatan qui vante ſes ſecrets pour la guériſon des maladies du cœur & de l'eſprit. Ce titre, qui s'achete comme la Nobleſſe, donne, comme elle, le privilege de ne rien faire. Je me vis diſpenſé de remplir mon devoir : mais cette diſpenſe me fit mieux ſentir les rigueurs

de mon état. Répandu dans le monde; j'en pris les maximes; le tumulte du ſiecle me dégoûta du ſilence du Cloître. Le célibat exige certaines circonſpections qui étoient incompatibles avec mon tempérament : c'eſt une guerre de ruſe & de chicane, qui dégoûte ceux qui ſont toujours preſſés de jouir. Je comptai mes peines à une petite Voiſine dont le mari étoit trop occupé de ſes affaires pour être agréable. Elle parut touchée de mon état, & nous convînmes d'aller chercher un commun aſyle au ſein de la Hollande. Nous partîmes ſans faire nos adieux; & quoique ma compagne eût enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux dans le ménage, j'eus la délicateſſe de laiſſer à ſon mari deux enfans pour le conſoler de la perte de leur mere. Nous vécûmes deux ans dans un Pays de liberté; & je crus qu'en qualité d'homme libre, j'avois le droit d'abandonner une femme qui avoit eu

le privilege d'abandonner ſon mari. C'étoit la loi du talion. Par un reſte de tendreſſe pour elle, je lui laiſſai pour toute fortune deux enfans à nourrir. Ce fut Berlin que je choiſis pour théâtre de mes talens. Je me fis du Monarque, Légiſlateur & Conquérant, un ennemi digne de moi, en dévoilant les vices de ſa nouvelle légiſlation & de ſa diſcipline militaire. Un Sage ne doit être jugé que par ſes pairs. On me traita d'inſenſé, & j'eſquivai l'ordre donné pour me mettre aux Petites-Maiſons.

Je me refugiai à Vienne auprès de l'héritier du Trône des Céſars. Ce fut-là que j'enfantai un volumineux traité de politique qui auroit bouleverſé tout le Corps Germanique, ſi l'on eût voulu m'en croire ſur ma parole. Le Conſeil Aulique, dont j'attendois une récompenſe, alloit me condamner aux Galeres. Comme je n'aimois point ce ſervice, je trouvai le moyen de paſſer à

Conſtantinople, où j'eus la curioſité de m'introduire dans un ſerrail; j'aurois été empalé, ſi je n'avois eu la complaiſance de me faire circoncire.

Veniſe me parut un ſéjour plus propre à exécuter mes projets de réforme. J'entrepris de changer la conſtitution de l'Etat : mais je n'obligeai que des ingrats. On me condamne à être jetté dans le golfe Adriatique, pour y boire juſqu'à ce que mort s'enſuive. J'eus l'adreſſe d'intéreſſer en ma faveur quelques Courtiſannes ; & leur aſcendant ſur l'eſprit des graves Sénateurs fit changer mon arrêt de mort en banniſſement. Je parcourus l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal, où j'écrivis contre l'intolérance. Ce ſervice rendu à l'humanité arma contre moi le zele brûlant des benins Inquiſiteurs, qui, pour le ſalut de mon ame, voulurent faire griller mon corps.

Vous ne ſerez pas ſurpris que je

n'aie pu réuſſir à corriger les Rois & les préjugés du vulgaire : mais ce qu'il y a de ſingulier dans mes aventures, eſt que toutes les divines productions de mon génie n'aient pas été plus recherchées que les Almanachs de l'an paſſé. J'en demande pardon à mes Libraires. Mais, après tout, eſt-ce ma faute ſi le goût eſt auſſi dépravé que les mœurs ?

L'inutilité où j'étois réduit en Europe, m'inſpira le deſſein d'aller éclairer la Chine : mais on m'arrête dans mon apoſtolat. Ah ! grand Monarque, il faut que vous ſoyez bien ennemi des Chinois pour les priver d'un tel bienfaiteur.

LE ROI.

Tout ce que tu as fait en Europe ne me regarde pas. Il m'importe peu de ſavoir qu'il y ait un Pays où l'on puiſſe renoncer à ſa liberté dans un âge où l'on ne peut diſpoſer de ſes

biens. Tous les Peuples ont leur maniere d'extravaguer. Je ne me mêle point des affaires d'autrui ; je ne veux être inſtruit que des attentats commis contre mes Chingulais.

ALPHARABIUS.

Il eſt vrai que dans le loiſir d'une longue navigation, j'avois formé le projet de vaſtes conquêtes : mais j'ai été arrêté dans mon début. A mon arrivée, je me ſuis approprié le bien de mes Compagnons de voyage : mais j'oſe proteſter que ce larcin fut revêtu des formalités preſcrites par les loix, puiſque nous employâmes l'autorité des Commiſſaires duement payés.

Ce larcin n'étoit pas aſſez conſidérable pour me donner les moyens de paroître à la Chine avec tout l'éclat convenable à la dignité de Mathématicien. Vander-Groſman, quoique lourd & maſſif, eſt doué d'une imagination féconde en reſſources. Son eſ-

prit eſt ſolide ſans éclat. Il me propoſe une promenade hors de la Ville. Tandis que nos yeux avides cherchent une proie, le haſard nous offre deux de vos Sujets, & nous ſuccombons à la tentation d'enlever leurs dépouilles. Il eſt vrai que nous eſſayâmes enſuite de leur ôter la vie; mais c'étoit moins par malice que par la précaution de n'avoir point de témoins. Grand Prince ! vous voyez que tout ceci n'eſt qu'une rencontre; & en bonne légiſlation, on ne punit que les attentats prémédités. Il eſt ſi vrai que nous n'en voulions point particuliérement à vos deux Sujets, que ſi d'autres s'étoient préſentés les premiers, nous leur aurions donné la préférence.

Grand Sire, vous conviendrez que dans tout ceci, on démêle plus d'erreur de l'eſprit que de vices de cœur. Car enfin, ſi nous avions mieux raiſonné, nous aurions trouvé que la ſomme des maux qui nous attendent

étoit plus considérable que la somme des biens que nous espérions. Autre erreur de calcul. J'avois démontré que dans l'état de nature auquel nous n'avons pas droit de déroger, il n'y a point de possesseur privilégié sur la terre : mais je n'avois pas examiné que ce principe est un attentat contre chaque particulier, puisque chaque individu seroit seul contre tous, & que tous seroient contre lui. Dans tout ceci, il n'y a qu'une fausse combinaison qui ne mérite pas la peine de mort. Ce seroit confondre la bêtise avec la méchanceté. Il est vrai que nous avons aggravé notre faute en nous donnant pour complice celui que nous avions volé le premier, & qui, pour surcroît, a été le libérateur de vos Sujets : mais cette imputation est plutôt l'ouvrage d'un bon cœur que de la corruption. Quand on est du même Pays, on aime à avoir une destinée commune.

LE ROI.

Maître Pendart, j'en ſuis fâché pour les Chinois : mais nous ſommes trop voiſins ; je craindrois qu'après les avoir corrompus, la contagion ne parvînt juſqu'à nous. J'ai entendu ton apologie, c'eſt au Bourreau d'y répondre.

Alpharabius, qui ſincérement auroit mieux aimé enlever des femmes & inſtruire des Rois que d'être pendu, vit bien qu'il falloit renoncer à l'emploi de réformer les hommes, puiſqu'il n'avoit pu réuſſir à faire réformer ſon arrêt. Tant de ſublimes diſſertations qu'il avoit faites pendant ſa vie, furent terminées par une péroraiſon éloquente & pathétique ſur la vanité des choſes d'ici-bas. Tout ſon auditoire, fondant en larmes, convint qu'un Philoſophe pendu a bien plus mauvaiſe grace qu'un Artiſan en bonne ſanté.

Je ne dois pas oublier, pour l'hon-

neur de ſa mémoire, qu'avant de mourir, il demanda à faire une amende honorable pour demander pardon à Monteſquieu & à pluſieurs Philoſophes modernes, qui, en cherchant des vérités neuves & utiles, n'ont eu pour Diſciples que des corrupteurs publics. C'eſt ainſi que le Nil, après un débordement qui fertiliſe l'Egypte, fait éclore dans la fange des marais une multitude d'inſectes qui dévorent les moiſſons.

Vander, moins Philoſophe qu'Alpharabius, marcha avec plus d'intrépidité à ſon ſupplice. Cela n'eſt pas étonnant; il étoit plus accoutumé aux voyages de long cours. Ce Pirate Stoïcien parut ne craindre ni deſirer la mort. Il faut aimer les hommes pour être attaché à la vie. Il ſembla ne regretter que ſa pipe, qu'il fallut enfin quitter. Il n'étoit pas naturellement grand Harangueur. Ainſi, ſans s'amuſer à pérorer, il ſe tourna vers

l'Exécuteur en lui disant : Tu fais-là un vilain métier !

Après cet acte de justice, le Roi me dit : Généreux Etranger, tu vois comme je punis le crime ; tu vas éprouver comment je récompense les services. Mes Sujets sont mes enfans : deux te doivent la vie ; je veux que tu me sois redevable de ton bonheur. Retourne dans ton Pays jouir de mes bienfaits. Tu trouveras dans le vaisseau qui doit t'y conduire, un puissant préservatif contre l'indigence. Grand Monarque, lui répondis-je, ma félicité sera imparfaite, si je ne la partage avec un Ami prêt d'être enveloppé dans la ruine des Hollandois dont il n'a pas partagé la faute. C'est un honnête Libraire que je crois fort inutile à Ceylan.

Reprends ton Ami ; je te l'abandonne. Un Libraire est un assassin de l'esprit : sa profession n'est utile qu'à ceux qui ne veulent pas se donner eux-mêmes

la peine de penſer. Je ne ſais quelle manie vous poſſede, vous autres Européens ; vous aimez mieux emprunter la raiſon d'autrui que de vous ſervir de la vôtre : pour moi, je donnerois tous les Libraires & tous les Auteurs du monde pour un Charpentier ou un Maçon.

Les Courtiſans, qui m'envioient déja la faveur de leur Maître, me virent partir ſans regret. Il n'y eut que le Grand-Tréſorier qui voulut s'oppoſer aux libéralités du Roi. C'étoit un homme dur à lui-même & aux autres. Toujours occupé & toujours infatigable, il ne trouvoit de délaſſement que dans la variété du travail. Ferme juſqu'à l'opiniâtreté, économe juſqu'à l'avarice, zélé pour le bien, & fécond en moyens pour le faire, il avoit la ſolidité des talens ſans en avoir l'éclat.

Malgré ſon oppoſition, le Roi fit charger ſur un chameau des effets pré-

cieux qui furent déposés dans le vaisseau. Mon premier soin fut d'ouvrir les coffres, que je trouvai remplis de topazes, de rubis, de poudre d'or & d'autres denrées de cette espece. C'étoit une étrange métamorphose, qu'un Gentilhomme Bas-Breton devenu aussi riche que beaucoup de Souverains d'Allemagne. Le spectacle de tant de trésors me fit faire un retour sur moi-même. Je me surpris rêveur & chagrin ; j'en demêlai la cause dans la comparaison secrette que je faisois de l'état de médiocrité avec l'extrême opulence. Ces Midas, me disois-je, qui changent en or tout ce qu'ils touchent, rient-ils de meilleur cœur que leurs Laquais ? sont-ils moins trahis par leurs moitiés ou leurs Maîtresses ? Toute femme qui a le moyen de satisfaire ses goûts en a souvent de mauvais. D'ailleurs, je retourne dans un Pays où la richesse n'est plus de mode ; tout le monde y est gueux, & j'y ar-

riverai riche. Cette ſingularité me donnera bien des ridicules.

Je me livrois à ces réflexions, lorſque je vis arriver mon bienfaiteur Merlot. Mes tréſors me devinrent plus chers quand je ſongeai que j'allois les partager avec lui. Ah ! mon Ami ! m'écriai-je, reviens ſans crainte en Europe ; tu n'auras plus rien à redouter des pieges des petits Auteurs. Tu t'amuſeras à lire des Contes, & tu renonceras au métier ruineux d'imprimer des Hiſtoires. Vois, vois mes richeſſes ; elles ſont les tiennes. Mais, dis-moi, que ferons-nous de tant de tréſors ? J'ai vu plus d'hommes accablés de leur fortune, que je n'ai vu d'heureux faits par elle.

Mon tendre Ami, me dit Merlot ; ſi tu ſuis la route ordinaire, tu t'égareras comme ceux qui t'ont précédé : n'imite perſonne, ſi tu veux un jour ſervir de modele. Les grands & les riches n'ont jamais connu que l'abus de

l'opulence : eſclaves de l'opinion, ils ſe ruinent en chiens, en chevaux, en Maîtreſſes & en équipages. Une jouiſſance plus délicieuſe t'eſt réſervée. Va viſiter l'humble cabane du Cultivateur. Dis-lui : Je te donne une vache & un cheval ; cultive ton champ, donne du lait & du beurre à tes enfans, épuiſés par le travail & le beſoin ; ſoulage ce Journalier qui précede l'aurore pour commencer un travail qu'il prolonge bien avant dans la nuit. Cet être utile & malheureux ne peut, en rentrant chez lui, que careſſer ſa famille, à qui il ne peut donner du pain. Pénetre ſous ſon toit, diſtribue des vêtemens & de la farine; tu feras des heureux à peu de frais. Tranſporte-toi dans l'attelier de l'Artiſte ; répands tes bienfaits ſur le talent ſouvent étouffé avant d'éclore : il ne faut qu'un foible ſecours à l'Artiſte pour lui donner le temps de perfectionner ſon ouvrage. Marie cette fille nubile,

dont la trifte langueur décele fes besoins; la mettre en état d'exécuter le vœu de la Nature, c'eft l'arracher au crime. Tel eft le fecret que je te révele pour arriver au bonheur. Ne goûte-t-on pas une volupté plus pure en fe voyant entouré des heureux qu'on a faits, qu'en marchant environné de brillans efclaves qui déteftent & trahiffent le tyran qui les nourrit ? Le genre de vie que je te propofe n'eft pas auffi difpendieux que tu le penfes. Parmi tous ceux qui en ont fait l'effai, nous ne voyons perfonne ruiné par les largeffes verfées fur l'humanité. La générofité eft fi féconde en reffources, qu'elle enrichit tous ceux qui l'exercent.

Jamais je ne fentis d'attachement pour les richeffes qu'au moment où Merlot m'en apprit l'ufage. J'effayai mes jambes, & je trouvai qu'il étoit plus commode de m'en fervir que d'être traîné dans une boîte par des

chevaux qui pouvoient à chaque inf-tant me précipiter dans un abyme. Je formai la résolution de nourrir des hommes par préférence à des animaux ; d'avoir une femme affociée à mon bonheur, au lieu d'une Maîtreffe friponne affociée à mes débauches ; de protéger mes vaffaux au lieu de les maltraiter ; & fur-tout de ne point regarder leurs champs enfemencés comme une baffe-cour que je veux impunément piller. Je veux, difois-je, être le parrain de tous les enfans qui vont naître. Ne vaut-il pas mieux être le compere d'un Fermier que fon tyran ? Je me livrois à cet épanchement de cœur, lorfque mes amis les Chingulais vinrent me faire leurs douloureux adieux. Ils me forcerent d'accepter quelques barres d'or qui leur étoient fuperflues, & qui pouvoient m'être néceffaires pour rendre mes amis plus heureux. Tandis que nous voguons avec un vent

favorable ;

favorable, ils s'arrêtent à considérer sur le rivage le navire qui transporte leur bienfaiteur; & moi, toujours occupé de Rapin, je m'éloignois à regret d'une terre qui possédoit ce précieux Ami. Son nom, son tendre nom sortoit sans cesse de ma bouche. Eh! quoi! me dit Merlot, votre Rapin doit être à présent à l'extrémité du monde. Il faut que je vous instruise de tout ce qui s'est passé depuis notre séparation.

Le lendemain de votre départ, votre Ami vous adressa cette Lettre, que j'ai conservée comme un monument de la plus vertueuse amitié.

*RAPIN à KERFANDECK.*

Depuis que je suis éloigné de toi & d'Emilie, je cherche à m'assurer si j'existe. *Nous étions à moitié de tout*, comme dit Montaigne; *il me semble que je te dérobe ta part; j'étois déja si fait à*

*cette double portion, qu'il me semble n'être plus qu'à demi.*

Ce grand Peintre des mœurs a peint d'après nature ma situation. Que dis-tu de l'infernale supercherie d'Alpharabius, complice de Vander-Grosman ? Ce Docteur du crime m'a volé mon argent pour faire honneur à la Nation Françoise qu'il va représenter à la Chine avec dignité.

Cette privation est la moins cruelle de mes peines. Ah ! fuyons cette terre malheureuse, où tout annonce une révolution prochaine. Les Chingulais, après avoir repris leur liberté, nous raviront la nôtre. Emilie, cruellement outragée, errante sur les mers, ou délaissée dans une terre inconnue ; le sage, le compatissant Kersandeck, prêt d'être enveloppé dans une conspiration qui lui est étrangere : . . . ô Dieu ! écarte de moi ces affreuses idées ; mon sang se glace ; mon cœur est brisé par

la crainte & la douleur.... Un nuage me dérobe les traits que je trace.

Plus incertain que jamais ſi je reverrai les lieux qui m'ont vu naître, je t'envoie la donation en forme de tous mes biens. Ils doivent appartenir à mon Ami, puiſque la loi m'empêche d'en diſpoſer en faveur d'Emilie. Prends ſoin de ſes deſtinées, & conſerve tes jours pour elle & pour ta Patrie.

*De Gallé, ce 19 Octobre.*

Rapin, ennuyé d'attendre inutilement votre réponſe, vint deſcendre chez moi à Colombo: Toute ma maiſon étoit en rumeur: on s'épuiſoit en vaines conjectures pour deviner la cauſe de votre écliple. Huit jours s'écoulent, & vous ne paroiſſez pas. Rapin & moi nous ſortons de la Ville; & après bien d'infructueuſes recherches, nous étions prêts d'y rentrer, lorſque nous appercevons des

vêtemens jettés à l'écart. Hélas ! c'étoient les vôtres. Rapin jette un cri perçant, & se livre à toutes les horreurs du désespoir. Barbares ! s'écrie-t-il, comment votre rage s'est elle exercée sur le plus doux des hommes ? Il honoroit de sa présence votre affreuse contrée ; il en eût fait les délices, si vous n'étiez pas les derniers des humains. Ah ! quand mon Ami n'est plus, quand je ne puis distinguer sur quel objet doit tomber ma vengeance, je te maudis, terre ingrate : puisse le Ciel engloutir sous les eaux qui t'environnent, toi & tes perfides Habitans !

Pour moi, aussi touché sans être aussi furieux, je suspendis les premiers mouvemens de la douleur pour calmer la sienne. Je l'entraîne dans la Ville, où il s'arrache de mes bras, court au Port, & se jette dans un vaisseau marchand sans s'informer dans quels lieux on va le transporter.

L'équipage, étonné de sa brusque démarche, de son air farouche & de ses gestes menaçans, formoit le dessein assez naturel de le remettre à terre. Rapin emploie alternativement les prieres & les menaces. Le Capitaine, respectant sa douleur, ou redoutant son désespoir, est forcé de céder à ses importunités, & de le conduire à Batavia. Il est perdu pour nous. Je crains que les Matelots ne l'aient jetté dans quelque Isle déserte, ou qu'il n'ait succombé à la douleur d'être séparé de vous.

Ce récit, qui m'exprimoit toute sa tendresse pour moi, me rendit tout-à-fait immobile. J'allois revoir Emilie : mais comment me présenter devant elle avec le reproche d'avoir causé la mort de son époux chéri ?

J'étois si absorbé dans mes idées affligeantes, que je me trouvai à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance avant d'avoir réfléchi que j'étois en

mer. Notre Capitaine fit un ſignal pour avoir un Pilote qui pût nous diriger dans l'entrée du Port. Alors je ſentis toute ma douleur ſe renouveller. Je deſirois & je craignois de revoir Emilie, & de porter au fond de ſon cœur le trait funeſte que je crois teint du ſang de Rapin.

Nous touchions preſqu'au rivage ; lorſque nous apperçûmes un Particulier qui s'agitoit comme un énergumene. Il témoignoit le deſir le plus empreſſé de nous joindre. Quand nous fûmes près de lui, il s'écria : Géreux Etrangers ! dites-moi des nouvelles du plus vertueux des hommes : vous devez connoître mon Ami ; c'eſt le généreux Kerfandeck. Ah ! feroit-il avec vous ? Cet homme, que tout l'équipage prit pour un inſenſé, hélas ! étoit Rapin, le fidele Rapin. Je me jette à la mer, & traverſe à la nage ler flots qui nous ſéparent ; je l'embraſſe, & nos ames confondues éprou-

vent une ſenſation délicieuſe, & qui ne peut être ſentie à moins d'aimer comme nous.

Nous volons chez Emilie ſans nous voir & nous parler. Notre joie étoit muette à force d'être vive. Le moment de notre réunion offre le tableau de la félicité la plus parfaite. Notre bonheur partagé ſe multiplie, & chacun jouit du plaiſir de tous. La généreuſe Hortenſe avoit tout ſacrifié pour arracher ſon Amie aux pourſuites brutales de ſes perſécuteurs ; elle ne jouiſſoit plus que du ſouvenir de ſa bienfaiſance : on liſoit dans ſes yeux la joie d'une ame pure & ſenſible. Sa maiſon, autrefois ſi élégante, n'étoit plus qu'une humble cabane : mais qu'elle étoit embellie des ornemens que prêtent la vertu & l'innocence ! Je m'offris pour réparer ſes pertes. Elle accepta mon cœur & ma main ; & le moment de notre union fut l'époque d'une félicité ſans mêlange. Qu'il eſt

doux d'aſſocier à ſes deſtinées une femme qu'on tire de la foule, quand elle eſt aſſez reconnoiſſante pour ſentir le prix de cette prédilection ! & qu'il eſt facile à une épouſe de remplir ſes devoirs envers celui qui l'a prévenue par des bienfaits !

Rapin, Emilie, Hortenſe & moi, nous ne composâmes plus qu'une famille, où la communauté de biens établit une parfaite égalité. Quand nous fûmes un peu délaſſés des fatigues de la navigation, nous prîmes le parti de venir faire uſage de tréſors qui nous auroient été fort inutiles chez les Hottentots. Après une navigation heureuſe, nous abordâmes à Breſt, où, tandis qu'on déchargeoit nos ballots, je propoſai à Rapin une promenade ſur le Port.





## CHAPITRE XII.

*Entretien avec un Galérien.*

PARMI cette multitude de Forçats, dont la vie ſemble être un ſupplice continu, je vis dans l'antre du crime briller la joie qui fuit les palais des grands oiſifs & la cabane du pauvre épuiſé de fatigues. Je diſtinguai de la foule un particulier vif & enjoué, qui, chargé des marques de ſon infamie, paroiſſoit aſſez content de lui-même. Il fut ſcandaliſé de la pitié que m'inſpiroit ſon état d'humiliation. Un digne Forçat, me dit-il, eſt un homme comme un autre. Je ſuis perſuadé que vous admirez Alexandre pour avoir pillé l'Aſie à la tête d'une armée, & que ce Héros brigand vous paroîtroit mépriſable, s'il avoit eu l'intrépidité d'aller ſans eſcorte enlever les tréſors

de Darius. Je vois que c'eſt l'excès du crime qui lui ôte ſa difformité ; & cependant toute action opérée par un ſeul, eſt plus glorieuſe que celle qui s'exécute par le concours de pluſieurs.

Surpris de cette logique, je lui demandai par quels moyens il étoit parvenu au grade de Galérien. J'ai été atteint & convaincu, répondit-il ſans pudeur, d'avoir volé chez mes amis pour dix mille écus d'effets précieux ; & l'on m'a condamné, je ne ſais pourquoi, au ſervice de mer pendant cinq ans. Quoi ! m'écriai-je, on punit de mort un malheureux qui a volé une vache ou un veau, & on vous inflige une peine ſi légere pour un crime ſi grave ? Il faut que vous ayiez de puiſſans protecteurs.

Point du tout, repliqua le Docteur Galérien ; la plupart de mes ſemblables ſe mêlent d'un métier qu'ils ne ſavent pas. Faute d'éducation & d'é-

tude, ils ignorent que les formalités l'emportent ſur le fond. Ce n'eſt point le crime qui perd ; c'eſt la façon de le faire. C'eſt une peccadille de voler des millions ſur une table ou ſur une cheminée : mais s'abaiſſer à prendre cinq ſols dans un coffre-fort, c'eſt un crime capital.

Il faut encore ſavoir qui l'on eſt, avant d'exécuter une action. La Loi indulgente pour certaines conditions, eſt extrêmement ſévere pour les autres. Le Serviteur qui ſuccombe à la tentation de voler le ſoulier ou le chauſſon de ſon Maître, eſt puni de mort : mais un galant homme, qui viole les droits de l'hoſpitalité, & qui enleve adroitement à ſon ami ſon porte-feuille ou ſes bijoux, a toujours la vie ſauve ; & tel eſt mon cas. Ne ſemble-t-il pas que notre Légiſlation ne ſéviſſe que contre les mal-adroits, & qu'elle protege le talent juſques dans le crime ? Il eſt vrai que nos Légiſla-

teurs ſont fort antiques, nos Loix ſe reſſentent de la barbarie de leur ſiecle ; & c'eſt ce qui en conſacre la ſainteté.

Je priai cet Orateur ſi bien inſtruit de nous conduire au lieu où ramoient les impudiques, les raviſſeurs & les adulteres. Il m'apprit qu'il n'y en avoit pas un ſeul dans toute la Colonie, où d'ailleurs leurs talens ſeroient fort inutiles. Il juſtifia ſavamment la Police, qui laiſſoit aux offenſés la liberté d'être offenſeurs à leur tour ; & l'on peut aſſurer qu'en ce cas la loi du talion eſt dans toute ſa vigueur. Ces ſéducteurs agréables, ajouta-t-il, qui, par maniere de paſſetemps, violent la couche nuptiale de leur hôte ou de leur ami, font rentrer tout dans l'ordre des choſes ; ils ſont les diſtributeurs des prérogatives du Citoyen dans toutes les familles ; ils mettent l'équilibre dans toutes les conditions. La femme adultere d'un

Artisan lui donne à nourrir les enfans d'un grand Seigneur, tandis que les Comtesses & les Marquises se vengent de l'infidélité de leurs tendres époux en les honorant du titre de peres des enfans de leur Cocher. Quoique Galérien, je n'applaudirois pas à cet usage, si j'avois la bonhommie de me marier. Mais, après tout, ce vice répare les torts de la Législation qui assigne toutes les distinctions à un certain ordre de Citoyens, & qui en excluroit les autres, si toutes les femmes étoient des Lucreces.

Scandalisé de cette morale, je vis bien que ce n'étoit point sur les galeres qu'on devoit aller puiser la science des mœurs; & quand le sentiment est une fois flétri par une premiere chûte, la contagion fait de nouveaux progrès. Rapin, aussi révolté que moi, convint qu'il y avoit beaucoup de vices dans notre Législation qui méritoient l'attention du Ministre sacré de nos

Loix, quelquefois trop indulgentes & souvent trop cruelles.

Quand on eut débarqué mes effets, je brûlai d'impatience d'aller rejoindre mon pere. Je n'étois sensible à ma brillante fortune que par l'espoir de la partager avec lui. Ce respectable Vieillard, blanchi dans la médiocrité, ne parut touché que du plaisir de me revoir. Sans ambition & sans besoins, il n'avoit jamais formé de vœux que pour ses enfans.

J'avois trois sœurs très-nubiles & très-ennuyées de l'être : mais elles n'avoient pour dot qu'un grand fonds de sensibilité, richesse précieuse aux amans, & souvent humiliante aux maris. Le défaut de fortune les avoit condamnées aux ennuis d'un éternel & pénible célibat. Forcées de se détacher du monde, elles s'étoient tournées vers Dieu. Dévotes & chagrines, elles n'étoient plus connues des hommes que par le mépris qu'elles avoient

pour eux. Etrangeres ſur la terre, elles ſembloient ne deſirer que leur union avec l'époux céleſte. L'Eſprit tentateur, qui en veut ſur-tout aux filles nubiles, leur jouoit de temps en temps de ſes tours malins dans leur retraite, & les troubloit dans leurs méditations : *Mulier quæ ſola cogitat, malè cogitat.*

Mon retour leur donna une exiſtence nouvelle; ces colombes, qui s'élançoient vers le Ciel, abaiſſerent leur vol vers la terre pour y pouſſer de tendres gémiſſemens. L'amour du ſiecle ralentit leur empreſſement pour les demeures divines. Mille adorateurs, plus ſéduits par mes tréſors que par leurs charmes, diſputerent à l'envi leur conquête; & dans le choix des maris, j'eus plus d'égard à leurs penchans & au mérite qu'à la fortune. Ces tiges, quoiqu'un peu deſſéchées, donnerent bientôt des fruits. Leur zele à réparer les momens perdus dans

l'inutilité, justifia leur nouvelle vocation.

Depuis ce temps, je passe mes jours dans le sein de la Nature & de l'amitié; & moins époux qu'amant, je trouve dans Hortense le plus précieux de mes trésors.

Rapin & sa chere Emilie multiplient notre bonheur par la joie innocente & pure qui brille dans leurs yeux; & Merlot trouve autant de plaisir à lire les Ouvrages nouveaux, qu'il couroit de danger à les imprimer.

*Fin de la seconde & derniere Partie.*

# TABLE
## DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

